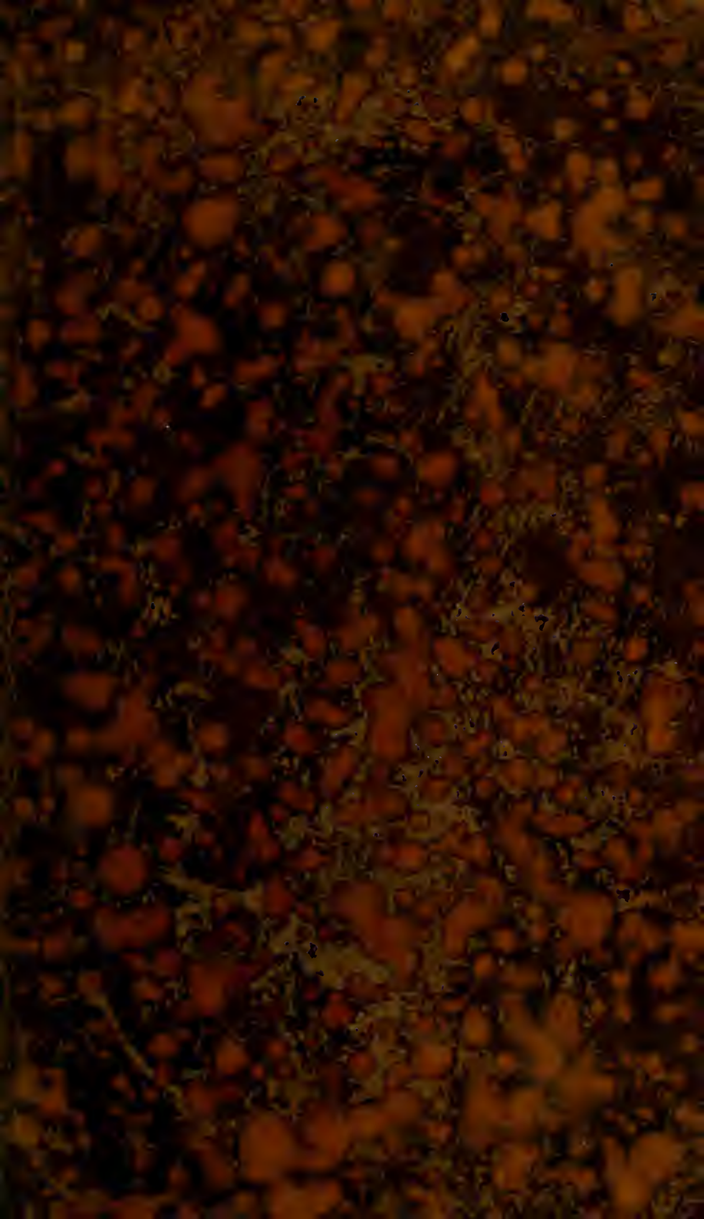
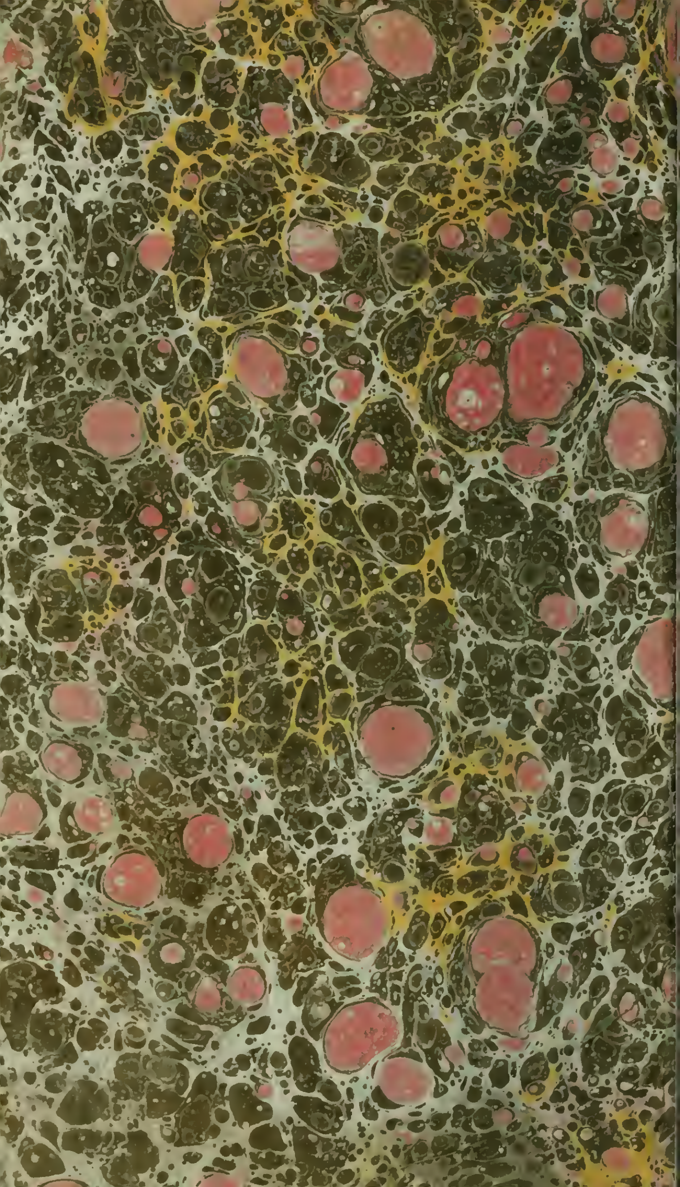
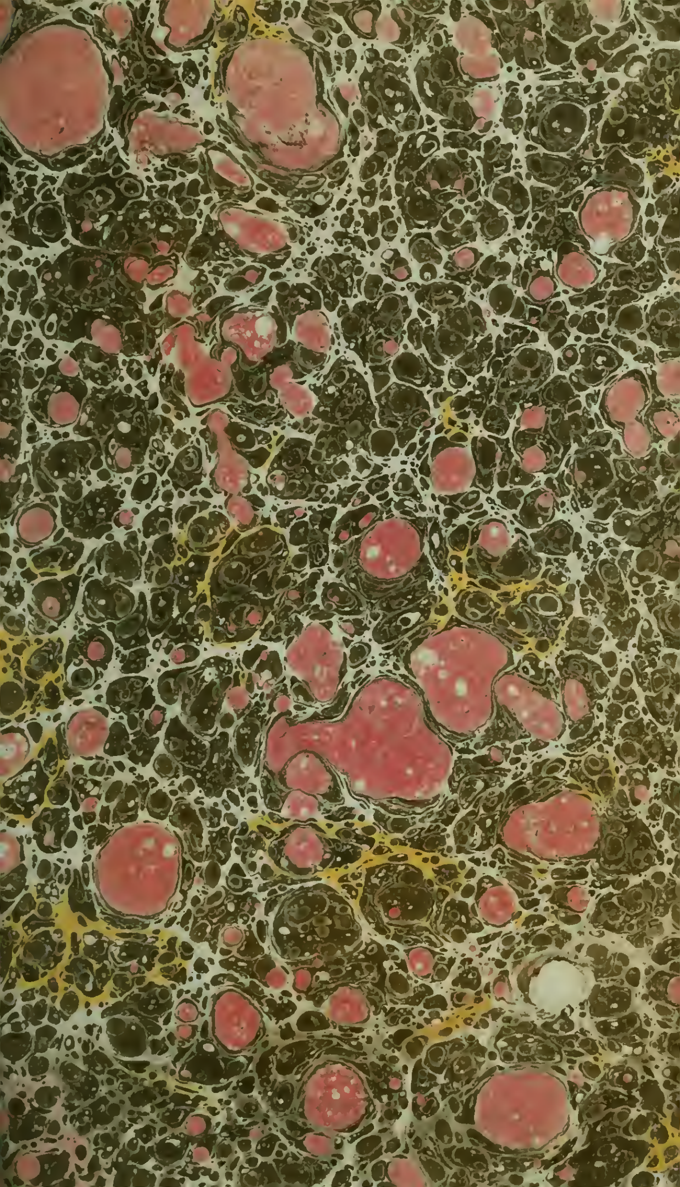






GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

TOME SECOND.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

ÉDITION ABRÉGÉE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. III.

TOME SECOND.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE ANCIENNE ET MODERNE
DE BEAUCÉ-RUSAND, rue de l'Abbaye, n° 3.

1818.

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

LIVRE SEPTIÈME.

ORDRES MILITAIRES, OU CHEVALERIE.

CHAPITRE PREMIER.

Chevaliers de Malte.

Il n'y a pas un beau souvenir, pas une belle institution dans les siècles modernes, que le christianisme ne réclame. Les seuls temps poétiques de notre histoire, les temps chevaleresques lui appartiennent encore.

M. de Sainte-Palaye semble vouloir séparer la chevalerie militaire de la chevalerie religieuse, et tout invite, au contraire, à les confondre. Il ne croit pas qu'on puisse faire remonter l'institution de la première au-delà du onzième siècle; or c'est précisément l'époque des croisades qui donnèrent

naissance aux Hospitaliers, aux Templiers et à l'ordre Teutonique. La loi formelle par laquelle la chevalerie militaire s'engageoit à défendre la foi, la ressemblance de ses cérémonies avec celles des sacrements de l'Église, ses jeûnes, ses ablutions, ses confessions, ses prières, ses engagements monastiques, montrent suffisamment que tous les chevaliers avoient la même origine religieuse.

D'après l'abbé Giustiniani, ou sur le témoignage plus certain, mais moins agréable, du frère Helyot, on trouve trente ordres religieux militaires; neuf sous la règle de saint Basile; quatorze sous celle de saint Augustin; et sept attachés à l'institut de saint Benoît. Nous ne parlerons que des principaux, à savoir : les Hospitaliers, ou chevaliers de Malte en orient, les Teutoniques à l'occident et au nord, et les chevaliers de Calatrava (en y comprenant ceux d'Alcantara et de Saint-Jacques de l'Epée) au midi de l'Europe.

Si les historiens sont exacts, on peut compter encore plus de vingt-huit autres ordres militaires, qui, n'étant point soumis à des règles particulières, ne sont considérés que comme d'illustres confréries religieuses : tels sont ces chevaliers du Lion, du Croissant, du Dragon, de l'Aigle-Blanche, du Lis, du Fer-d'Or, et ces chevaliers de la Hache, dont les noms rappellent les Roland, les Roger,

les Renaud, les Clorinde, les Bradamante, et les prodiges de la table ronde.

Quelques marchands d'Almafi, dans le royaume de Naples, obtiennent de Romensor, calife d'Égypte, la permission de bâtir une église latine à Jérusalem; ils y ajoutent un hôpital pour y recevoir les étrangers et les pèlerins : Gérard de Provence le gouverne. Les croisades commencent. Godefroi de Bouillon arrive, il donne quelques terres aux nouveaux *Hospitaliers*. Boyant-Roger succède à Gérard, Raymond-Dupuy à Roger. Dupuy prend le titre de grand-maître, divise les Hospitaliers en *chevaliers*, pour assurer les chemins aux pèlerins et pour combattre les infidèles, en *chapelains*, consacrés au service des autels, et en *frères servants*, qui devoient aussi prendre les armes.

L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce, qui, tour à tour ou toutes ensemble, viennent aborder aux rivages de la Syrie, sont soutenues par les braves Hospitaliers. Mais la fortune change sans changer la valeur : Saladin reprend Jérusalem. Acre ou Ptolémaïde est bientôt le seul port qui reste aux croisés en Palestine. On y voit réunis le roi de Jérusalem et de Chypre, le roi de Naples et de Sicile, le roi d'Arménie, le prince d'Antioche, le comte de Jaffa, le patriarche

de Jérusalem, les chevaliers du Saint-Sépulcre, le légat du pape, le comte de Tripoli, le prince de Galilée, les Templiers, les Hospitaliers, les chevaliers Teutoniques, ceux de Saint-Lazare, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins, le prince de Tarente et le duc d'Athènes. Tous ces princes, tous ces peuples, tous ces ordres ont leur quartier séparé, où ils vivent indépendants les uns des autres : « en sorte, dit l'abbé Fleuri, qu'il y « avoit cinquante-huit tribunaux qui jugeoient à « mort. »

Le trouble ne tarda pas à se mettre parmi tant d'hommes de mœurs et d'intérêts divers. On en vient aux mains dans la ville. Charles d'Anjou et Hugues III, roi de Chypre, prétendant tous deux au royaume de Jérusalem, augmentent encore la confusion. Le soudan Mélec-Messor profite de ces querelles intestines, et s'avance avec une puissante armée, dans le dessein d'arracher aux croisés leur dernier refuge. Il est empoisonné par un de ses émirs en sortant d'Égypte; mais avant d'expirer, il fait jurer à son fils de ne point donner de sépulture aux cendres paternelles, qu'il n'ait fait tomber Ptolémaïde.

Mélec-Séraph exécute la dernière volonté de son père : Acre est assiégée et emportée d'assaut le 18 de mai 1291. Des religieuses donnèrent alors

un exemple effrayant de la chasteté chrétienne : elles se mutilèrent le visage, et furent trouvées dans cet état par les infidèles, qui en eurent horreur, et les massacrèrent.

Après la réduction de Ptolémaïde, les Hospitaliers se retirèrent dans l'île de Chypre, où ils demeurèrent dix-huit ans. Rhodes révoltée contre Andronic, empereur d'Orient, appelle les Sarrasins dans ses murs. Villaret, grand-maître des Hospitaliers, obtient d'Andronic l'investiture de l'île, en cas qu'il puisse la soustraire au joug des Mahométans. Ses chevaliers se couvrent de peau de brebis, et se traînant sur les mains au milieu d'un troupeau, ils se glissent dans la ville pendant un épais brouillard, se saisissent d'une des portes, égorgent la garde, et introduisent dans les murs le reste de l'armée chrétienne.

Quatre fois les Turcs essaient de reprendre l'île de Rhodes sur les chevaliers, et quatre fois ils sont repoussés. Au troisième effort, le siège de la ville dura cinq ans, et au quatrième, Mahomet battit les murs avec seize canons, d'un calibre tel qu'on n'en avoit point encore vu en Europe.

Ces mêmes chevaliers, à peine échappés à la puissance ottomane, devinrent les protecteurs d'un prince musulman. Zizime, fils de ce Mahomet II, qui naguère foudroyoit les remparts de

Rhodes, implore le secours des chevaliers contre Bajazet son frère, qui l'avoit dépouillé de son héritage. Bajazet, qui craignoit une guerre civile, se hâte de faire la paix avec l'ordre, et consent à lui payer une certaine somme tous les ans pour la pension de Zizime. On vit alors, par un de ces jeux si communs de la fortune, un puissant empereur des Turcs tributaire de quelques hospitaliers chrétiens.

Enfin, sous le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, Soliman s'empare de Rhodes, après avoir perdu cent mille hommes devant ses murs. Les chevaliers se retirent à Malte, que leur abandonne Charles-Quint. Ils y sont attaqués de nouveau par les Turcs; mais leur courage les délivre, et ils restent paisibles possesseurs de l'île, sous le nom de laquelle ils sont encore connus aujourd'hui.

CHAPITRE II.

Ordre Teutonique.

A l'autre extrémité de l'Europe, la chevalerie religieuse jetoit les fondements de ces États qui sont devenus de puissants royaumes.

L'ordre Teutonique avoit pris naissance pendant le premier siège d'Acre par les chrétiens

vers l'an 1190. Dans la suite, le duc de Massovie et de Pologne l'appela à la défense de ses États, contre les incursions des Prussiens. Ceux-ci étoient des peuples barbares, qui sortoient de temps en temps de leurs forêts pour ravager les contrées voisines. Ils avoient réduit la province de Culm en une affreuse solitude, et n'avoient laissé debout, sur la Vistule, que le seul château de Plotzko. Les chevaliers Teutoniques, pénétrant peu à peu dans les bois de la Prusse, y bâtirent des forteresses. Les Warniens, les Barthes, les Natangues subirent tour à tour le joug, et la navigation des mers du Nord fut assurée.

Les chevaliers de Porte-glaive, qui de leur côté avoient travaillé à la conquête des pays septentrionaux, en se réunissant aux chevaliers Teutoniques, leur donnèrent une puissance vraiment royale. Les progrès de l'ordre furent cependant retardés par la division qui régna entre les chevaliers et les évêques de Livonie; mais enfin tout le nord de l'Europe s'étant soumis, Albert, marquis de Brandebourg, embrassa la doctrine de Luther, chassa les chevaliers de leurs gouvernements, et se rendit seul maître de la Prusse, qui prit alors le nom de Prusse ducale. Ce nouveau duché fut érigé en royaume, en 1701, sous l'aïeul du grand Frédéric.

Les restes de l'ordre Teutonique subsistent encore en Allemagne, et c'est le prince Charles * qui en est grand-maître aujourd'hui **.

CHAPITRE III.

Chevaliers de Calatrava, et de Saint-Jacques de l'Épée, en Espagne.

La chevalerie faisoit au centre de l'Europe les mêmes progrès qu'aux deux extrémités de cette partie du monde.

Vers l'an 1147, Alphonse le Batailleur, roi de Castille, enlève aux Maures la place de Calatrava en Andalousie. Huit ans après, les Maures se préparèrent à la reprendre, sur dom Sanche, successeur d'Alphonse. Dom Sanche, effrayé de ce dessein, fait publier qu'il donne la place à quiconque voudra la défendre. Personne n'ose se présenter, hors un bénédictin de l'ordre de Cîteaux, dom Didace Villasquès, et Raimond, son abbé. Ils se jettent dans Calatrava, avec les paysans et les familles qui dépendoient de leur monastère de Fitero; ils font prendre les armes aux frères con-

* De la maison d'Autriche, frère de François II, dernier empereur d'Allemagne.

** 1804.

vers, et fortifient la ville menacée. Les Maures, étant informés de ces préparatifs, renoncent à leur entreprise : la place demeure à l'abbé Raimond, et les frères convers se changent en chevaliers du nom de *Calatrava.*

Ces nouveaux chevaliers firent dans la suite plusieurs conquêtes sur les Maures de Valence et de Jaën : Favera, Maella, Macalon, Valdetormo, la Fresueda, Valderobbes, Calenda, Aqua-viva, Ozpipa, tombèrent tour à tour entre leurs mains; mais l'ordre reçut un échec irréparable à la bataille d'Alarcos, que les Maures d'Afrique gagnèrent en 1195 sur le roi de Castille. Un nombre prodigieux de chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques de l'Épée y périrent; mais ces ordres se rétablirent bientôt, et servirent puissamment les rois d'Espagne, jusqu'au temps où les Maures furent entièrement chassés de l'Europe.

Nous n'entrerons dans aucun détail touchant ces derniers, qui eurent aussi pour but de combattre les Maures, et de protéger les voyageurs contre les incursions des infidèles.

Il suffit de jeter les yeux sur l'histoire, à l'époque de l'institution de la chevalerie religieuse, pour reconnoître les importants services qu'elle a rendus à la société. L'ordre de Malte, en Orient.

a protégé le commerce et la navigation renaissante, et a été, pendant plus d'un siècle, le seul boulevard qui empêchât les Turcs de se précipiter sur l'Italie : dans le Nord, l'ordre Teutonique, en subjuguant les peuples errants sur les bords de la Baltique, a éteint le foyer de ces terribles éruptions qui ont tant de fois désolé l'Europe; il a donné le temps à la civilisation de faire des progrès, et de perfectionner ces nouvelles armes qui nous mettent pour jamais à l'abri des Alaric et des Attila.

Ceci ne paroîtra point une vaine conjecture, si l'on observe que les courses des Normands n'ont cessé que vers le dixième siècle, et que les chevaliers Teutoniques, à leur arrivée dans le Nord, trouvèrent une population réparée, et d'innombrables barbares, qui s'étoient déjà débordés autour d'eux. Les Turcs descendant de l'Orient, les Livoniens, les Prussiens, les Poméraniens, arrivant de l'Occident et du Septentrion, auroient renouvelé dans l'Europe, à peine reposée, les scènes des Huns et des Goths.

Les chevaliers Teutoniques rendirent même un double service à l'humanité; car, en domtant des sauvages, ils les contraignirent de s'attacher à la culture et d'embrasser la vie sociale. Chrisbourg, Brumberg, Thorn, la plupart des villes

de la Prusse, de la Courlande et de la Sémigalie furent fondées par cet ordre militaire religieux; et tandis qu'il peut se vanter d'avoir assuré l'existence des peuples de la France et de l'Angleterre, il peut aussi se glorifier d'avoir civilisé le nord de la Germanie.

Un autre ennemi étoit encore peut-être plus dangereux que les Turcs et les Prussiens, parce-qu'il se trouvoit au centre même de l'Europe : les Maures ont été plusieurs fois sur le point d'asservir la chrétienté. Et quoique ce peuple paroisse avoir eu dans ses mœurs plus d'élégance que les autres barbares, il avoit toutefois dans sa religion, qui admettoit la polygamie et l'esclavage, dans son tempérament despotique et jaloux; il avoit, disons-nous, un obstacle invincible aux lumières et au bonheur de l'humanité.

Les ordres militaires de l'Espagne, en combattant ces infidèles, ont donc, ainsi que l'ordre Teutonique et celui de Saint-Jean de Jérusalem, prévenu de très grands malheurs. Les chevaliers chrétiens remplacèrent en Europe les troupes soldées, et furent une espèce de milice régulière, qui se transportoit là où le danger étoit le plus pressant. Les rois et les barons, obligés de licencier leurs vassaux au bout de quelques mois de service, avoient été souvent surpris par les bar-

bares : ce que l'expérience et le génie des temps n'avoient pu faire, la religion l'exécuta ; elle associa des hommes qui jurèrent, au nom de Dieu, de verser leur sang pour la patrie : les chemins devinrent libres, les provinces furent purgées des brigands qui les infestoient, et les ennemis du dehors trouvèrent une digue à leurs ravages.

On a blâmé les chevaliers d'avoir été chercher les infidèles jusque dans leurs foyers. Mais on n'observe pas que ce n'étoit, après tout, que de justes représailles contre des peuples qui avoient attaqué les premiers les peuples chrétiens : les Maures que Charles Martel extermina justifient les croisades. Les disciples du Coran sont-ils demeurés tranquilles dans les déserts de l'Arabie, et n'ont-ils pas porté leur loi et leurs ravages jusqu'aux murailles de Delhi, et jusqu'aux remparts de Vienne? Il falloit peut-être attendre que le repaire de ces bêtes féroces se fût rempli de nouveau ; et parcequ'on a marché contre elles sous la bannière de la religion, l'entreprise n'étoit ni juste, ni nécessaire! Tout étoit bon, Theutatès, Odin, Allah, pourvu qu'on n'eût pas Jésus-Christ !

CHAPITRE IV.

Vie et Mœurs des Chevaliers.

Les sujets qui parlent le plus à l'imagination ne sont pas les plus faciles à peindre, soit qu'ils aient dans leur ensemble un certain vague plus charmant que les descriptions qu'on en peut faire, soit que l'esprit du lecteur aille toujours au-delà de vos tableaux. Le seul mot de *chevalerie*, le seul nom d'un illustre *chevalier*, est proprement une merveille que les détails les plus intéressants ne peuvent surpasser; tout est là-dedans, depuis les chevaliers de la table ronde, jusqu'aux exploits des véritables paladins; depuis les palais d'Alcine et d'Armide, jusqu'aux tourelles de Cœuvre et d'Anet.

Il n'est guère possible de parler, même historiquement, de la chevalerie, sans avoir recours aux Troubadours qui l'ont chantée; comme on s'appuie de l'autorité d'Homère, en ce qui concerne les anciens héros : c'est ce que les critiques les plus sévères ont reconnu. Mais alors on a l'air de ne s'occuper que de fictions. Nous sommes accoutumés à une vérité si stérile, que tout ce qui n'a pas la même sécheresse nous paroît mensonge :

comme ces peuples nés dans les glaces du pôle, nous préférons nos tristes déserts à ces champs où

> La terra molle, e lieta, e dilettosa
> Simili a se gli abitator, produce. *(Tas. c. 1.)*

L'éducation du chevalier commençoit à l'âge de sept ans. Duguesclin, encore enfant, s'amusoit, dans les avenues du château de son père, à représenter des sièges et des combats avec de petits paysans de son âge. On le voyoit courir dans les bois, lutter contre les vents, sauter de larges fossés, escalader les ormes et les chênes, et déjà montrer, dans les landes de la Bretagne, le héros qui devoit sauver la France.

Bientôt on passoit à l'office de page ou de *damoiseau*, dans le château de quelque baron. Le page poursuivoit les mâles exercices qui lui ouvroient la route de l'honneur. Sur un coursier indomté, il lançoit, dans l'épaisseur des bois, les bêtes sauvages, ou rappelant le faucon du haut des cieux, il forçoit le tyran des airs à venir, timide et soumis, se poser sur sa main assurée. Tantôt, comme Achille enfant, il faisoit voler des chevaux sur la plaine, s'élançant de l'un à l'autre, d'un saut franchissant leur croupe ou s'asseyant sur leur dos; tantôt il montoit tout armé jusqu'au haut d'une tremblante échelle, et se croyoit déjà

sur la brèche, criant : *Montjoye et Saint Denys* ! Dans la cour de son baron, il recevoit les instructions et les exemples propres à former sa vie. Là se rendoient sans cesse des chevaliers connus ou inconnus, qui s'étoient voués à des aventures périlleuses, qui revenoient seuls des royaumes du Cathay, des confins de l'Asie, et de tous ces lieux incroyables où ils redressoient les torts, et combattoient les infidèles.

« On veoit, dit Froissard, parlant de la maison « du duc de Foy, on veoit en la salle, en la cham« bre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur « aller et marcher, et les oyoit-on parler d'armes « et de tournois; tout honneur étoit là-dedans « trouvé; toute nouvelle, de quelque pays ne de « quelque royaume que ce fust, là-dedans on y « apprenoit; car de tous pays, pour la vaillance « du seigneur, elles y venoient. »

Au sortir de page, on devenoit écuyer, et la religion présidoit toujours à ces changements. De puissants parrains promettoient à l'autel, pour le héros futur, foi et religion. Le service de l'écuyer consistoit, en paix, à trancher à table, à servir lui-même les viandes, comme les guerriers d'Homère, à donner à laver aux convives. Les plus grands seigneurs ne rougissoient point de remplir ces offices. « A une table devant le roi, dit le sire de

« Joinville, mangeoit le roi de Navarre, qui moult « étoit paré et aourné de drap d'or en cotte et « mantel; la ceinture, le fermail et chapelle d'or « fin, devant lequel je tranchois. »

L'écuyer suivoit le chevalier à la guerre, portoit sa lance, et son heaume élevé sur le pommeau de la selle, et conduisoit ses chevaux, en les tenant par la droite. « Quand il entra dans la forest, « il rencontra quatre écuyers, qui menoient qua- « tre blancs destriers en dextre. » Son devoir, dans les duels et les batailles, étoit de fournir des armes à son chevalier, de le relever quand il étoit abattu, de lui donner un cheval frais, de parer les coups qu'on lui portoit, mais sans pouvoir combattre lui-même.

Enfin, lorsqu'il ne manquoit plus rien aux qualités du *poursuivant d'armes*, il étoit admis aux honneurs de la chevalerie. Les lices d'un tournois, un champ de bataille, le fossé d'un château, la brèche d'une tour, étoient souvent le théâtre honorable où se conféroit l'ordre des vaillants et des preux. Dans le tumulte d'une mêlée, de braves écuyers tomboient aux genoux du roi ou du général qui les créoit chevaliers, en leur frappant sur l'épaule trois coups du plat de son épée. Lorsque Bayard eut conféré la chevalerie à François premier : « Tu es bien heureuse, dit-il

« en s'adressant à sōn espée, d'avoir aujourd'hui, « à un si beau et si puissant roi, donné l'ordre de « la chevalerie; certes, ma bonne espée, vous « serez comme reliques gardée, et sur toute autre « honorée. » Et puis, ajoute l'historien « fit deux « saults, et après remit au fourreau son espée. »

L'honneur de ces chevaliers alloit quelquefois jusqu'à cet excès de vertu qu'on admire et qu'on déteste dans les premiers Romains. Quand la reine Marguerite, femme de saint Louis, apprit à Damiette, où elle étoit près d'accoucher, la défaite de l'armée chrétienne, et la prise du roi son époux, « elle fit wuidier hors toute sa chambre, « dit Joinville, fors que le chevalier (un chevalier « âgé de quatre-vingts ans), et s'agenoilla devant « li, et li requist un don : et le chevalier li otria « par son serement : et elle li dit : *Je vous de-* « *mande, fist-elle, par la foy que vous m'avez* « *baillée, que se les Sarrazins prennent ceste* « *ville, que vous me copez la tête avant qu'ils* « *me preignent.* Et le chevalier respondit : *Soiés* « *certeinne que je le ferai volontiers, car je l'avoie* « *jà bien enpensé que vous occiraie avant qu'ils* « *nous eussent prins.* » (Édit. de Caperonnier, p. 84.)

Les entreprises solitaires servoient au chevalier comme d'échelons pour arriver au plus haut degré de gloire. Averti par les ménestriers des tournois

qui se préparoient au gentil pays de France, il se rendoit aussitôt au rendez-vous des braves. Déjà les lices sont préparées; déjà les dames sont placées sur des échafauds élevés en forme de tours.

Tout à coup un cri s'élève : « *Honneur aux* « *fils des Preux !* » Les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent. Cent chevaliers s'élancent des deux extrémités de la lice, et se rencontrent au milieu. Les lances volent en éclat; front contre front, les chevaux se heurtent et tombent. Heureux le héros qui, ménageant ses coups, et ne frappant en loyal chevalier que de la ceinture à l'épaule, a renversé, sans le blesser, son adversaire. Cependant des hérauts crient au chevalier : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas !* Joûtes, castilles, pas d'armes, combats à la foule, font tour à tour briller la vaillance, la force et l'adresse des combattants. Mille cris, mêlés au fracas des armes, montent jusqu'aux cieux.

A ces fêtes, se montrait, dans tout son éclat, la courtoisie de La Tremouille, de Boucicaut, de Bayard, de qui les hauts faits ont rendu probables les exploits des Perceforest, des Lancelot et des Gandifer. Il en coûtoit cher aux chevaliers étrangers, pour oser s'attaquer aux chevaliers de France. Pendant les guerres du

règne de Charles VI, Sampi et Boucicaut soutinrent seuls les défis que les vainqueurs leur portoient de toutes parts, et joignant la générosité à la valeur, ils rendoient les chevaux et les armes aux téméraires qui les avoient appelés en champ clos.

Le roi vouloit empêcher ses chevaliers de *relever le gant,* et de ressentir ces insultes particulières. Mais ils lui dirent : « Sire, l'honneur de la « France est si naturellement cher à ses enfants, « que si le diable lui-même sortoit de l'enfer pour « un défi de valeur, il se trouveroit des gens « pour le combattre.

« Et en ce temps aussi, dit un historien, étoient « chevaliers d'Espagne et de Portugal, dont trois « de Portugal bien renommés de chevalerie, « prindrent, par je ne sais quelle folle entreprise, « champ de bataille encontre trois chevaliers de « France; mais en bonne vérité de Dieu, ils ne « mirent pas tant de temps à aller de la porte « Saint-Martin à la porte Saint-Antoine à cheval, « que les Portugallois ne fussent déconfits par les « trois François. »

Les seuls champions qui pussent tenir devant les chevaliers de France étoient les chevaliers d'Angleterre, et ils avoient de plus pour eux la fortune; car nous nous déchirions alors de nos

propres mains. La bataille de Poitiers, si funeste à la France, fut encore honorable à la chevalerie. Le prince Noir, qui ne voulut jamais, par respect, s'asseoir à la table du roi Jean, son prisonnier, lui dit: « Il m'est advis que avez grand raison de vous « éliesser, combien que la journée ne soit tournée « à votre gré; car vous avez aujourd'huy conquis « le haut nom de prouesse, et avez passé aujour- « d'huy tous les mieux faisants de votre côté: je « ne le dic mie, cher sire, pour vous louer; car « tous ceux de nostre partie qui ont veu les uns « et les autres, se sont par pleine conscience, à « ce accordez, et vous en donnent le prix et cha- « pelet. »

Le chevalier de Ribaumont, dans une action qui se passoit aux portes de Calais, abattit deux fois à ses genoux Édouard III, roi d'Angleterre; mais le monarque se relevant toujours força enfin Ribaumont à lui rendre son épée. Les Anglais étant demeurés vainqueurs rentrèrent dans la ville avec leurs prisonniers. Édouard, accompagné du prince de Galles, donna un grand repas aux chevaliers français, et s'approchant de Ribaumont, il lui dit: « Vous êtes le chevalier au monde « que je visse oncques plus vaillamment assaillir « ses ennemis. A donc print le roi son chapelet « (chapeau) qu'il portoit sur son chef (qui étoit

« bon et riche), et le mit sur le chef de monsei-
« gneur Eustache, et dit : Monseigneur Eustache,
« je vous donne ce chapelet pour le mieux com-
« battant de la journée. Si vous quitte votre pri-
« son, et vous en pouvez partir demain s'il vous
« plaist. »

Jeanne d'Arc ranima l'esprit de la chevalerie en France; on prétend que son bras étoit armé de la fameuse *joyeuse* de Charlemagne, qu'elle avoit retrouvée dans l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, en Touraine.

Si donc nous fûmes quelquefois abandonnés de la fortune, le courage ne nous manqua jamais. Henri IV, à la bataille d'Ivry, crioit à ses gens qui plioient : « Tournez la tête, si ce n'est pour combattre, du moins pour me voir mourir. » Nos guerriers ont toujours pu dire, dans leur défaite, ce mot qui fut inspiré par le génie de la nation au dernier chevalier français à Pavie : « Tout est « perdu, fors l'honneur. »

Tant de vertu et de vaillance méritoient bien d'être honorées. Si le héros recevoit la mort dans les champs de la patrie, la chevalerie en deuil lui faisoit d'illustres funérailles : s'il succomboit au contraire dans des entreprises lointaines; s'il ne lui restoit aucun frère d'armes, aucun écuyer, pour prendre soin de sa sépulture, le ciel lui en-

voyoit pour l'ensevelir quelqu'un de ces solitaires qui habitoient alors dans les déserts, et qui

> . . . . Su'l Libano spesso, e s'ul Carmelo
> In aera magion fan dimoranza.

C'est ce qui a fourni au Tasse son épisode de Suenon; tous les jours un solitaire de la Thébaïde, ou un ermite du Liban, recueilloit les cendres de quelque chevalier massacré par les infidèles : le chantre de Solyme ne fait que prêter à la vérité le langage des muses.

« Soudain de ce beau globe, ou de ce so[illegible]
« la nuit, je vis descendre un rayon q[illegible]on-
« geant comme un trait d'or, vint touch[illegible] corps
« du héros . . . .
« . . . .

« Le guerrier n'étoit point prosterné dans la « poudre; mais de même qu'autrefois tous ses dé- « sirs tendoient aux régions étoilées, son visage « étoit tourné vers le ciel, comme le lieu de son « unique espérance. Sa main droite étoit fermée, « son bras raccourci; il serroit le fer, dans l'atti- « tude d'un homme qui va frapper : son autre « main, d'une manière humble et pieuse, reposoit « sur sa poitrine, et sembloit demander pardon à « Dieu . . . .
« . . . .

« Bientôt un nouveau miracle vient attirer « mes regards.

« Dans l'endroit où mon maître gisoit étendu, « s'élève tout à coup un grand sépulcre, qui, sortant du sein de la terre, embrasse le corps du « jeune prince, et se referme sur lui. . . . . . .

« Une courte inscription rappelle au voyageur « le nom et les vertus du héros. Je ne pouvois « arracher mes yeux de ce monument, et je con« templois tour à tour et les caractères et le mar« bre funèbre.

« Ici, dit le vieillard, le corps de ton général « reposera auprès de ses fidèles amis, tandis que « leurs ames heureuses jouiront, en s'aimant « dans les cieux, d'une gloire et d'un bonheur « éternel. »

Mais le chevalier qui avoit formé dans sa jeunesse ces liens héroïques qui ne se brisoient pas même avec la vie; n'avoit point à craindre de mourir seul dans les déserts : au défaut des miracles du ciel, ceux de l'amitié le suivoient. Constamment accompagné de *son frère d'armes*, il trouvoit en lui des mains guerrières pour creuser sa tombe, et un bras pour le venger. Ces unions étoient confirmées par les plus redoutables serments : quelquefois les deux amis se faisoient tirer du sang, et le mêloient dans la même coupe;

ils portoient, pour gage de leur foi mutuelle, ou un cœur d'or, ou une chaîne, ou un anneau.

Une chose néanmoins pouvoit dissoudre ces nœuds, c'étoit l'inimitié des patries. Deux frères d'armes, de diverses nations, cessoient d'être unis dès que leurs pays ne l'étoient plus. Hue de Carvalay, chevalier anglais, avoit été l'ami de Bertrand Duguesclin : lorsque le prince Noir eut déclaré la guerre au roi Henri de Castille, Hue fut obligé de se séparer de Bertrand; il vint lui faire ses adieux, et lui dit :

« Gentil sire, il nous convient de partir. Nous « avons été ensemble par bonne compagnie, et « avons toujours eu du vôtre à nôtre (de l'argent « en commun), si pense bien que j'ai plus reçu « que vous, et pour ce vous prie que nous en « comptions ensemble . . . .
« Si, dit Bertrand, ce n'est qu'un sermon je n'ai « point pensé à ce compte.... il n'y a que du bien « faire : raison donne que vous suiviez votre « maître. Ainsi le doit faire tout preudhomme : « bonne amour fist l'amour de nous, et aussi en « sera la départie, dont me poise qu'il convient « qu'elle soit. Lors le baisa Bertrand et tous ses « compagnons aussi : moult fut piteuse la de- « partie. »

Ce désintéressement des chevaliers, cette élé-

vation d'ame, qui mérita à quelques uns le glorieux nom de *sans reproche,* couronnera le tableau de leurs vertus chrétiennes. Ce même Duguesclin, la fleur et l'honneur de la chevalerie, étant prisonnier du prince Noir, égala la magnanimité de Porus entre les mains d'Alexandre. Le prince l'ayant rendu maître de sa rançon, Bertrand la porta à une somme excessive. « Où pren-« drez-vous tout cet or, dit le héros anglais étonné? « Chez mes amis, repartit le fier connétable : il « n'y a pas de *filleresse* en France qui ne filât « sa quenouille pour me tirer de vos mains. »

La reine d'Angleterre, touchée des vertus de Duguesclin, fut la première à donner une grosse somme pour hâter la liberté du plus redoutable ennemi de sa patrie. « Ah! Madame, s'écria le « chevalier breton, en se jetant à ses pieds, j'a-« vois cru jusqu'ici estre le plus laid homme de « France; mais je commence à n'avoir pas si mau-« vaise opinion de moi, puisque les dames me font « de tels présents. »

LIVRE HUITIÈME.

SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ ET LA RELIGION CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Immensité des bienfaits du Christianisme.

Ce ne seroit rien connoître que de connoître vaguement les bienfaits du christianisme : c'est le détail de ces bienfaits, c'est l'art avec lequel la religion a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières; c'est ce détail, c'est cet art qu'il faut pénétrer. Jusqu'aux délicatesses des sentiments, jusqu'aux amours-propres, jusqu'aux foiblesses, la religion a tout ménagé, en soulageant tout. Pour nous, qui depuis quelques années nous occupons de ces recherches, tant de traits de charité, tant de fondations admirables, tant d'inconcevables sacrifices sont passés sous nos yeux, que nous croyons qu'il y a, dans ce seul mérite du christianisme, de quoi expier tous les crimes des hommes : culte céleste, qui nous force d'aimer cette triste humanité, qui le calomnie !

Ce que nous allons citer est bien peu de chose, et nous pourrions remplir plusieurs volumes de ce que nous rejetons : nous ne sommes pas même sûrs d'avoir choisi ce qu'il y a de plus frappant ; mais dans l'impossibilité de tout décrire, et de juger qui l'emporte en vertu parmi un si grand nombre d'œuvres charitables, nous recueillons, presqu'au hasard, ce que nous donnons ici.

Pour se faire d'abord une idée de l'immensité des bienfaits de la religion, il faut se représenter la chrétienté comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie se passe en même temps dans une autre. Ainsi quand nous parlerons des hôpitaux, des missions, des collèges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les collèges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie; il faut voir deux cent millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus, et se font les mêmes sacrifices ; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent : calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles !

CHAPITRE II.

Hôpitaux.

La charité, vertu absolument chrétienne, et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ; c'est la vertu qui le distingua principalement du reste des mortels, et qui fut en lui le sceau de la rénovation de la nature humaine. Ce fut par la charité, à l'exemple de leur divin maître, que les apôtres gagnèrent si rapidement les cœurs, et séduisirent saintement les hommes.

Les premiers fidèles, instruits dans cette grande vertu, mettoient en commun quelques deniers pour secourir les nécessiteux, les malades et les voyageurs : ainsi commencèrent les hôpitaux. Devenue plus opulente, l'Église fonda, pour nos maux, des établissements dignes d'elle. Dès ce moment les œuvres de miséricorde n'eurent plus de retenue : il y eut comme un débordement de la charité sur les misérables, jusqu'alors abandonnés sans secours par les heureux du monde. On demandera peut-être comment faisoient les anciens, qui n'avoient point d'hôpitaux? Ils avoient pour se défaire des pauvres et des infortunés deux moyens que les chrétiens n'ont pas, l'infanticide et l'esclavage.

Les *maladreries* ou *léproseries* de saint Lazare semblent avoir été en Orient les premières maisons de refuge. On y recevoit ces lépreux qui, renoncés de leurs proches, languissoient aux carrefours des cités, en horreur à tous les hommes. Ces hôpitaux étoient desservis par des religieux de l'ordre de saint Basile.

Nous avons dit un mot des *Trinitaires*, ou des Pères de la *Rédemption des captifs*. Saint Pierre de Nolasque en Espagne imita saint Jean de Matha en France. On ne peut lire sans attendrissement les règles austères de ces ordres. Par leur première constitution, les Trinitaires ne pouvoient manger que des légumes et du laitage. Et pourquoi cette vie rigoureuse? Parceque plus ces Pères se privoient des nécessités de la vie, plus il restoit de trésors à prodiguer aux Barbares; parceque, s'il falloit des victimes à la colère céleste, on espéroit que le Tout-puissant recevroit les expiations de ces religieux, en échange des maux dont ils délivroient les prisonniers.

L'ordre de la *Merci* donna plusieurs saints au monde. Saint Pierre Pascal, évêque de Jaën, après avoir employé ses revenus au rachat des captifs et au soulagement des pauvres, passa chez les Turcs, où il fut chargé de fers. Le clergé et le peuple de son église lui envoyèrent une somme

d'argent pour sa rançon. « Le saint, dit Helyot, « la reçut avec beaucoup de reconnoissance; mais, « au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il « en racheta quantité de femmes et d'enfants dont « la foiblesse lui faisoit craindre qu'ils n'abandon- « nassent la religion chrétienne; et il demeura « toujours entre les mains de ces barbares, qui lui « procurèrent la couronne du martyre en 1300. »

Il se forma aussi dans cet ordre une congrégation de femmes, qui se dévouoient au soulagement des pauvres étrangères. Une des fondatrices de ce tiers-ordre étoit une grande dame de Barcelone, qui distribua son bien aux malheureux : son nom de famille s'est perdu; elle n'est plus connue aujourd'hui que par le nom de *Marie* DU SECOURS, que les pauvres lui avoient donné.

L'ordre des *Religieuses Pénitentes*, en Allemagne et en France, retiroit du vice de malheureuses filles exposées à périr dans la misère, après avoir vécu dans le désordre. C'étoit une chose tout-à-fait divine de voir la religion surmontant ses dégoûts par un excès de charité, exiger jusqu'aux preuves du vice, de peur qu'on ne trompât ses institutions, et que l'innocence, sous la forme du repentir, n'usurpât une retraite qui n'étoit pas établie pour elle. « Vous savez, dit Jehan Si- « mon, évêque de Paris, dans les constitutions

« de cet ordre, qu'aucunes sont venues à nous à « la suggestion de leurs mères et parents qui ne « demandoient qu'à s'en défaire; ordonnons que, « si aucune ne voulust entrer en votre congréga- « tion, vous preniez garde qu'elle ne trompe « votre charité...... »

Les noms les plus doux et les plus miséricordieux servoient à couvrir les erreurs passées de ces pécheresses : on les appelloit les *Filles du Bon-Pasteur*, ou les *Filles de la Magdeleine*, pour désigner leur retour au bercail et le pardon qui les attendoit. Elles ne prononçoient que des vœux simples; on tâchoit même de les marier quand elles le désiroient, et on leur assuroit une petite dot. Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étoient vêtues de blanc, d'où on les nommoit aussi *Filles Blanches*. Dans quelques villes on leur mettoit une couronne sur la tête, et l'on chantoit, *Veni, sponsa Christi.* « Venez, épouse du Christ. » Ces contrastes étoient touchants, et cette délicatesse bien digne d'une religion qui sait secourir sans offenser, et ménager les foiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices. A l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, il est défendu de suivre les personnes qui déposent les orphelins à la porte du Père-Universel.

Il y a dans la société des malheureux qu'on n'aperçoit pas, parceque, descendus de parents honnêtes, mais indigents, ils sont obligés de garder les dehors de l'aisance, dans les privations de la pauvreté; il n'y a guère de situation plus cruelle; le cœur est blessé de toutes parts; et pour peu qu'on ait l'ame un peu élevée, la vie n'est qu'une longue souffrance. Que deviendront les malheureuses demoiselles, nées dans de telles familles? Iront-elles chez des parents riches et hautains se soumettre à toutes sortes de mépris, ou embrasseront-elles des métiers que les préjugés sociaux et leur délicatesse naturelle leur défendent? La religion a trouvé le remède. *Notre-Dame de Miséricorde* ouvre à ces femmes sensibles ses pieuses et respectables solitudes. Il y a quelques années que nous n'aurions osé parler de Saint-Cyr, car il étoit alors convenu que de pauvres filles nobles ne méritoient ni asile ni pitié.

Dieu a différentes voies pour appeler à lui ses serviteurs. Le capitaine Caraffa sollicitoit à Naples la récompense des services militaires qu'il avoit rendus à la couronne d'Espagne. Un jour, comme il se rendoit au palais, il entre par hasard dans l'église d'un monastère. Une jeune religieuse chantoit; il fut touché, jusqu'aux larmes, de la

douceur de sa voix : il jugea que le service de Dieu doit être plein de délices, puisqu'il donne de tels accents à ceux qui lui ont consacré leurs jours. Il retourne à l'instant chez lui, jette au feu ses certificats de service, se coupe les cheveux, embrasse la vie monastique, et fonde l'ordre *des Ouvriers Pieux*, qui s'occupe en général du soulagement des infirmités humaines. Cet ordre fit d'abord peu de progrès, parceque, dans une peste qui survint à Naples, les religieux moururent tous en assistant les pestiférés, à l'exception de deux prêtres et de trois clercs.

Pierre de Bétancourt, frère de l'ordre de saint François, étant à Guatamala, ville et province de l'Amérique espagnole, fut touché du sort des esclaves, qui n'avoient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenoit auparavant une école pour les pauvres, il y bâtit lui-même une espèce d'infirmerie, qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquoient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre estropiée, abandonnée par son maître. Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et tout glorieux de son fardeau, il le porte à cette méchante cabane, qu'il appeloit son hôpital. Il alloit courant toute la ville, afin

d'obtenir quelque secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas long-temps à tant de charité; mais, en répandant ses dernières larmes, elle promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ses vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune; l'amour de l'humanité avoit consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital, pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisoient ses pieds, ils coupoient des morceaux de ses habits; ils l'eussent déchiré pour en emporter quelques reliques, si l'on n'eût mis des gardes à son cercueil : on eût cru que c'étoit le corps d'un tyran qu'on défendoit contre la haine des peuples, et c'étoit un pauvre moine qu'on déroboit à leur amour.

L'ordre du frère Bétancourt se répandit après lui; l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis par des religieux qui prirent le nom de *Bethléémites*. Telle étoit la formule de leurs vœux : « Moi, frère.... je fais vœux de pauvreté, de chas-« teté et d'hospitalité, et m'oblige de servir les « pauvres convalescents, encore *bien qu'ils*

« *soient infidèles et attaqués de maladies con-*
« *tagieuses.* »

Si la religion nous a attendus sur le sommet des montagnes, elle est aussi descendue dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du jour, afin d'y chercher les infortunés. Les frères Bethléémites ont des espèces d'hôpitaux jusqu'au fond des mines du Pérou et du Mexique. Le christianisme s'est efforcé de réparer au Nouveau-Monde les maux que les hommes y ont faits, et dont on l'a si injustement accusé d'être l'auteur. Le docteur Robertson, Anglais, protestant, et même ministre presbytérien, a pleinement justifié sur ce point l'Église romaine : « C'est avec plus d'injus-
« tice encore, dit-il, que beaucoup d'écrivains
« ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion
« romaine la destruction des Américains, et ont
« accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir ex-
« cité leurs compatriotes à massacrer ces peuples
« innocents, comme des idolâtres et des ennemis
« de Dieu. Les premiers missionnaires, quoique
« simples et sans lettres, étoient des hommes
« pieux; ils épousèrent de bonne heure la cause
« des Indiens, et défendirent ce peuple contre les
« calomnies dont s'efforcèrent de le noircir les
« conquérants qui le représentoient comme inca-
« pable de se former jamais à la vie sociale, et de

« comprendre les principes de la religion, et « comme une espèce imparfaite d'hommes que la « nature avoit marquée du sceau de la servitude. « Ce que j'ai dit du zèle constant des mission- « naires espagnols, pour la défense et la protec- « tion du troupeau commis à leurs soins, les « montre sous un point de vue digne de leurs « fonctions; ils furent des ministres de paix pour « les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher « la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. « C'est à leur puissante médiation que les Amé- « ricains durent tous les règlements qui tendoient « à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens « regardent encore les ecclésiastiques, tant sécu- « liers que réguliers, dans les établissements espa- « gnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est « à eux qu'ils ont recours pour repousser les exac- « tions et les violences auxquelles ils sont encore « exposés. »

Le passage est formel, et d'autant plus décisif, qu'avant d'en venir à cette conclusion, le ministre protestant fournit les preuves qui ont déterminé son opinion. Il cite les plaidoyers des Dominicains pour les Caraïbes; car ce n'étoit pas Las Cazas seul qui prenoit leur défense, c'étoit son ordre entier, et le reste des ecclésiastiques espagnols. Le docteur anglais joint à cela les bulles des papes,

les ordonnances des rois, accordées à la sollicitation du clergé, pour adoucir le sort des Américains, et mettre un frein à la cruauté des colons.

Au reste, le silence que la philosophie a gardé sur ce passage de Robertson est bien remarquable. On cite tout de cet auteur, hors le fait qui présente sous un jour nouveau la conquête de l'Amérique, et qui détruit une des plus atroces calomnies dont l'histoire se soit rendue coupable. Les sophistes ont voulu rejeter sur la religion un crime que non seulement la religion n'a pas commis, mais dont elle a eu horreur : c'est ainsi que les tyrans ont souvent accusé leur victime.

CHAPITRE III.

Hôtel-Dieu. Sœurs-Grises.

Nous venons à ce monument où la religion a voulu, comme d'un seul coup et sous un seul point de vue, montrer qu'il n'y a point de souffrances humaines qu'elle n'ose envisager, ni de misère au-dessus de son amour.

La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte à saint Landry, huitième évêque de Paris. Les bâtiments en furent successivement augmentés par le chapitre de Notre-Dame, propriétaire de l'hôpital,

par saint Louis, par le chancelier Duprat, et par Henri IV; en sorte qu'on peut dire que cette retraite de tous les maux s'élargissoit à mesure que les maux se multiplioient, et que la charité croissoit à l'égal des douleurs.

L'hôpital étoit desservi dans le principe par des religieux et des religieuses sous la règle de saint Augustin, mais depuis long-temps les religieuses seules y sont restées. « Le cardinal de Vi-« try, dit Helyot, a voulu sans doute parler des « religieuses de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il dit qu'il y « en avoit qui, se faisant violence, souffroient « avec joie et sans répugnance l'aspect hideux de « toutes les misères humaines, et qu'il lui sem-« bloit qu'aucun genre de pénitence ne pouvoit « être comparé à cette espèce de martyre.

« Il n'y a personne, continue l'auteur que nous « citons, qui, en voyant les religieuses de l'Hô-« tel-Dieu, non seulement panser, nettoyer les « malades, faire leurs lits, mais encore, au plus « fort de l'hiver, casser la glace de la rivière qui « passe au milieu de cet hôpital, et y entrer jus-« qu'à la moitié du corps pour laver leurs linges, « pleins d'ordures et de vilenies, ne les regarde « comme autant de saintes victimes qui, par un « excès d'amour et de charité pour secourir leur « prochain, courent volontiers à la mort qu'elles

« affrontent, pour ainsi dire, au milieu de tant de « puanteur et d'infection causées par le grand « nombre des malades. »

Nous ne doutons point des vertus qu'inspire la philosophie ; mais elles seront encore bien plus frappantes pour le vulgaire ces vertus, quand la philosophie nous aura montré de pareils dévouements. Et cependant la naïveté de la peinture d'Helyot est loin de donner une idée complète des sacrifices de ces femmes chrétiennes : cet historien ne parle ni de l'abandon des plaisirs de la vie, ni de la perte de la jeunesse et de la beauté, ni du renoncement à une famille, à un époux, à l'espoir d'une postérité ; il ne parle point de tous les sacrifices du cœur, des plus doux sentiments de l'ame étouffés, hors la pitié, qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus.

Eh bien ! nous avons vu les malades, les mourants près de passer, se soulever sur leurs couches, et faisant un dernier effort, accabler d'injures les femmes angéliques qui les servoient. Et pourquoi ? parcequ'elles étoient chrétiennes ! Eh ! malheureux ! qui vous serviroit, si ce n'étoit des chrétiennes ? D'autres filles semblables à celles-ci, et qui méritoient des autels, ont été publiquement *fouettées*, nous ne déguiserons point

le mot. Après un pareil retour pour tant de bienfaits, qui eût voulu encore retourner auprès des misérables ? Qui ? elles ! ces femmes ? elles-mêmes ! elles ont volé au premier signal, ou plutôt elles n'ont jamais quitté leur poste. Voyez ici réunies la nature humaine religieuse, et la nature humaine impie, et jugez-les.

La sœur-grise ne renfermoit pas toujours ses vertus, ainsi que les filles de l'Hôtel-Dieu, dans l'intérieur d'un lieu pestiféré; elle les répandoit au-dehors comme un parfum dans les campagnes; elle alloit chercher le cultivateur infirme dans sa chaumière. Qu'il étoit touchant de voir une femme, jeune, belle et compatissante, exercer, au nom de Dieu, près de l'homme rustique, la profession du médecin! On nous montroit dernièrement, près d'un moulin, sous des saules, dans une prairie, une petite maison qu'avoient occupée trois sœurs-grises. C'étoit de cet asile champêtre qu'elles partoient, à toutes les heures de la nuit et du jour, pour secourir les laboureurs. On remarquoit en elles, comme dans toutes leurs sœurs, cet air de propreté et de contentement qui annonce que le corps et l'ame sont également exempts de souillures; elles étoient pleines de douceur, mais toutefois sans manquer de fermeté, pour soutenir la vue des maux, et

pour se faire obéir des malades. Elles excelloient à rétablir les membres brisés par des chutes, ou par ces accidents si communs chez les paysans. Mais ce qui étoit d'un prix inestimable, c'est que la sœur-grise ne manquoit pas de dire un mot de Dieu à l'oreille du nourricier de la patrie, et que jamais la morale ne trouva de formes plus divines pour se glisser dans le cœur humain.

Tandis que ces filles hospitalières étonnoient, par leur charité, ceux même qui étoient accoutumés à ces actes sublimes, il se passoit dans Paris d'autres merveilles : de grandes dames s'exiloient de la ville et de la cour, et partoient pour le Canada. Elles alloient sans doute acquérir des habitations, réparer une fortune délabrée, et jeter les fondements d'une vaste propriété? Ce n'étoit pas là leur but : elles alloient, au milieu des forêts et des guerres sanglantes, fonder des hôpitaux pour les sauvages ennemis.

En Europe, nous tirons le canon en signe d'allégresse pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes; mais dans les établissements nouveaux et lointains, où l'on est plus près du malheur et de la nature, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions, c'est-à-dire des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres Hospitalières, conduites par ma-

dame de La Peltrie, descendent sur les rives canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie. « Le jour de l'arrivée de personnes si ardem-« ment désirées, dit Charlevoix, fut pour toute la « ville un jour de fête; tous les travaux cessèrent, « et les boutiques furent fermées; le gouverneur « reçut les héroïnes sur le rivage à la tête de ses « troupes, qui étoient sous les armes, et au bruit « du canon; après les premiers compliments, il « les mena, au milieu des acclamations du peuple, « à l'église, où le *Te Deum* fut chanté.

« Ces saintes filles, de leur côté, et leur géné-« reuse conductrice, voulurent, dans le premier « transport de leur joie, baiser une terre après « laquelle elles avoient si long-temps soupiré, « qu'elles se promettoient bien d'arroser de leurs « sueurs, et qu'elles ne désespéroient pas même « de teindre de leur sang. Les Français mêlés « avec les sauvages, les infidèles même confondus « avec les chrétiens, ne se lassoient point, et con-« tinuèrent plusieurs jours à faire tout retentir de « leurs cris d'allégresse, et donnèrent mille béné-« dictions à celui qui seul peut inspirer tant de « force et de courage aux personnes les plus « foibles. A la vue des cabanes sauvages où l'on « mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, « elles se trouvèrent saisies d'un nouveau trans-

« port de joie : la pauvreté et la malpropreté qui « y réguoient ne les rebutèrent point, et des ob- « jets si capables de ralentir leur zèle ne le ren- « dirent que plus vif : elles témoignèrent une « grande impatience d'eutrer dans l'exercice de « leurs fonctions.

« Madame de La Peltrie, qui n'avoit jamais « désiré d'être riche, et qui s'étoit faite pauvre de « si bon cœur pour Jésus-Christ, ne s'épargnoit « en rien pour le salut des ames; son zèle la porta « même à cultiver la terre, de ses propres mains, « pour avoir de quoi soulager les pauvres néo- « phytes; elle se dépouilla en peu de jours de ce « qu'elle avoit réservé pour son usage, jusqu'à se « réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les « enfants qu'on lui présentoit presque nus; et « toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un « tissu d'actions les plus héroïques de la charité. »

Trouve-t-on dans l'histoire ancienne rien qui soit aussi touchant, rien qui fasse couler des larmes d'attendrissement aussi douces, aussi pures?

CHAPITRE IV.

Enfants-Trouvés, Dames de la Charité, traits de bienfaisance.

Il faut maintenant écouter un moment saint Justin le philosophe. Dans sa première Apologie, adressée à l'empereur, il parle ainsi :

« On expose les enfants sous votre empire. « Des personnes élèvent ensuite ces enfants pour « les prostituer. On ne rencontre par toutes les « nations que des enfants destinés aux plus exé- « crables usages, et qu'on nourrit comme des « troupeaux de bêtes; vous levez un tribut sur « ces enfants.... et toutefois ceux qui abusent de « ces petits innocents, outre le crime qu'ils com- « mettent envers Dieu, peuvent par hasard abuser « de leurs propres enfants..... Pour nous autres « chrétiens, détestant ces horreurs, nous ne « nous marions que pour élever notre famille, « ou nous renonçons au mariage pour vivre dans « la chasteté. »

Voilà donc les hôpitaux que le polythéisme élevoit aux orphelins. O vénérable Vincent-de-Paul, où étois-tu? où étois-tu, pour dire aux dames de Rome, comme à ces pieuses Françaises, qui t'assistoient dans tes œuvres : « Or sus, mes-

« dames : voyez si vous voulez délaisser à votre « tour ces petits innocents, dont vous êtes de« venues les mères selon la grace, après qu'ils ont « été abandonnés par leur mère selon la nature. » Mais c'est en vain que nous demandons *l'homme de miséricorde* à des cultes idolâtres.

Le siècle a pardonné le christianisme à saint Vincent-de-Paul; on a vu la philosophie pleurer à son histoire. On sait que, gardien de troupeaux, puis esclave à Tunis, il devint un prêtre illustre par ses œuvres; on sait qu'il est le fondateur de l'hôpital des Enfants-Trouvés, de celui des Pauvres-Vieillards, de l'hôpital des Galériens de Marseille, de la congrégation des Prêtres de la Mission, des confréries de Charité dans les paroisses, des compagnies de Dames pour le service de l'Hôtel-Dieu, des Filles de la Charité, servantes des malades, et enfin des retraites pour ceux qui désirent choisir un état de vie, et qui ne sont pas encore déterminés. Où la charité va-t-elle prendre toutes ses institutions, toute sa prévoyance?

Saint Vincent-de-Paul fut puissamment secondé par mademoiselle Legras, qui, de concert avec lui, établit les Sœurs de la Charité. Elle eut aussi la direction de l'hôpital du nom de Jésus, qui, d'abord fondé pour quarante pauvres, a été

l'origine de l'hôpital-général de Paris. Pour emblème, et pour récompense d'une vie consumée dans les travaux les plus pénibles, mademoiselle Legras demanda qu'on mît sur son tombeau une petite croix avec ces mots, *spes mea :* sa volonté fut faite.

Ainsi de pieuses familles se disputoient, au nom du Christ, le plaisir de faire du bien aux hommes. La femme du chancelier de France et madame Fouquet étoient de la congrégation des Dames de la Charité. Elles avoient chacune leur jour pour aller instruire et exhorter les malades, leur parler des choses nécessaires au salut d'une manière touchante et familière. D'autres dames recevoient les aumônes, d'autres avoient soin du linge, des meubles des pauvres, etc. Un auteur dit que plus de sept cents calvinistes rentrèrent dans le sein de l'Église romaine, parcequ'ils reconnurent la vérité de sa doctrine dans *les productions d'une charité si ardente et si étendue.* Saintes dames de Miramion, de Chantal, de La Peltrie, de Lamoignon, vos œuvres ont été pacifiques! Les pauvres ont accompagné vos cercueils; ils les ont arrachés à ceux qui les portoient pour les porter eux-mêmes, vos funérailles retentissoient de leurs gémissements, et l'on eût cru que tous les cœurs bienfaisants étoient passés sur la terre, parceque vous veniez de mourir.

Terminons par une remarque essentielle cet article des institutions du christianisme en faveur de l'humanité souffrante. On dit que sur le mont Saint-Bernard un air trop vif use les ressorts de la respiration, et qu'on y vit rarement plus de dix ans; ainsi, le moine qui s'enferme dans l'hospice peut calculer à peu près le nombre des jours qu'il restera sur la terre; tout ce qu'il gagne au service ingrat des hommes, c'est de connoître le moment de la mort, qui est caché au reste des humains : on assure que presque toutes les filles de l'Hôtel-Dieu ont habituellement une petite fièvre qui les consume, et qui provient de l'atmosphère corrompue où elles vivent : les religieux qui habitent les mines du Nouveau-Monde, au fond desquelles ils ont établi des hospices dans une nuit éternelle pour les infortunés Indiens, ces religieux abrègent aussi leur existence; ils sont empoisonnés par la vapeur métallique : enfin les Pères qui s'enferment dans les bagnes pestiférés de Constantinople se dévouent au martyre le plus prompt.

Le lecteur nous pardonnera si nous supprimons ici les réflexions; nous avouons notre incapacité à trouver des louanges dignes de telles œuvres : des pleurs et de l'admiration sont tout ce qui nous reste. Qu'ils sont à plaindre ceux qui

veulent détruire la religion, et qui ne goûtent pas la douceur des fruits de l'évangile! « Le stoïcisme « ne nous a donné qu'un Épictète, dit Voltaire, « et la philosophie chrétienne forme des milliers « d'Épictète, qui ne savent pas qu'ils le sont, « et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer « leur vertu même. » (*Corresp. gén.* t. III, p. 222.)

CHAPITRE V.

Écoles, Collèges, Universités, Bénédictins et Jésuites.

Consacrer sa vie à soulager nos douleurs est le premier des bienfaits, le second est de nous éclairer. Ce sont encore des prêtres *superstitieux* qui nous ont guéris de notre ignorance, et qui, depuis dix siècles, se sont ensevelis dans la poussière des écoles, pour nous tirer de la barbarie. Ils ne craignoient pas la lumière, puisqu'ils nous en ouvroient les sources; ils ne songeoient qu'à nous faire partager ces clartés qu'ils avoient recueillies, au péril de leurs jours, dans les débris de Rome et de la Grèce.

Le Bénédictin qui savoit tout, le Jésuite qui connoissoit la science et le monde, l'Oratorien, le Docteur de l'Université, méritent peut-être

moins notre reconnoissance, que ces humbles frères qui s'étoient consacrés à l'enseignement gratuit des pauvres. « *Les Clercs réguliers des* « *Ecoles pieuses* s'obligeoient à montrer, par « charité, *à lire, à écrire au petit peuple, en* « *commençant par l'a*, b, c, *à compter, à cal-* « *culer, et même à tenir les livres chez les mar-* « *chands et dans les bureaux*. Ils enseignent en- « core, non seulement la rhétorique, et les langues « latine et grecque; mais dans les villes, ils tien- « nent aussi des écoles de philosophie et de théo- « logie scolastique et morale, de mathématiques, « de fortifications et de géométrie..... Loisque « les écoliers sortent de classe, ils vont par bandes « chez leurs parents, où ils sont conduits par un « religieux, de peur qu'ils ne s'amusent par les « rues à jouer et à perdre leur temps. » (*Helyot*, t. IV, p. 307.)

La naïveté du style fait toujours grand plaisir; mais quand elle s'unit pour ainsi dire à la naïveté des bienfaits, elle devient aussi admirable qu'attendrissante.

Après ces premières écoles fondées par la charité chrétienne, nous trouvons les congrégations savantes vouées aux lettres et à l'éducation de la jeunesse, par des articles exprès de leur institut. Tels sont les religieux de saint Basile, en Espagne,

qui n'ont pas moins de quatre collèges par province. Ils en possédoient un à Soissons, en France, et un autre à Paris : c'étoit le collège de Beauvais, fondé par le cardinal Jean de Dorman. Dès le neuvième siècle, Tours, Corbeil, Fontenelle, Fuldes, Saint-Gall, Saint-Denys, Saint-Germain-d'Auxerre, Ferrière, Aniane, et en Italie le Mont-Cassin, étoient des écoles fameuses. Les *Clercs de la Vie commune*, aux Pays-Bas, s'occupoient de la collation des originaux dans les bibliothèques, et du rétablissement du texte des manuscrits.

Toutes les universités de l'Europe ont été établies, ou par des princes religieux, ou par des évêques ou par des prêtres, et toutes ont été dirigées par des ordres chrétiens. Cette fameuse université de Paris, d'où la lumiere s'est répandue sur l'Europe moderne, étoit composée de quatre facultés. Son origine remontoit jusqu'à Charlemagne, jusqu'à ces temps où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin vouloit faire de la France une *Athènes chrétienne*. C'est là qu'avoient enseigné Budé, Grenan, Rollin, Coffin, Gibert, Lebeau; c'est là que s'étoient formés Abeilard, Amyot, de Thou, Boileau. En Angleterre, Cambridge a vu Newton sortir de son sein, et Oxford présente, avec les noms de Bacon et de Thomas Morus, sa bibliothèque persane, ses manuscrits

d'Homère, ses marbres d'Arundel, et ses éditions des classiques. Glascow et Édimbourg en Écosse, Leipsick, Jena, Tubingue en Allemagne; Leyde, Utrecht et Louvain aux Pays-Bas; Gandie, Alcala et Salamanque en Espagne; tous ces foyers des lumières attestent les immenses travaux du christianisme. Mais deux ordres ont particulièrement cultivé les lettres, les Bénédictins et les Jésuites.

L'an 540 de notre ère, saint Benoît jeta au Mont-Cassin, en Italie, les fondements de l'ordre célèbre qui devoit, par une triple gloire, convertir l'Europe, défricher ses déserts, et rallumer dans son sein le flambeau des sciences. *

Les Bénédictins, et sur-tout ceux de la congrégation de saint Maur, établie en France, nous ont donné ces hommes dont le savoir est devenu proverbial, et qui ont retrouvé, avec des peines infinies, les manuscrits antiques ensevelis dans la poudre des monastères. Leur entreprise littéraire la plus effrayante (car on peut parler ainsi), c'est l'édition complète des Pères de l'Église. S'il est si difficile de faire imprimer un seul volume correctement dans sa propre langue, qu'on juge ce que

* L'Angleterre, la Frise et l'Allemagne reconnoissent pour leurs apôtres S. Augustin de Cantorbéry, S. Willibord et S. Boniface, tous trois sortis de l'institut de S. Benoît.

c'est qu'une révision entière des Pères grecs et latins, qui forment plus de cent cinquante volumes *in-folio* : l'imagination peut à peine embrasser ces travaux énormes. Rappeler Ruinart, Lobineau, Calmet, Tessier, Lami, D'Achery, Martene, Mabillon, Montfaucon, c'est rappeler des prodiges de science.

On ne peut s'empêcher de regretter ces corps enseignants uniquement occupés de recherches littéraires et de l'éducation de la jeunesse. Après une révolution qui a relâché les liens de la morale, et interrompu le cours des études, une société, à la fois religieuse et savante, porteroit un remède assuré à la source de nos maux. Dans les autres formes d'institut, il ne peut y avoir ce travail régulier, cette laborieuse application au même sujet, qui règnent parmi des solitaires, et qui, continués sans interruption pendant plusieurs siècles, finissent par enfanter des miracles.

Les Bénédictins étoient des savants, et les Jésuites, des gens de lettres : les uns et les autres furent à la société religieuse ce qu'étoient au monde deux illustres académies.

L'ordre des Jésuites étoit divisé en trois degrés, *écoliers approuvés*, *coadjuteurs formés*, *et profès*. Le postulant étoit d'abord éprouvé par dix ans de noviciat, pendant lesquels on exerçoit sa mémoire,

sans lui permettre de s'attacher à aucune étude particulière; c'étoit pour connoître où le portoit son génie. Au bout de ce temps, il servoit les malades pendant un mois, dans un hôpital, et faisoit un pèlerinage à pied, en demandant l'aumône: par-là on prétendoit l'accoutumer au spectacle des douleurs humaines, et le préparer aux fatigues des missions.

Il achevoit alors de fortes ou de brillantes études. N'avoit-il que les graces de la société, et cette vie élégante qui plaît au monde? on le mettoit en vue dans la capitale, on le poussoit à la cour et chez les grands. Possédoit-il le génie de la solitude? on le retenoit dans les bibliothèques et dans l'intérieur de la compagnie. S'il s'annonçoit comme orateur, la chaire s'ouvroit à son éloquence; s'il avoit l'esprit clair, juste et patient, il devenoit professeur dans les collèges; s'il étoit ardent, intrépide, plein de zèle et de foi, il alloit mourir sous le fer du mahométan ou du sauvage; enfin, s'il montroit des talents propres à gouverner les hommes, le Paraguay l'appeloit dans ses forêts, ou l'ordre à la tête de ses maisons.

Le général de la compagnie résidoit à Rome. Les Pères provinciaux en Europe étoient obligés de correspondre avec lui une fois par mois. Les chefs des Missions étrangères lui écrivoient toutes

les fois que les vaisseaux ou les caravanes traversoient les solitudes du monde. Il y avoit en outre, pour les cas pressants, des missionnaires qui se rendoient de Pékin à Rome, de Rome en Perse, en Turquie, en Éthiopie, au Paraguay, ou dans quelqu'autre partie de la terre.

L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chute. Ils étoient singulièrement agréables à la jeunesse; leurs manières polies ôtoient à leurs leçons ce ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étoient des hommes de lettres recherchés dans le monde, les jeunes gens ne se croyoient avec eux que dans une illustre académie. Ils avoient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes, une sorte de patronage qui tournoit au profit des sciences. Ces liens, formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentiments généreux, ne se brisoient plus dans la suite, et établissoient entre le prince et l'homme de lettres ces antiques et nobles amitiés qui vivoient entre les Scipion et les Lellius.

Ils ménageoient encore ces vénérables relations de disciples et de maître, si chères aux écoles de Platon et de Pythagore. Ils s'enorgueillissoient du grand homme dont ils avoient préparé le génie,

et réclamoient une partie de sa gloire. Voltaire, offrant son *Œdipe* au père Porée, et écrivant à son *vieux maître*, est une de ces choses aimables que l'éducation moderne ne présente plus. Naturalistes, chimistes, botanistes, mathématiciens, mécaniciens, astronomes, poëtes, historiens, traducteurs, antiquaires, journalistes, il n'y a pas une branche des sciences que les Jésuites n'aient cultivée avec éclat. Bourdaloue rappeloit l'éloquence romaine; Brumoy introduisoit la France au théâtre des Grecs; Lecomte, Parennin, Charlevoix, Ducerceau, Sanadon, Duhalde, Noël, Bouhours, Daniel, Tournemine, Maimbourg, Larue, Jouvency, Rapin, Vanière, Commire, Sirmond, Bougeant, Petau, ont laissé des noms qui ne sont pas sans honneur. Que peut-on reprocher aux Jésuites? Une prétendue ambition qui n'étoit chez eux que celle du zèle. « Il sera « toujours beau, dit Montesquieu, en parlant de « ces Pères, de gouverner les hommes en les ren- « dant heureux. » Pesez la masse du bien que les Jésuites ont fait; souvenez-vous des écrivains célèbres que leur corps a donnés à la France, ou de ceux qui se sont formés dans leurs écoles; rappelez-vous les royaumes entiers qu'ils ont conquis à notre commerce par leur habileté, leurs sueurs et leur sang; repassez dans votre mémoire les mi-

racles de leurs missions au Canada, au Paraguay, à la Chine, et vous verrez que le peu de mal dont les philosophes les accusent ne balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société.

CHAPITRE VI.

Papes et Cour de Rome. Découvertes modernes, etc.

Avant de passer aux services que l'Église a rendus à l'agriculture, rappelons ce que les papes ont fait pour les sciences et les beaux-arts. Tandis que les ordres religieux travailloient dans toute l'Europe à l'éducation de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les pontifes romains, prodiguant aux savants les récompenses et les honneurs, étoient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Certes, c'est une grande gloire pour l'Église qu'un pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui, s'élevant du milieu des ruines de la Grèce, emprunta ses clartés du siècle d'Alexandre, pour les réfléchir sur le siècle de Louis.

Ceux qui représentent le christianisme comme arrêtant le progrès des lumières contredisent manifestement les témoignages historiques. Par-

tout la civilisation a marché sur les pas de l'évangile, au contraire des religions de Mahomet, de Brama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société, et forcé l'homme à vieillir dans son enfance.

Rome chrétienne étoit comme un grand port, qui recueilloit tous les debris des naufrages des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs; aussitôt l'Église ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. L'imprimerie, proscrite en France sous Louis XI, trouve une retraite en Italie. Des cardinaux épuisent leurs fortunes à fouiller les ruines de la Grèce, et à acquérir des manuscrits. Le siècle de Léon X avoit paru si beau au savant abbé Barthélemi, qu'il l'avoit d'abord préféré à celui de Périclès pour sujet de son grand ouvrage : c'étoit dans l'Italie chrétienne qu'il prétendoit conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit Michel-« Ange, élevant la coupole de Saint-Pierre; Ra-« phaël, peignant les galeries du Vatican; Sadolet « et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors « auprès de Léon X la place de secrétaires; Le « Trissin, donnant la première représentation de « Sophonisbe, première tragédie composée par « un moderne; Beroald, bibliothécaire du Vati-

« can, s'occupant à publier les annales de Tacite,
« qu'on venoit de découvrir en Westphalie, et
« que Léon x avoit acquises pour la somme de
« cinq cents ducats d'or; le même pape, propo-
« sant des places aux savants de toutes les na-
« tions qui viendroient résider dans ses États, et
« des récompenses distinguées à ceux qui lui ap-
« porteroient des manuscrits inconnus......
« Par-tout s'organisoient des universités, des col-
« lèges, des imprimeries pour toutes sortes de
« langues et de sciences, des bibliothèques sans
« cesse enrichies des ouvrages qu'on y publioit,
« et des manuscrits nouvellement apportés des
« pays où l'ignorance avoit conservé son empire.
« Les académies se multiplioient tellement, qu'à
« Ferrare on en comptoit dix à douze; à Bologne,
« environ quatorze; à Sienne, seize. Elles avoient
« pour objet les sciences, les belles-lettres, les
« langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces
« académies, dont l'une étoit simplement dévouée
« à Platon, et l'autre à son disciple Aristote,
« étoient discutées les opinions de l'ancienne phi-
« losophie, et pressenties celles de la philosophie
« moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de
« ces sociétés veilloit sur l'imprimerie, sur la
« beauté du papier, la fonte des caractères, la
« correction des épreuves, et sur tout ce qui pou-

« voit contribuer à la perfection des éditions nou-
« velles . . . .
« Dans chaque État, les capitales, et même des
« villes moins considérables, étoient extrêmement
« avides d'instruction et de gloire : elles offroient
« presque toutes aux astronomes des observa-
« toires, aux anatomistes des amphithéâtres, aux
« naturalistes des jardins de plantes, à tous les
« gens de lettres des collections de livres, de mé-
« dailles et de monuments antiques; à tous les
« genres de connoissances, des marques éclatantes
« de considération, de reconnoissance et de res-
« pect. . . . .
« Les progrès des arts favorisoient le goût des
« spectacles et de la magnificence. L'étude de
« l'histoire et des monuments des Grecs et des
« Romains inspiroit des idées de décence, d'en-
« semble et de perfection qu'on n'avoit point eues
« jusqu'alors. Julien de Médicis, frère de Léon x,
« ayant été proclamé citoyen romain, cette pro-
« clamation fut accompagnée de jeux publics; et
« sur un vaste théâtre, construit exprès dans la
« place du Capitole, on représenta, pendant deux
« jours, une comédie de Plaute, dont la musique
« et l'appareil extraordinaire excitèrent une ad-
« miration générale. »

Les successeurs de Léon x ne laissèrent point

s'éteindre cette noble ardeur pour les travaux du génie. Les souverains pacifiques de Rome rassembloient dans leur *villa* les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse le voyageur admiroit les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias; c'étoient des papes qui achetoient, au poids de l'or, les statues de l'Hercule et de l'Apollon; c'étoient des papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvroient du manteau de la religion. Qui n'admirera la pieuse industrie de ce pontife, qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris des palais d'Adrien? Le Panthéon n'existeroit plus, s'il n'eût été consacré par le culte des Apôtres, et la colonne Trajane ne seroit pas debout, si la statue de saint Pierre ne l'eût couronnée (*a*).

Cet esprit conservateur se faisoit remarquer dans tous les ordres de l'Église. Tandis que les dépouilles qui ornoient le Vatican surpassoient les richesses des anciens temples, de pauvres religieux protégeoient, dans l'enceinte de leurs monastères, les ruines des maisons de Tibur et de Tusculum, et promenoient l'étranger dans les jardins de Cicéron et d'Horace.

Ainsi, depuis quinze cents ans, l'Église protégeoit les sciences et les arts; son zèle ne s'étoit ralenti à aucune époque. Si dans le huitième

siècle le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne, dans le dix-huitième *un autre moine industrieux et patient* trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum; si en 740 Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules, en 1754 le chanoine Mazzochi explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes qui ont changé le système du monde civilisé ont été faites par des membres de l'Église. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues au moine Roger Bacon; d'autres attribuent la découverte de la poudre au moine allemand Berthold Schwartz; les bombes ont été inventées par Galen, évêque de Munster; le diacre Flavio de Givia, Florentin, a trouvé la boussole, le moine Despina les lunettes, et Pacificus, archidiacre de Vérone, ou le pape Silvestre II, l'horloge à roues. Que de savants, dont nous avons déjà nommé un grand nombre dans le cours de cet ouvrage, ont illustré les cloîtres, ou ajouté de la considération aux chaires éminentes de l'Église! que d'écrivains célèbres! que d'hommes de lettres distingués! que d'illustres voyageurs! que de mathématiciens, de naturalistes, de chimistes, d'astronomes, d'antiquaires! que d'orateurs fameux! que d'hommes d'état renommés! Parler de Suger,

de Ximénès, d'Albéroni, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, n'est-ce pas rappeler à la fois les plus grands ministres et les plus grandes choses de l'Europe moderne?

Au moment même où nous traçons ce rapide tableau des bienfaits de l'Église, l'Italie en deuil rend un témoignage touchant d'amour et de reconnoissance à la dépouille mortelle de Pie VI. La capitale du monde chrétien attend le cercueil du pontife infortuné, qui, par des travaux dignes d'Auguste et de Marc-Aurèle, a desséché des marais infects, et retrouvé le chemin des consuls romains. Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel aux chefs de l'Église, le successeur de Pie VI, en même temps qu'il rend la paix aux fidèles, trouve encore, dans sa noble indigence, des moyens de remplacer par de nouvelles statues les chefs-d'œuvre que Rome, tutrice des beaux-arts, a cédés à l'héritière d'Athènes.

Après tout, les progrès des lettres étoient inséparables des progrès de la religion, puisque c'étoit dans la langue d'Homère et de Virgile que les Pères expliquoient les principes de la foi : le sang des martyrs, qui fut la semence des chrétiens, fit croître aussi le laurier de l'orateur et du poëte.

Rome chrétienne a été, pour le monde moderne,

ce que Rome païenne fut pour le monde antique, le lien universel. Cette capitale des nations remplit toutes les conditions de sa destinée, et semble véritablement la ville éternelle. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que c'étoit pourtant une grande idée, une magnifique institution que celle du trône pontifical. Le père spirituel, placé au milieu des peuples, unissoit ensemble les diverses parties de la chrétienté. Quel beau rôle que celui d'un pape vraiment animé de l'esprit apostolique! Pasteur général du troupeau, il peut, ou contenir les fidèles dans le devoir, ou les défendre de l'oppression. Ses États, assez grands pour lui donner l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puissance de l'opinion; puissance admirable, quand elle n'embrasse dans son empire que des œuvres de paix, de bienfaisance et de charité.

Le mal passager que quelques mauvais papes ont fait a disparu avec eux; mais nous ressentons encore tous les jours l'influence des biens immenses et inestimables que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avoit des idées de législation, de droit public; elle connoissoit les beaux-arts, les sciences, la

politesse, lorsque tout étoit plongé dans les ténèbres des institutions gothiques; elle ne se réservoit pas exclusivement la lumière, elle la répandoit sur tous; elle faisoit tomber les barrières que les préjugés élèvent entre les nations; elle cherchoit à adoucir nos mœurs, à nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes, parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts et des sciences envoyés à des barbares, des législateurs chez des sauvages. « *Le règne seul de Charlemagne*, dit « Voltaire, *eut une lueur de politesse, qui fut « probablement le fruit du voyage de Rome.* »

C'est donc une chose assez généralement reconnue, que l'Europe doit au saint-siège sa civilisation, une partie de ses meilleures lois, et presque toutes ses sciences et ses arts. Les souverains pontifes vont maintenant chercher d'autres moyens d'être utiles aux hommes : une nouvelle carrière les attend, et nous avons des présages qu'ils la rempliront avec gloire. Rome est remontée à cette pauvreté évangélique qui faisoit tout son trésor dans les anciens jours. Par une conformité remarquable, il y a des gentils à convertir, des peuples à rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des larmes à essuyer, des plaies à fermer, et qui demandent tous les baumes de la religion.

Si Rome comprend bien sa position, jamais elle n'a eu devant elle de plus grandes espérances et de plus brillantes destinées. Nous disons des espérances, car nous comptons les tribulations au nombre des désirs de l'Église de Jésus-Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde prédication de l'évangile; le christianisme se renouvelle, et sort victorieux du plus terrible des assauts que l'enfer lui ait encore livré. Qui sait si ce que nous avons pris pour la chute de l'Église n'est pas sa réédification !

CHAPITRE VII.

Agriculture.

C'EST au clergé séculier et régulier que nous devons encore le renouvellement de l'agriculture en Europe, comme nous lui devons la fondation des colléges et les hôpitaux. Défrichements des terres, ouvertures des chemins, agrandissement des hameaux et des villes, établissement des messageries et des auberges, arts et métiers, manufactures, commerce intérieur et extérieur, lois civiles et politiques; tout enfin nous vient originairement de l'Église. Nos pères étoient des barbares, à qui le christianisme étoit obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir.

La plupart des concessions faites aux monastères, dans les premiers siècles de l'Église, étoient des terres vagues que les moines cultivoient de leurs propres mains. Des forêts sauvages, des marais impraticables, de vastes landes, furent la source de ces richesses que nous avons tant reprochées au clergé.

Tandis que les chanoines Prémontrés labouroient les solitudes de la Pologne, et une portion de la forêt de Coucy en France, les Bénédictins fertilisoient nos bruyères. Molesme, Colan et Cîteaux, qui se couvrent aujourd'hui de vignes et de moissons, étoient des lieux semés de ronces et d'épines, où les premiers religieux habitoient sous des huttes de feuillages, comme les Américains au milieu de leurs défrichements.

Saint Bernard et ses disciples fécondèrent les vallées stériles que leur abandonna Thibaut, comte de Champagne. Fontevraud fut une véritable colonie établie par Robert d'Arbrissel dans un pays désert, sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne. Des familles entières cherchèrent un asile sous la direction de ces Bénédictins : il s'y forma des monastères de veuves, de filles, de laïques, d'infirmes et de vieux soldats. Tous devinrent cultivateurs, à l'exemple des Pères, qui abattoient eux-mêmes les arbres, guidoient la

charrue, semoient les grains, et couronnoient cette partie de la France de ces belles moissons qu'elle n'avoit point encore portées.

La colonie fut bientôt obligée de verser au dehors une partie de ses habitants, et de céder à d'autres solitudes le superflu de ses mains laborieuses. Raoul de la Futaye, compagnon de Robert, s'établit dans la forêt du Nid-du-Merle, et Vital, autre Bénédictin, dans les bois de Saviguy. La forêt de l'Orges, dans le diocèse d'Angers; Chaufournois, aujourd'hui Chantenois, en Touraine; Bellay, dans la même province; la Puie, en Poitou; l'Encloître, dans la forêt de Gironde; Gaisne, à quelques lieues de Loudun; Luçon, dans les bois du même nom; la Lande, dans les landes de Garnache; la Magdeleine, sur la Loire; Boubon, en Limousin; Cadouin, en Périgord; enfin Haute-Buyère, près de Paris, furent autant de colonies de Fontevraud, et qui, pour la plupart, d'incultes qu'elles étoient, se changèrent en opulentes campagnes.

Nous fatiguerions le lecteur, si nous entreprenions de nommer tous les sillons que la charrue des Bénédictins a tracés dans les Gaules sauvages. Maurecourt, Longpré, Fontaine, le Charme, Colinance, Foici, Bellomer, Cousanie, Sauvement, les Épines, Eube, Vanassel, Pons, Charles, Vair-

ville, et cent autres lieux dans la Bretagne, l'Anjou, le Berri, l'Auvergne, la Gascogne, le Languedoc, la Guienne, attestent leurs immenses travaux. Saint Colomban fit fleurir le désert de Vauge; des filles Bénédictines même, à l'exemple des Pères de leur ordre, se consacrèrent à la culture; celles de Montreuil-les-Dames « s'occu- « poient, dit Hermann, à coudre, à filer et à défri- « cher les épines de la forêt, à l'imitation de Laon « et de tous les religieux de Clairvaux. »

En Espagne, les Bénédictins déployèrent la même activité. Ils achetèrent des terres en friche au bord du Tage, près de Tolède, et ils y fondèrent le couvent de Venghalia, après avoir planté en vignes et en orangers tout le pays d'alentour.

Le Mont-Cassin, en Italie, n'étoit qu'une profonde solitude : lorsque saint Benoît s'y retira, le pays changea de face en peu de temps, et l'abbaye nouvelle devint si opulente, par ses travaux, qu'elle fut en état de se défendre, en 1057, contre les Normands qui lui firent la guerre.

Saint Boniface, avec les religieux de son ordre, commença toutes les cultures dans les évêchés de la Franconie, de la Souabe et de la Bavière. Les Bénédictins de Fulde défrichèrent, entre la Hesse, la Franconie et la Thuringe, un terrain du dia-

mètre de huit mille pas géométriques, ce qui donnoit vingt-quatre mille pas, ou seize lieues de circonférence; ils comptèrent bientôt jusqu'à dix-huit mille métairies : les moines de Saint-Benoît-Polironne, près de Mantoue, employoient au labourage plus de trois mille paires de bœufs.

Remarquons en outre que la règle, presque générale, qui interdisoit l'usage de la viande aux ordres monastiques, fut dans le principe très favorable à l'économie rurale. Les sociétés religieuses étant alors fort multipliées, tant d'hommes qui ne vivoient que de poissons, d'œufs, de lait et de légumes, durent favoriser singulièrement la propagation des races de bestiaux. Ainsi nos campagnes, aujourd'hui si florissantes, sont en partie redevables de leurs moissons et de leurs troupeaux au travail des moines et à leur frugalité.

De plus, l'exemple qui est souvent peu de chose en morale, parceque les passions en détruisent les bons effets, exerce une grande puissance sur le côté matériel de la vie. Le spectacle de plusieurs milliers de religieux cultivant la terre mina peu à peu ces préjugés barbares qui attachoient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit, dans les monastères, à retourner la glèbe, et à fertiliser le sillon. Le baron commença à chercher dans son champ des tré-

sors plus certains que ceux qu'il se procuroit par les armes. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maitres de nos laboureurs.

Ils n'avoient point perdu de nos jours ce génie utile. Les plus belles cultures, les paysans les plus riches, les mieux nourris et les moins vexés, les équipages champêtres les plus parfaits, les troupeaux les plus gras, les fermes les mieux entretenues se trouvoient dans les abbayes. Ce n'étoit pas là, ce nous semble, un sujet de reproches à faire au clergé.

CHAPITRE VIII.

Villes et Villages, Ponts, grands Chemins, etc.

Mais si le clergé a défriché l'Europe sauvage, il a aussi multiplié nos hameaux, accru et embelli nos villes. Divers quartiers de Paris, tels que ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-l'Auxerrois, se sont élevés en partie aux frais des abbayes du même nom. En général, par-tout où il se trouvoit un monastère, là se formoit un village : la *Chaise-Dieu*, *Abbeville*, et plusieurs autres lieux portent encore dans leurs noms la marque de leur origine. La ville de Saint-Sauveur, au pied

du Mont-Cassin, en Italie, et les bourgs environnants sont l'ouvrage des religieux de saint Benoît. A Fulde, à Mayence, dans tous les États ecclésiastiques de l'Allemagne; en Prusse, en Pologne, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, une foule de cités ont eu pour fondateurs des ordres monastiques ou militaires. Les villes qui sont sorties le plus tôt de la barbarie sont celles même qui ont été soumises à des princes ecclésiastiques. L'Europe doit la moitié de ses monuments et de ses fondations utiles à la munificence des cardinaux, des abbés et des évêques.

Mais on dira peut-être que ces travaux n'attestent que la richesse immense de l'Église.

Nous savons qu'on cherche toujours à atténuer les services: l'homme hait la reconnoissance. Le clergé a trouvé des terres incultes; il y a fait croître des moissons. Devenu opulent par son propre travail, il a appliqué ses revenus à des monuments publics. Quand vous lui reprochez des biens si nobles, et dans leur emploi et dans leur source, vous l'accusez à la fois du crime de deux bienfaits.

L'Europe entière n'avoit ni chemins ni auberges; ses forêts étoient remplies de voleurs et d'assassins; ses lois étoient impuissantes, ou plutôt il n'y avoit point de lois : la religion seule,

comme une grande colonne élevée au milieu des ruines gothiques, offroit des abris et un point de communication aux hommes.

Sous la seconde race de nos rois, la France étant tombée dans l'anarchie la plus profonde, les voyageurs sur-tout étoient arrêtés, dépouillés et massacrés aux passages des rivières. Des moines habiles et courageux entreprirent de remédier à ces maux. Ils formèrent entre eux une compagnie sous le nom d'*Hospitaliers pontifes* ou *faiseurs de ponts*. Ils s'obligeoient, par leur institut, à prêter main-forte aux voyageurs, à réparer les chemins publics, à construire des ponts, et à loger les étrangers dans des hospices qu'ils élevèrent au bord des rivières. Ils se fixèrent d'abord sur la Durance, dans un endroit dangereux, appelé *Maupas* ou *Mauvais-pas*, et qui, grace à ces généreux moines, prit bientôt le nom de *Bon-pas*, qu'il porte encore aujourd'hui. C'est cet ordre qui a bâti le pont du Rhône, à Avignon. On sait que les messageries et les postes, perfectionnées par Louis XI, furent d'abord établies par l'université de Paris.

Sur une rude et haute montagne du Rouergue, couverte de neige et de brouillard pendant huit mois de l'année, on aperçoit un monastère bâti, vers l'an 1120, par Alard, vicomte de Flandre.

Ce seigneur, revenant d'un pèlerinage, fut attaqué dans ce lieu par des voleurs; il fit vœu, s'il se sauvoit de leurs mains, de fonder, dans ce désert, un hôpital pour les voyageurs, et de chasser les brigands de la montagne. Étant échappé au péril, il fut fidèle à ses engagements, et l'hôpital d'Albrac ou d'Aubrac s'éleva *in loco horroris et vastæ solitudinis*, comme le porte l'acte de fondation. Alard y établit des prêtres pour le service de l'église, des chevaliers hospitaliers pour escorter les voyageurs, et des dames de qualité pour laver les pieds des pèlerins, faire leurs lits, et prendre soin de leurs vêtements.

Dans les siècles de barbarie, les pèlerinages étoient fort utiles; ce principe religieux, qui attiroit les hommes hors de leurs foyers, servoit puissamment au progrès de la civilisation et des lumières. Dans l'année du grand jubilé *, on ne reçut pas moins de quatre cent quarante-quatre mille cinq cents étrangers à l'hôpital de Saint-Philippe-de-Néry, à Rome; chacun d'eux fut nourri, logé et défrayé entièrement pendant trois jours.

Il n'y avoit point de pèlerin qui ne revînt dans son village avec quelque préjugé de moins et quelque idée de plus. Tout se balance dans les siè-

* En 1600.

cles; certaines classes riches de la société voyagent peut-être à présent plus qu'autrefois, mais d'une autre part, le paysan est plus sédentaire. La guerre l'appeloit sous la bannière de son seigneur, et la religion dans les pays lointains. Si nous pouvions revoir un de ces anciens vassaux que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction qu'au paysan libre d'aujourd'hui.

Avant de partir pour les royaumes étrangers, le voyageur s'adressoit à son évêque, qui lui donnoit une lettre apostolique, avec laquelle il passoit en sûreté dans toute la chrétienté. La forme de ces lettres varioit selon le rang et la profession du porteur, d'où on les appeloit *formatæ*. Ainsi la religion n'étoit occupée qu'à renouer les fils sociaux, que la barbarie rompoit sans cesse.

En général, les monastères étoient des hôtelleries où les étrangers trouvoient en passant le vivre et le couvert. Cette hospitalité, qu'on admire chez les anciens et dont on voit encore des restes en Orient, étoit en honneur chez nos religieux : plusieurs d'entre eux, sous le nom d'*hospitaliers,* se consacrèrent particulièrement à cette vertu touchante. Elle se manifestoit, comme aux jours d'Abraham, dans toute sa beauté antique,

par le lavement des pieds, la flamme du foyer, et les douceurs du repas et de la couche. Si le voyageur étoit pauvre, on lui donnoit des habits, des vivres et quelque argent pour se rendre à un autre monastère, où il recevoit les mêmes secours. Les dames montées sur leur palefroi, les preux cherchant aventures, les rois égarés à la chasse, frappoient, au milieu de la nuit, à la porte des vieilles abbayes, et venoient partager l'hospitalité qu'on donnoit à l'obscur pèlerin. Quelquefois deux chevaliers ennemis s'y rencontroient ensemble, et se faisoient joyeuse réception jusqu'au lever du soleil, où, le fer à la main, ils maintenoient l'un contre l'autre la supériorité de leurs dames et de leurs patries. Boucicaut, au retour de la croisade de Prusse, logeant dans un monastère avec plusieurs chevaliers anglais, soutint seul contre tous qu'un chevalier écossais, attaqué par eux dans les bois, avoit été traîtreusement mis à mort.

Dans ces hôtelleries de la religion, on croyoit faire beaucoup d'honneur à un prince quand on lui proposoit de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvoient par hasard avec lui. Le cardinal de Bourbon, revenant de conduire l'infortunée Élisabeth en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux, dans les Pyrénées; il servit à

table trois cents pèlerins, et donna à chacun d'eux trois réaux pour continuer leur voyage. Le Poussin est un des derniers voyageurs qui ait profité de cette coutume chrétienne; il alloit à Rome de monastère en monastère, peignant des tableaux d'autel pour prix de l'hospitalité qu'il recevoit, et renouvelant ainsi chez les peintres l'aventure d'Homère.

CHAPITRE IX.

Arts et Métiers, Commerce.

Rien n'est plus contraire à la vérité historique que de se représenter les premiers moines comme des hommes oisifs, qui vivoient dans l'abondance aux dépens des superstitions humaines. D'abord cette abondance n'étoit rien moins que réelle. L'ordre, par ses travaux, pouvoit être devenu riche, mais il est certain que le religieux vivoit très durement. Toutes ces délicatesses du cloître si exagérées se réduisoient, même de nos jours, à une étroite cellule, des pratiques désagréables, et une table fort simple, pour ne rien dire de plus. Ensuite il est très faux que les moines ne fussent que de pieux fainéants : quand leurs nombreux hospices, leurs collèges, leurs bibliothèques, leurs cultures, et tous les autres services dont nous

avons parlé, n'auroient pas suffi pour occuper leurs loisirs, ils avoient encore trouvé bien d'autres manières d'être utiles; ils se consacroient aux arts mécaniques, et étendoient le commerce au dehors et au dedans de l'Europe.

La congrégation du tiers-ordre de saint François, appelée des *Bons-Fieux,* faisoit des draps et des galons, en même temps qu'elle montroit à lire aux enfants des pauvres, et qu'elle prenoit soin des malades. La compagnie des *Pauvres Frères cordonniers et tailleurs* étoit instituée dans le même esprit. Le couvent des Hiéronymites, en Espagne, avoit dans son sein plusieurs manufactures. La plupart des premiers religieux étoient maçons aussi-bien que laboureurs. Les Bénédictins bâtissoient leurs maisons de leurs propres mains, comme on le voit par l'histoire des couvents du Mont-Cassin, de ceux de Fontevraud, et de plusieurs autres.

Quant au commerce intérieur, beaucoup de foires et de marchés appartenoient aux abbayes, et avoient été établis par elles. La célèbre foire du *Landit*, à Saint-Denis, devoit sa naissance à l'université de Paris. Les religieuses filoient une grande partie des toiles de l'Europe; les bières de Flandre et la plupart des vins fins de l'Archipel, de la Hongrie, de l'Italie, de la France et de l'Es-

pagne, étoient faits par les congrégations religieuses; l'exportation et l'importation des grains, soit pour l'étranger, soit pour les armées, dépendoient encore en partie des grands propriétaires ecclésiastiques. Les églises faisoient valoir le parchemin, la cire, le lin, la soie, les marbres, l'orfèvrerie, les manufactures en laine, les tapisseries et les matières premières d'or et d'argent; elles seules, dans les temps barbares, procuroient quelque travail aux artistes, qu'elles faisoient venir exprès de l'Italie et jusque du fond de la Grèce. Les religieux eux-mêmes cultivoient les beaux-arts, et étoient les peintres, les sculpteurs et les architectes de l'âge gothique. Si leurs ouvrages nous paroissent grossiers aujourd'hui, n'oublions pas qu'ils forment l'anneau où les siècles antiques viennent se rattacher aux siècles modernes; que sans eux la chaîne de la tradition des lettres et des arts eût été totalement interrompue: il ne faut pas que la délicatesse de notre goût nous mène à l'ingratitude.

A l'exception de cette petite partie du Nord, comprise dans la ligne des villes anséatiques, le commerce extérieur se faisoit tout autrefois par la Méditerranée. Les Grecs et les Arabes nous apportoient les marchandises de l'Orient, qu'ils chargeoient à Alexandrie. Mais les croisades firent

passer entre les mains des Francs cette source de richesses. « Les conquêtes des croisés, dit l'abbé « Fleury, leur assurèrent la liberté du commerce « pour les marchandises de la Grèce, de Syrie et « d'Égypte, et par conséquent pour celles des « Indes, qui ne venoient point encore en Europe « par d'autres routes. »

Le docteur Robertson, dans son excellent ouvrage sur le commerce des anciens et des modernes aux Indes orientales, confirme, par les détails les plus curieux, ce qu'avance ici l'abbé Fleury. Gênes, Venise, Pise, Florence et Marseille durent leurs richesses et leur puissance à ces entreprises. On ne peut se dissimuler que la marine et le commerce modernes ne soient nés de ces fameuses expéditions. Ce qu'il y eut de bon en elles appartient à la religion, le reste aux passions humaines.

D'ailleurs, si les croisés ont eu tort de vouloir arracher l'Égypte et la Syrie aux Sarrazins, ne gémissons donc plus quand nous voyons ces belles contrées en proie à ces Turcs, qui semblent arrêter la peste et la barbarie sur la patrie de Phidias et d'Euripide. Quel mal y auroit-il si l'Égypte étoit, depuis saint Louis, une colonie de la France, et si les descendants des chevaliers français régnoient à Constantinople, à Athènes, à Damas, à Tripoli, à Carthage, à Tyr, à Jérusalem ?

Au reste, quand le christianisme a marché *seul* aux expéditions lointaines, on a pu juger que les désordres des croisades n'étoient pas venus de lui, mais de l'emportement des hommes. Nos missionnaires nous ont ouvert des sources de commerce, pour lesquelles ils n'ont versé de sang que le leur, dont à la vérité ils ont été prodigues. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit sur ce sujet au livre des Missions.

CHAPITRE X.

Des Lois civiles et criminelles.

Rechercher quelle a été l'influence du christianisme sur les lois et sur les gouvernements, comme nous l'avons fait pour la morale et pour la poésie, seroit le sujet d'un fort bel ouvrage. Nous indiquerons seulement la route, et nous offrirons quelques résultats, afin d'additionner la somme des bienfaits de la religion.

Il suffit d'ouvrir au hasard les conciles, le droit canonique, les bulles et les rescrits de la cour de Rome, pour se convaincre que nos anciennes lois (recueillies dans les capitulaires de Charlemagne, dans la formule de Marculfe, dans les ordonnances des rois de France) ont emprunté une foule de règlements à l'Église, ou plutôt qu'elles

ont été rédigées en partie par de savants prêtres ou des assemblées d'ecclésiastiques.

De temps immémorial, les évêques et les métropolitains ont eu des droits assez considérables en matière civile. Ils étoient chargés de la promulgation des ordonnances impériales, relatives à la tranquillité publique; on les prenoit pour arbitres dans les procès : c'étoient des espèces de juges de paix naturels, que la religion avoit donnés aux hommes. Les empereurs chrétiens trouvant cette coutume établie la jugèrent si salutaire, qu'ils la confirmèrent par des articles de leurs codes. Chaque gradué, depuis le sous-diacre jusqu'au souverain pontife, exerçoit une petite juridiction; de sorte que l'esprit religieux agissoit par mille points et de mille manières sur les lois. Mais cette influence étoit-elle favorable ou dangereuse aux citoyens ? Nous croyons qu'elle étoit favorable.

D'abord, dans tout ce qui s'appelle *administration*, la sagesse du clergé a constamment été reconnue, même des écrivains les plus opposés au christianisme. Lorsqu'un État est tranquille, les hommes ne font pas le mal pour le seul plaisir de le faire. Quel intérêt un concile pouvoit-il avoir à porter une loi inique, touchant l'ordre des successions ou les conditions d'un mariage ?

ou pourquoi un official ou un simple prêtre, admis à prononcer sur un point de droit, auroit-il prévariqué ? S'il est vrai que l'éducation et les principes qui nous sont inculqués dans la jeunesse influent sur notre caractère, des ministres de l'évangile devoient être, en général, guidés par un conseil de douceur et d'impartialité.

De plus, les conciles étoient composés de prélats de tous les pays, et partant ils avoient l'immense avantage d'être comme étrangers aux peuples pour lesquels ils faisoient des lois. Ces haines, ces amours, ces préjugés feudataires qui accompagnent ordinairement le législateur, étoient inconnus aux Pères des conciles. Un évêque français avoit assez de lumières touchant sa patrie, pour combattre un canon qui en blessoit les mœurs, mais il n'avoit pas assez de pouvoir sur des prélats italiens, espagnols, anglais, pour leur faire adopter un règlement injuste; libre dans le bien, sa position le bornoit dans le mal. C'est Machiavel, ce nous semble, qui propose de faire rédiger la constitution d'un État par un étranger. Mais cet étranger pourroit être, ou gagné par intérêt, ou ignorant du génie de la nation, dont il fixeroit le gouvernement; deux grands inconvénients que le concile n'avoit pas, puisqu'il étoit à la fois au-dessus de la corruption par ses richesses, et instruit des incli-

pations particulières des royaumes par les divers membres qui le composoient.

L'Église prenant toujours la morale pour base, de préférence à la politique (comme on le voit par les questions de rapt, de divorce, d'adultère), ses ordonnances devoient avoir un fond naturel de rectitude et d'universalité. En effet, la plupart des canons ne sont point relatifs à telle ou telle contrée; ils comprennent toute la chrétienté. La charité, le pardon des offenses formant tout le christianisme et étant spécialement recommandés dans le sacerdoce, l'action de ce caractère sacré sur les mœurs doit participer de ces vertus. L'histoire nous offre sans cesse le prêtre priant pour le malheureux, demandant grace pour le coupable, ou intercédant pour l'innocent. Le droit d'asile dans les églises, tout abusif qu'il pouvoit être, est néanmoins une grande preuve de la tolérance que l'esprit religieux avoit introduite dans la justice criminelle. Les Dominicains furent animés par cette pitié évangélique, lorsqu'ils dénoncèrent avec tant de force les cruautés des Espagnols au Nouveau-Monde. Enfin, comme notre code a été formé dans des temps de barbarie, le prêtre étant le seul homme qui eût alors quelques lettres, il ne pouvoit porter dans les lois qu'une influence heureuse, et des lumières qui manquoient au reste des citoyens.

On trouve un bel exemple de l'esprit de justice que le christianisme tendoit à introduire dans nos tribunaux. Saint Ambroise observe que, si les évêques sont obligés par leur caractère d'implorer la clémence du magistrat en matière criminelle, ils ne doivent jamais intervenir dans les causes civiles qui ne sont pas portées à leur propre juridiction : « Car, dit-il, vous ne pouvez solliciter pour « une des parties sans nuire à l'autre, et vous rendre « peut-être coupables d'une grande injustice. »

Admirable esprit de la religion !

La modération de saint Chrysostome n'est pas moins remarquable. « Dieu, dit ce grand saint, a « permis à un homme de renvoyer sa femme pour « cause d'adultère, mais non pas pour cause d'*ido-* « *lâtrie.* » Selon le droit romain, les infâmes ne pouvoient être juges : saint Ambroise et saint Grégoire poussent encore plus loin cette belle loi, *car ils ne veulent pas que ceux qui ont commis* de grandes fautes *demeurent juges, de peur qu'ils ne se condamnent eux-mêmes en condamnant les autres.*

En matière criminelle, le prélat se récusoit, parceque la religion a horreur du sang. Saint Augustin obtint, par ses prières, la vie des Circumcellions, convaincus d'avoir assassiné des prêtres catholiques. Le concile de Sardique fait

même une loi aux évêques d'interposer leur médiation dans les sentences d'exil et de bannissement. Ainsi, le malheureux devoit non seulement la vie à cette charité chrétienne, mais, ce qui est bien plus précieux encore, la douceur de respirer son air natal.

Ces autres dispositions de notre jurisprudence criminelle sont tirées du droit canonique : « 1° On « ne doit point condamner un absent, qui peut « avoir des moyens légitimes de défenses. 2° L'ac- « cusateur et le juge ne peuvent servir de témoins. « 3° Les grands criminels ne peuvent être accusa- « teurs. 4° En quelques dignités qu'une personne « soit constituée, sa seule déposition ne peut suf- « fire pour condamner un accusé. »

On peut voir dans Héricourt la suite de ces lois, qui confirment ce que nous avons avancé : savoir, que nous devons les meilleures dispositions de notre code civil et criminel au droit canonique. Ce droit est en général beaucoup plus doux que nos lois, et nous avons repoussé sur plusieurs points son indulgence chrétienne. Par exemple, le septième concile de Carthage décide que, quand il y a plusieurs chefs d'accusation, si l'accusateur ne peut prouver le premier chef, il ne doit point être admis à la preuve des autres : nos coutumes en ont ordonné autrement.

Cette grande obligation que notre système civil doit aux règlements du christianisme est une chose très grave, très peu observée, et pourtant très digne de l'être *.

Enfin les juridictions seigneuriales, sous la féodalité, furent de necessité moins vexatoires dans la dépendance des abbayes et des prélatures, que sous le ressort d'un comte ou d'un baron. Le seigneur ecclésiastique étoit tenu à de certaines vertus, que le guerrier ne se croyoit pas obligé de pratiquer. Les abbés cessèrent promptement de marcher à l'armée, et leurs vassaux devinrent de paisibles laboureurs. Saint Benoît d'Aniane, réformateur des Bénédictins en France, recevoit les terres qu'on lui offroit; mais il ne vouloit point accepter les *serfs;* il leur rendoit sur-le-champ la liberté : cet exemple de magnanimité, au milieu du dixième siècle, est bien frappant; et c'est un *moine* qui l'a donné.

CHAPITRE XI.

Politique et Gouvernement.

La coutume qui accordoit le premier rang au clergé dans les assemblées des nations modernes

* Montesquieu et le docteur Robertson en ont dit quelques mots.

tenoit au grand principe religieux que l'antiquité entière regardoit comme le fondement de l'existence politique. « Je ne sais, dit Cicéron, si, « anéantir la piété envers les dieux, ce ne seroit « point aussi anéantir la bonne-foi, la société du « genre humain, et la plus excellente des vertus, « la justice. » *Pietate adversùs deos sublatâ, fides etiam, et societas humani generis.... tollatur.*

Puisqu'on avoit cru jusqu'à nos jours que la religion est la base de la société civile, ne faisons pas un crime à nos pères d'avoir pensé comme Platon, Aristote, Cicéron, Plutarque, et d'avoir mis l'autel et ses ministres au degré le plus éminent de l'ordre social.

Mais si personne ne nous conteste sur ce point l'influence de l'Église dans le corps politique, on soutiendra peut-être que cette influence a été funeste au bonheur public et à la liberté.

La nature, au moral et au physique, semble n'employer qu'un seul moyen de création; c'est de mêler, pour produire, la force à la douceur. Son énergie paroît résider dans la loi générale des contrastes. Si elle joint la violence à la violence, ou la foiblesse à la foiblesse, loin de former quelque chose, elle détruit par excès ou par défaut. Toutes les législations de l'antiquité offrent ce système d'opposition, qui enfante le corps politique.

Cette vérité une fois reconnue, il faut chercher les points d'opposition : il nous semble que les deux principaux résident, l'un dans les mœurs du peuple, l'autre dans les institutions à donner à ce peuple. S'il est d'un caractère timide et foible, que sa constitution soit hardie et robuste; s'il est fier, impétueux, inconstant, que son gouvernement soit doux, modéré, invariable. Ainsi la théocratie ne fut pas bonne aux Égyptiens : elle les asservit sans leur donner les vertus qui leur manquoient; c'étoit une nation pacifique; il lui falloit des institutions militaires.

L'influence sacerdotale, au contraire, produisit à Rome des effets admirables : cette reine du monde dut sa grandeur à Numa, qui sut placer la religion au premier rang chez un peuple de guerriers : qui ne craint pas les hommes doit craindre les dieux.

Ce que nous venons de dire du Romain s'applique au Français. Il n'a pas besoin d'être excité, mais d'être retenu. On parle du danger de la théocratie; mais chez quelle nation belliqueuse un prêtre a-t-il conduit l'homme à la servitude ?

.... C'est des grands principes généraux qu'il faut partir pour considérer l'influence du clergé dans notre ancienne constitution, et non pas de

quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Toutes ces déclamations contre la richesse de l'Église, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense : c'est considérer à peine la surface des objets, et ne pas jeter un coup-d'œil ferme dans leurs profondeurs. Le christianisme étoit dans notre corps politique comme ces instruments religieux dont les Spartiates se servoient dans les batailles, moins pour animer le soldat, que pour modérer son ardeur.

Si l'on consulte l'histoire de nos états-généraux, on verra que le clergé a toujours rempli ce beau rôle de modérateur. Il calmoit, il adoucissoit les esprits, il prévenoit les résolutions extrêmes. L'Église avoit seule de l'instruction et de l'expérience, quand des barons hautains et d'ignorantes communes ne connoissoient que les factions et une obéissance absolue; elle seule, par l'habitude des synodes et des conciles, savoit parler et délibérer; elle seule avoit de la dignité, lorsque tout en manquoit autour d'elle. Nous la voyons tour à tour s'opposer aux excès du peuple, présenter de libres remontrances aux rois, et braver la colère des nobles. La supériorité de ses lumières, son génie conciliant, sa mission de paix, la nature de ses intérêts même, devoient lui donner en politique des idées généreuses, qui

manquoient aux deux autres ordres. Placée entre ceux-ci, elle avoit tout à craindre des grands, et rien des communes, dont elle devenoit, par cette seule raison, le défenseur naturel. Aussi la voit-on, dans les moments de trouble, voter de préférence avec les dernières. La chose la plus vénérable qu'offroient nos anciens états-généraux étoit ce banc de vieux évêques qui, la mitre en tête et la crosse à la main, plaidoient tour à tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre des seigneurs factieux.

Ces prélats furent souvent la victime de leur dévouement. La haine des nobles contre le clergé fut si grande au commencement du treizième siècle, que saint Dominique se vit contraint de prêcher une espèce de croisade, pour arracher les biens de l'Église aux barons, qui les avoient envahis. Plusieurs évêques furent massacrés par les nobles ou emprisonnés par la cour. Ils subissoient tour à tour les vengeances monarchiques, aristocratiques et populaires.

Si vous voulez considérer plus en grand l'influence du christianisme sur l'existence politique des peuples de l'Europe, vous verrez qu'il prévenoit les famines, et sauvoit nos ancêtres de leurs propres fureurs, en proclamant ces paix, appelées *paix de Dieu,* pendant lesquelles on recueil-

loit les moissons et les vendanges. Dans les commotions publiques, souvent les papes se montrèrent comme de très grands princes. Ce sont eux qui, en réveillant les rois, sonnant l'alarme et faisant des ligues, ont empêché l'Occident de devenir la proie des Turcs. Ce seul service, rendu au monde par l'Église, mériteroit des autels.

Des chrétiens indignes de ce nom égorgeoient les peuples du Nouveau Monde, et la cour de Rome fulminoit des bulles pour prévenir ces atrocités... Les entreprises même de la cour de Rome ont servi à répandre les principes généraux du droit des peuples. Lorsque les papes mettoient les royaumes en interdit, lorsqu'ils forçoient les empereurs à venir rendre compte de leur conduite au saint-siège, ils s'arrogeoient sans doute un pouvoir qu'ils n'avoient pas; mais, en blessant la majesté du trône, ils faisoient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenoient plus circonspects; ils sentoient qu'ils avoient un frein, et le peuple une égide. Les rescrits des pontifes ne manquoient jamais de mêler la voix des nations et l'intérêt général des hommes aux plaintes particulières. « *Il nous est venu des rapports que* « *Philippe*, *Ferdinand*, *Henri*, *opprimoit son* « *peuple*, etc. » Tel étoit à peu près le début de tous ces arrêts de la cour de Rome.

S'il existoit au milieu de l'Europe un tribunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et les révolutions, ce tribunal seroit le chef-d'œuvre de la politique, et le dernier degré de la perfection sociale : les papes, par l'influence qu'ils exerçoient sur le monde chrétien, ont été au moment de réaliser ce beau songe.

Montesquieu a fort bien prouvé que le christianisme est opposé d'esprit et de conseil au pouvoir arbitraire, *et que ses principes font plus que l'honneur dans les monarchies, la vertu dans les républiques, et la crainte dans les États despotiques.* N'existe-t-il pas d'ailleurs des républiques chrétiennes qui paroissent même plus attachées à leur religion que les monarchies? N'est-ce pas encore sous la loi évangélique que s'est formé ce gouvernement dont l'excellence paroissoit telle au plus grave des historiens, qu'il le croyoit impraticable pour les hommes. « Dans toutes les « nations, dit Tacite, c'est le peuple, ou les « nobles, ou un seul qui gouvernent; une forme « de gouvernement qui se composeroit à la fois « des trois autres est une brillante chimère, etc. »

Tacite ne pouvoit pas deviner que cette espèce de miracle s'accompliroit un jour chez des sauvages dont il nous a laissé l'histoire. Les passions,

sous le polythéisme, auroient bientôt renversé un gouvernement qui ne se conserve que par la justesse des contre-poids. Le phénomène de son existence étoit réservé à une religion qui, en maintenant l'équilibre moral le plus parfait, permet d'établir la plus parfaite balance politique.

Nous ne devons pas négliger une remarque qui vient à l'appui des faits précédents, et qui prouve que le génie évangélique est éminemment favorable à la liberté. La religion chrétienne établit en dogme l'égalité morale, la seule qu'on puisse prêcher sans bouleverser le monde. Le polythéisme cherchoit-il à Rome à persuader au patricien qu'il n'étoit pas d'une poussière plus noble que le plébéien? Quel pontife eût osé faire retentir de telles paroles aux oreilles de Néron et de Tibère? On eût bientôt vu le corps du lévite imprudent exposé aux gémonies. C'est cependant de telles leçons que les potentats chrétiens reçoivent tous les jours dans cette chaire si justement appelée la chaire de vérité.

Les conseils de l'évangile forment le véritable philosophe, et ses préceptes le veritable citoyen. Il n'y a pas un petit peuple chrétien chez lequel il ne soit plus doux de vivre que chez le peuple antique le plus fameux, excepté Athènes qui fut charmante, mais horriblement injuste. Il y a une

paix intérieure dans les nations modernes, un exercice continuel des plus tranquilles vertus, qu'on ne vit point régner au bord de l'Ilissus et du Tibre. Si la république de Brutus, ou la monarchie d'Auguste sortoit tout à coup de la poudre, nous aurions horreur de la vie romaine. Il ne faut que se représenter les jeux de la déesse Flore, et cette boucherie continuelle des gladiateurs, pour sentir l'énorme différence que l'évangile a mise entre nous et les païens; le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus *moral* que le premier des philosophes de l'antiquité.

« Enfin, dit Montesquieu, nous devons au « christianisme et dans le gouvernement un cer- « tain droit politique, et dans la guerre un certain « droit des gens que la nature humaine ne sauroit « assez reconnoître.

« C'est ce droit qui fait que, parmi nous, la « victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes « choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et « toujours la religion, quand on ne s'aveugle pas « soi-même. »

Ajoutons, pour couronner tant de bienfaits, un bienfait qui devroit être écrit en lettres d'or dans les annales de la philosophie,

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE.

CHAPITRE XII.

Quel seroit aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût point paru sur la terre? — Conjectures. — Conclusion.

Nous terminerons cet ouvrage par l'examen de l'importante question qui fait le titre de ce dernier chapitre. En tâchant de découvrir ce que nous serions probablement aujourd'hui si le christianisme n'eût pas paru sur la terre, nous apprendrons à mieux apprécier ce que nous devons à cette religion divine.

Auguste parvint à l'empire par des crimes, et régna sous la forme des vertus. Il succédoit à un conquérant, et, pour se distinguer, il fut tranquille. Ne pouvant être un grand homme, il voulut être un prince heureux. Il donna beaucoup de repos à ses sujets; un immense foyer de corruption s'assoupit; ce calme fut appelé prospérité. Auguste eut le génie des circonstances; c'est celui qui recueille les fruits que le véritable génie a préparés; il le suit, et ne l'accompagne pas toujours.

Tibère méprisa trop les hommes, et sur-tout leur fit trop voir ce mépris. Le seul sentiment dans lequel il mit de la franchise étoit le seul où

il eût dû dissimuler; mais c'étoit un cri de joie qu'il ne pouvoit s'empêcher de pousser, en trouvant le peuple et le sénat romain au-dessous même de la bassesse de son propre cœur.

Lorsqu'on vit ce peuple-roi se prosterner devant Claude, et adorer le fils d'Énobarbus, on put juger qu'on l'avoit honoré en gardant avec lui quelque mesure. Rome aima Néron. Long-temps après la mort de ce tyran, ses fantômes faisoient tressaillir l'empire de joie et d'espérance. C'est ici qu'il faut s'arrêter pour contempler les mœurs romaines. Ni Titus, ni Antonin, ni Marc-Aurèle ne purent en changer le fond : un Dieu seul le pouvoit.

Le peuple romain fut toujours un peuple horrible : on ne tombe point dans les vices qu'il fit éclater sous ses maîtres, sans une certaine perversité naturelle, et quelque défaut de naissance dans le cœur. Athènes corrompue ne fut jamais exécrable : dans les fers elle ne songea qu'à jouir. Elle trouva que ses vainqueurs ne lui avoient pas tout ôté, puisqu'ils lui avoient laissé le temple des Muses.

Quand Rome eut des vertus, ce furent des vertus contre nature. Le premier Brutus égorge ses fils, et le second assassine son père. Il y a des vertus de position qu'on prend trop facilement

pour des vertus générales, et qui ne sont que des résultats locaux. Rome libre fut d'abord frugale, parcequ'elle étoit pauvre; courageuse, parceque ses institutions lui mettoient le fer à la main, et qu'elle sortoit d'une caverne de brigands. Elle étoit d'ailleurs féroce, injuste, avare, luxurieuse : elle n'eut de beau que son génie, son caractère fut odieux.

Les décemvirs la foulent aux pieds. Marius verse à volonté le sang des nobles, et Sylla celui du peuple : pour dernière insulte, il abjure publiquement la dictature. Les conjurés de Catilina s'engagent à massacrer leurs propres pères, et se font un jeu de renverser cette majesté romaine, que Jugurtha se propose d'acheter. Viennent les triumvirs et leurs proscriptions : Auguste ordonne au père et au fils de s'entre-tuer, et le père et le fils s'entre-tuent. Le sénat se montre trop vil, même pour Tibère. Le dieu Néron a des temples. Sans parler de ces délateurs sortis des premières familles patriciennes; sans montrer les chefs d'une même conjuration, se dénonçant et s'égorgeant les uns les autres; sans représenter des philosophes discourant sur la vertu, au milieu des débauches de Néron, Sénèque excusant un parricide, Burrhus *

* Papinien, jurisconsulte et préfet du prétoire, qui ne se

le louant et le pleurant à la fois; sans rechercher sous Galba, Vitellius, Domitien, Commode, ces actes de lâcheté qu'on a lus cent fois, et qui étonnent toujours, un seul trait nous peindra l'infamie romaine : Plautien, ministre de Sévère, en mariant sa fille au fils aîné de l'empereur, fit mutiler cent Romains libres, dont quelques uns étoient mariés et pères de famille : « Afin, dit « l'historien, que sa fille eût à sa suite des eu« nuques dignes d'une reine d'Orient. »

A cette lâcheté de caractère joignez une épouvantable corruption de mœurs. Le grave Caton vient pour assister aux prostitutions des jeux de Flore. Sa femme Marcia étant enceinte, il la cède à Hortensius; quelque temps après, Hortensius meurt, et ayant laissé Marcia héritière de tous ses biens, Caton la reprend au préjudice du fils d'Hortensius. Cicéron se sépare de Terentia, pour épouser *Publia* sa pupille. Sénèque nous apprend qu'il y avoit des femmes qui ne comptoient plus leurs années par consuls, mais par le nombre de leurs maris.

---

piquoit pas de philosophie, répondit à Caracalla qui lui ordonnoit de justifier le meurtre de son frère Géta : « Il est plus « aisé de commettre un parricide que de le justifier. »

(*Hist. Aug.*)

Ce fut ce même Néron, déjà tant de fois cité, qui institua les fêtes juvénales. Les chevaliers, les sénateurs et les femmes du premier rang étoient obligés de monter sur le théâtre, à l'exemple de l'empereur, et de chanter des chansons dissolues, en copiant les gestes des histrions.

La mort faisoit une partie essentielle de ces divertissements antiques. Elle étoit là pour contraste, et pour rehaussement des plaisirs de la vie. Afin d'égayer les repas, on faisoit venir des gladiateurs, avec des courtisanes et des joueurs de flûte. En sortant des bras d'une infâme, on alloit voir une bête féroce boire du sang humain; de la vue d'une prostitution on passoit au spectacle des convulsions d'un homme expirant. Quel peuple que celui-là, qui avoit placé l'opprobre à la naissance et à la mort!

Les esclaves qui travailloient à la terre avoient constamment les fers aux pieds : pour toute nourriture on leur donnoit un peu de pain, d'eau et de sel; la nuit on les renfermoit dans des souterrains qui ne recevoient d'air que par une lucarne pratiquée à la voûte de ces cachots. Il y avoit une loi qui défendoit de tuer les lions d'Afrique, réservés pour les spectacles de Rome. Un paysan qui eût disputé sa vie contre un de ces animaux eût été sévèrement puni. Quand un malheureux

périssoit dans l'arène, déchiré par une panthère, ou percé par les bois d'un cerf, certains malades couroient se baigner dans son sang, et le recevoir sur leurs lèvres avides. Caligula souhaitoit que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup. Ce même empereur, en attendant les jeux du cirque, nourrissoit les lions de chair humaine, et Néron fut sur le point de faire manger des hommes tout vivants à un Égyptien, connu par sa voracité. Titus, pour célébrer la fête de son père Vespasien, donna trois mille Juifs à dévorer aux bêtes. On conseilloit à Tibère de faire mourir un de ses anciens amis qui languissoit en prison : « Je ne me suis pas réconcilié « avec lui », répondit le tyran, par un mot qui respire tout le génie de Rome. C'étoit une chose assez ordinaire qu'on égorgeât cinq mille, six mille, dix mille, vingt mille personnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge, sur un soupçon de l'empereur; et les parents des victimes ornoient leurs maisons de feuillages, baisoient les mains du *Dieu*, et assistoient à ses fêtes. On vit sous Claude (et Tacite le rapporte comme un beau spectacle) dix-neuf mille hommes s'égorger sur le lac Fucin, pour l'amusement de la populace romaine : avant d'en venir aux mains, les combattants saluèrent l'empereur : *Ave, imperator,*

morituri te salutant. « César, ceux qui vont mourir « te saluent ! » Mot aussi lâche qu'il est touchant.

C'est l'extinction absolue du sens moral qui donnoit aux Romains cette facilité de mourir qu'on a si follement admirée. Les suicides sont toujours communs chez les peuples corrompus. L'homme, réduit à l'instinct de la brute, meurt indifféremment comme elle. Nous ne parlerons point des autres vices des Romains, de l'infanticide autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des douze tables, de l'avarice sordide de ce peuple fameux. Scaptius avoit prêté quelques fonds au sénat de Salamine. Le sénat n'ayant pu le rembourser au terme fixé, Scaptius le tint si long-temps assiégé par des cavaliers, que plusieurs sénateurs moururent de faim. Le stoïque Brutus, ayant quelque affaire commune avec ce concussionnaire, s'intéresse pour lui auprès de Cicéron, qui ne peut s'empêcher d'en être indigné *.

Si donc les Romains tombèrent dans la servitude, ils ne durent s'en prendre qu'à leurs mœurs. C'est la bassesse qui produit d'abord la tyrannie, et, par une juste réaction, la tyrannie prolonge ensuite la bassesse. Ne nous plaignons plus de l'é-

---

* L'intérêt de la somme étoit de quatre pour cent par mois. *Vid. Cicer. epist. ad Attic. lib.* VI, *epist.* 2.

tat actuel de la société; le peuple moderne le plus corrompu est un peuple de sages, auprès des nations païennes.

Quand on supposeroit un instant que l'ordre politique des anciens fût plus beau que le nôtre, leur ordre moral n'approcha jamais de celui que le christianisme a fait naître parmi nous. Et comme enfin la morale est en dernier lieu la base de toute institution sociale, jamais nous n'arriverons à la dépravation de l'antiquité, tandis que nous serons chrétiens.

Lorsque les liens politiques furent brisés à Rome et dans la Grèce, quel frein resta-t-il aux hommes? Le culte de tant de divinités infâmes pouvoit-il maintenir des mœurs que les lois ne soutenoient plus? Loin de remédier à la corruption, il en devint un des agents le plus puissant. Par un excès de misère qui fait frémir, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenoit les vices parmi les païens, et sembloit éterniser le crime, en lui donnant un principe d'éternelle durée.

Des traditions nous sont restées de la méchanceté des hommes, et des catastrophes terribles qui n'ont jamais manqué de suivre la corruption des mœurs.

Et c'est cette corruption de l'empire romain qui

a attiré du fond de leurs déserts les barbares, qui, sans connoître la mission qu'ils avoient de détruire, s'étoient appelés, par instinct, *le fléau de Dieu* (*b*). Que fût devenu le monde, si la grande arche du christianisme n'eût sauvé les restes du genre humain de ce nouveau déluge ? Quelle chance resteroit-il à la postérité ? Où les lumières se fussent-elles conservées ?

Les prêtres du polythéisme ne formoient point un corps d'hommes lettrés, hors en Perse et en Égypte ; mais les mages et les prêtres égyptiens, qui d'ailleurs ne communiquoient point leurs sciences au vulgaire, n'existoient déjà plus en corps, lors de l'invasion des barbares. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermoient presque entièrement dans ces deux villes, et consistoient tout au plus en quelques centaines de rhéteurs qui eussent été égorgés avec le reste des citoyens.

Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens, aucune ardeur pour enseigner, point de retraite au désert pour y vivre avec Dieu et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter ? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome ? Les barbares qui entroient dans l'empire étoient déjà à demi chrétiens ; mais voyons-les

marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route ni une force d'opinion religieuse qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fonds de mœurs qui commence à se renouveler chez les Romains par le christianisme; n'en doutons point, ils eussent tout détruit. Ce fut même le projet d'Alaric : « Je sens en moi, disoit ce roi barbare, « quelque chose qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines, et qui paroît gigantesque.

Des différents peuples qui envahirent l'empire, les Goths semblent avoir eu le génie le moins dévastateur. Théodoric, vainqueur d'Odoacre, fut un grand prince, mais il étoit chrétien, mais Boëce, son premier ministre, étoit un homme de lettres chrétien; cela trompe toutes les conjectures. Qu'eussent fait les Goths *idolâtres*? Ils auroient, sans doute, tout renversé comme les autres barbares. D'ailleurs ils se corrompirent très vite : et si, au lieu de vénérer Jésus-Christ, ils s'étoient mis à adorer Vénus et Bacchus, quel effroyable mélange ne fût-il point résulté de la religion sanglante d'Odin, et des fables dissolues de la Grèce?

Le polythéisme étoit si peu propre à conserver quelque chose, qu'il tomboit lui-même en ruines de toutes parts, et que Maximin voulut lui faire

prendre les formes chrétiennes pour le soutenir. Ce César établit, dans chaque province, un lévite qui correspondoit à l'évêque, un grand-prêtre qui représentoit le métropolitain. Julien fonda des couvents de païens, et fit prêcher les ministres de Baal dans leurs temples. Cet échafaudage, imité du christianisme, se brisa bientôt, parcequ'il n'étoit pas soutenu par un esprit de vertu, et ne s'appuyoit pas sur les mœurs.

La seule classe des vaincus respectée par les barbares fut celle des prêtres et des religieux. Les monastères devinrent autant de foyers où le feu sacré des arts se conserva avec la langue grecque et latine. Les premiers citoyens de Rome et d'Athènes, s'étant réfugiés dans le sacerdoce chrétien, évitèrent ainsi la mort ou l'esclavage, auquel ils eussent été condamnés avec le reste du peuple.

On peut juger de l'abîme où nous serions plongés aujourd'hui, si les barbares avoient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves turcs, ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a du moins un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très éloignée. Mais de même que le premier Ismaël fut

ennemi de l'antique Jacob, le second est le persécuteur de la nouvelle.

Il est donc très probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne falloit rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé, chez les modernes, le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme, n'eût pu rendre ce service inappréciable, au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, en se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths. Enfin le polythéisme n'étoit point, comme le christianisme, une espèce de religion *lettrée,* si nous osons nous exprimer ainsi, parcequ'il ne joignoit point, comme lui, la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans toutes les hypothèses imaginables on trouve toujours que l'évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que, d'un autre côté, les barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, étoit menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés ? Mais ils étoient aussi pervers que leurs maîtres, ils partageoient les mêmes plaisirs et la même honte, ils avoient la même religion; et cette religion passionnée détruisoit toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançoient plus, elles reculoient; les arts tomboient en décadence. La philosophie ne servoit qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisoit les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avoit-il fait des progrès parceque Néron ne croyoit plus aux dieux du Capitole, et qu'il souilloit par mépris les statues des dieux?

Tacite prétend qu'il y avoit encore des mœurs au fond des provinces; mais ces provinces commençoient à devenir chrétiennes, et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les barbares ne fussent

pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines qui vraisemblablement auroient démembré l'empire, les soldats en étoient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été bien davantage, s'ils n'avoient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles, et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errants sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne seroit-elle point encore aujourd'hui!

De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, en convertissant les barbares, et recueillant les débris de la civilisation et des arts, de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères : une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources. Déjà celle de J. C. rétablissoit toutes les bases morales. Les anciens admettoient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et

leur justice étoient relatives à la patrie, elles ne passoient pas les limites de leurs pays; les peuples en corps avoient d'autres principes que le citoyen en particulier; la pudeur et l'humanité n'étoient pas mises au rang des vertus; la classe la plus nombreuse des hommes étoit esclave; les sociétés flottoient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme : voilà les maux auxquels le christianisme apportoit un remède certain, comme il l'a prouvé, en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même des premières austérités des chrétiens étoit nécessaire : il falloit qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avoit des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisoit les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avoit des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il falloit que la religion eût pour ainsi dire ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son passage sur la terre est, humainement parlant, le plus grand évènement qui soit jamais arrivé chez

les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'évangile que la face du monde a été renouvelée. Le moment de la venue du Fils de l'homme est bien remarquable : un peu plus tôt, sa morale n'étoit pas aussi nécessaire, les peuples se soutenoient encore par leurs anciennes lois; un peu plus tard, ce divin Messie n'eût paru qu'après le naufrage de la société.

Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle, mais certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes n'est rien moins que philosophique. L'évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande institution religieuse, en qui la race humaine a été régénérée; alors, toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparoissent. Il est certain que les nations païennes étoient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui : de beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité, et n'altèrent pas le fond des choses. Le christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières : c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne

des figures convenoit au berceau d'Israël. Au ciel, elle n'a placé qu'un Dieu; sur la terre, elle a aboli l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères (ainsi que nous l'avons fait), comme l'archétype des lois de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand esprit : les vérités du christianisme, loin de demander une soumission aveugle, réclament, au contraire, l'exercice de la raison la plus éclairée. (*V. la note* (*i*) *du tome I.*)

Cette remarque est si juste, la religion chrétienne qu'on a voulu faire passer pour la religion des barbares est si bien le culte des philosophes, qu'on peut dire que Platon l'avoit presque devinée. Non seulement la morale, mais encore la doctrine du disciple de Socrate, a des rapports frappants avec celle de l'évangile. Dacier la résume ainsi :

« Platon prouve que le verbe a arrangé et « rendu visible cet univers; que la connoissance « de ce verbe fait mener ici-bas une vie heureuse, « et procure la félicité après la mort;

« Que l'ame est immortelle; que les morts res- « susciteront; qu'il y aura un dernier jugement « des bons et des méchants, où l'on ne paroîtra « qu'avec ses vertus ou ses vices, qui seront la « cause du bonheur ou du malheur éternel.

« Enfin, ajoute le savant traducteur, Platon « avoit une idée si grande et si vraie de la souve- « raine justice, et il connoissoit si parfaitement « la corruption des hommes, qu'il a fait voir que « si un homme souverainement juste venoit sur « la terre, il trouveroit tant d'opposition dans le « monde, qu'il seroit mis en prison, bafoué, « fouetté, et enfin CRUCIFIÉ par ceux qui, étant « pleins d'injustice, passeroient cependant pour « justes. »

Les détracteurs du christianisme sont dans une position dont il leur est difficile de ne pas reconnoître la fausseté : s'ils prétendent que la religion de J. C. est un culte formé par des Goths et des Vandales, on leur prouve aisément que les écoles de la Grèce ont eu des notions assez distinctes des dogmes chrétiens ; s'ils soutiennent au contraire que la doctrine évangélique n'est que la doctrine *philosophique* des anciens, pourquoi donc ces *philosophes* la rejettent-ils ? Ceux même qui ne voient dans le christianisme que d'antiques allégories du ciel, des planètes, des signes, etc. ne détruisent pas la grandeur de cette religion : il en résulteroit toujours qu'elle seroit profonde et magnifique dans ses mystères, antique et sacrée dans ses traditions, lesquelles, par cette nouvelle route, iroient encore se perdre au berceau du

monde. Chose étrange sans doute. que toutes les interprétations de l'incrédulité ne puissent parvenir à donner quelque chose de petit ou de médiocre au christianisme !

Quant à la morale évangélique, tout le monde convient de sa beauté; plus elle sera connue et pratiquée, plus les hommes seront éclairés sur leur bonheur et leurs véritables intérêts. La science politique est extrêmement bornée ; le dernier degré de perfection où elle puisse atteindre est le système représentatif, né, comme nous l'avons montré, du christianisme : mais une religion dont les préceptes sont un code de morale et de vertu est une institution qui peut suppléer à tout, et devenir, entre les mains des saints et des sages, un moyen universel de félicité. Peut-être un jour les diverses formes de gouvernement, hors le despotisme, paroîtront-elles indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples lois morales et religieuses, qui sont le fond permanent des sociétés et le véritable gouvernement des hommes.

Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudroient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus, ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coërcitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Or cette

force, qui devient nulle contre la foule, ne peut jamais être déployée que pour un certain nombre d'individus : dans les républiques de l'antiquité, la foule, comme on le sait, étoit esclave; l'homme qui laboure la terre appartenoit à un autre homme; il y avoit des *peuples,* il n'y avoit point de *nations.*

Le polythéisme (religion imparfaite de toutes les manières) pouvoit donc convenir à cet état imparfait de la société, parceque chaque maître étoit une espèce de magistrat absolu dont le despotisme terrible contenoit l'esclave dans le devoir, et suppléoit, par des fers, à ce qui manquoit à la force morale religieuse : le paganisme n'ayant pas assez d'excellence pour rendre le pauvre vertueux, étoit obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur.

Mais dans l'ordre présent des choses, pourrez-vous réprimer une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat; pourrez-vous, dans les faubourgs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indépendante, sans une religion qui prêche les devoirs et la vertu à toutes les conditions de la vie? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inoui, les autels des

dieux passionnés du paganisme se relevoient chez les peuples modernes; si, dans un ordre de société où la servitude est abolie, on alloit adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en seroit fait du genre humain.

Et c'est ici la grande erreur de ceux qui louent le polythéisme d'avoir séparé les forces morales des forces religieuses, et qui blâment en même temps le christianisme d'avoir suivi un système opposé. Ils ne s'aperçoivent pas que le paganisme s'adressoit à un immense troupeau d'esclaves; que par conséquent il devoit craindre d'éclairer la race humaine, qu'il devoit tout donner aux sens, et ne rien faire pour l'éducation de l'ame : le christianisme, au contraire, qui vouloit détruire la servitude, dut révéler aux hommes la dignité de leur nature, et leur enseigner les dogmes de la raison et de la vertu. On peut dire que le culte évangélique est le culte d'un peuple libre, par cela seul qu'il unit la morale à la religion.

Il est temps enfin de s'effrayer sur l'état où nous avons vécu depuis quelques années. Qu'on songe à la race qui s'élève dans nos villes et dans nos campagnes, à tous ces enfants qui, nés pendant la Révolution, n'ont jamais entendu parler ni de Dieu, ni de l'immortalité de leur ame, ni

des peines ou des récompenses qui les attendent dans une autre vie; qu'on songe à ce que peut devenir une pareille génération, si l'on ne se hâte d'appliquer le remède sur la plaie : déjà se manifestent les symptômes les plus alarmants, et l'âge de l'innocence a été souillé de plusieurs crimes *. Que la philosophie, qui ne peut après tout pénétrer chez le pauvre, se contente d'habiter les salons du riche, et qu'elle laisse au moins les chaumières à la religion; ou plutôt que mieux dirigée et plus digne de son nom, elle fasse tomber elle-même les barrières qu'elle avoit voulu élever entre l'homme et son créateur.

Appuyons nos dernières conclusions sur des autorités qui ne seront pas suspectes à la philosophie.

« Un peu de philosophie, dit Bacon, éloigne « de la religion, et beaucoup de philosophie y « ramène : personne ne nie qu'il y ait un Dieu, « si ce n'est celui à qui il importe qu'il n'y en ait « point. »

Selon Montesquieu, « dire que la religion n'est

* Les papiers publics retentissent de crimes commis par de petits malheureux de onze ou douze ans. Il faut que le danger soit bien grave, puisque les paysans eux-mêmes se plaignent des vices de leurs enfants.

« pas un motif réprimant, parcequ'elle ne réprime « pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne « sont pas un motif réprimant non plus..... La « question n'est pas de savoir s'il vaudroit mieux « qu'un certain homme ou qu'un certain peuple « n'eût point de religion, que d'abuser de celle « qu'il a, mais de savoir quel est le moindre mal, « que l'on abuse quelquefois de la religion, ou « qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes.

« L'histoire de Sabbacon, dit l'homme célèbre « que nous continuons de citer, est admirable. « Le dieu de Thèbes lui apparut en songe, et lui « ordonna de faire mourir tous les prêtres de l'É-« gypte; il jugea que les dieux n'avoient plus « pour agréable qu'il régnât, puisqu'ils lui ordon-« noient des choses si contraires à leur volonté « ordinaire, et il se retira en Éthiopie. »

Enfin, s'écrie J. J. Rousseau : « Fuyez ceux « qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment « dans les cœurs des hommes de désolantes doc-« trines, et dont le scepticisme apparent est cent « fois plus affirmatif et plus dogmatique que le « ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain « prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de « bonne foi, ils nous soumettent impérieuse-« ment à leurs décisions tranchantes, et préten-« dent nous donner, pour les vrais principes des

« choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont « bâtis dans leur imagination. Du reste, ren-« versant, détruisant, foulant aux pieds tout ce « que les hommes respectent, ils ôtent aux af-« fligés la dernière consolation de leur misère, « aux puissants et aux riches le seul frein de leurs « passions; ils arrachent au fond des cœurs le re-« mords du crime, l'espoir de la vertu, et se van-« tent encore d'être les bienfaiteurs du genre hu-« main. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible « aux hommes : je le crois comme eux; et c'est, « à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils « enseignent n'est pas la vérité.

« Un des sophismes les plus familiers au parti « philosophiste est d'opposer un peuple supposé « de bons philosophes à un peuple de mauvais « chrétiens; comme si un peuple de vrais philo-« sophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de « vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, « l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais « je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, « il en faut supposer qui abuseront de la philo-« sophie sans religion, comme les nôtres abusent « de la religion sans philosophie; et cela me paroît « changer beaucoup l'état de la question.

« D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes « dans des livres; mais la question est de savoir si

« elles tiennent bien à la doctrine, si elles en dé-
« coulent nécessairement; et c'est ce qui n'a point
« paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philo-
« sophie, à son aise et sur le trône, commanderoit
« bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux
« petites passions de l'homme, et *si elle prati-*
« *queroit cette humanité si douce qu'elle nous*
« *vante la plume à la main.*

« PAR LES PRINCIPES, LA PHILOSOPHIE NE PEUT
« FAIRE AUCUN BIEN, QUE LA RELIGION NE FASSE
« ENCORE MIEUX; ET LA RELIGION EN FAIT BEAU-
« COUP QUE LA PHILOSOPHIE NE SAUROIT FAIRE.

« Nos gouvernements modernes doivent incon-
« testablement au christianisme leur plus solide
« autorité, et leurs révolutions moins fréquentes:
« il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires;
« cela se prouve par le fait, en les comparant aux
« gouvernements anciens. La religion, mieux
« connue, écartant le fanatisme, a donné plus de
« douceur aux mœurs chrétiennes. *Ce change-*
« *ment n'est point l'ouvrage des lettres;* car, par-
« tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas
« été plus respectée; les cruautés des Athéniens,
« des Égyptiens, des empereurs de Rome, des
« Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséri-
« corde sont l'ouvrage de l'évangile! »

Pour nous, nous sommes convaincus que le

christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier : ce qui nous le persuade, c'est qu'il soutient parfaitement l'examen de la raison, et que plus on le sonde, plus on y trouve de profondeur. Ses mystères expliquent l'homme et la nature; ses œuvres appuient ses préceptes; sa charité, sous mille formes, a remplacé la cruauté des anciens : il n'a rien perdu des pompes antiques, et son culte satisfait davantage le cœur et la pensée : nous lui devons tout, lettres, sciences, agriculture, beaux-arts; il joint la morale à la religion, et l'homme à Dieu : J. C., sauveur de l'homme moral, l'est encore de l'homme physique; il est arrivé comme un grand évènement heureux pour contrebalancer le déluge des barbares, et la corruption générale des mœurs. Quand on nieroit même au christianisme ses preuves surnaturelles, il resteroit encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur que jamais les hommes aient pratiqué.

« A ceux qui ont de la répugnance pour la re-
« ligion, dit Pascal, il faut commencer par leur
« montrer qu'elle n'est point contraire à la raison;
« ensuite qu'elle est vénérable et en donner res-
« pect; après, la rendre aimable, et faire souhaiter

« qu'elle fût vraie; et puis montrer, par des « preuves incontestables, qu'elle est vraie; faire « voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur « et son élévation. »

Telle est la route que ce grand homme avoit tracée, et que nous avons essayé de suivre. Nous n'avons pas employé les arguments ordinaires des apologistes du christianisme : mais un autre enchaînement de preuves nous amène toutefois à la même conclusion : elle sera le résultat de cet ouvrage.

Le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits.

Or, une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connoître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion révélée.

FRAGMENTS

DU

GÉNIE DU CHRISTIANISME,

SUR L'ÉLOQUENCE,

L'HISTOIRE, LA PHILOSOPHIE, LA POÉSIE,

LES BEAUX-ARTS.

FRAGMENTS

SUR L'ÉLOQUENCE, L'HISTOIRE, LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

DES ORATEURS.

Les Pères de l'Église.

L'ÉLOQUENCE des docteurs de l'Église a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous confond et vous subjugue. On sent que leur mission vient d'en-haut, et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-puissant. Toutefois, au milieu de ces inspirations, leur génie conserve le calme et la majesté.

Saint Ambroise est le Fénélon des Pères de l'Église latine. Il est fleuri, doux, abondant, et à quelques défauts près, qui tiennent à son siècle, ses ouvrages offrent une lecture aussi agréable qu'instructive : pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Traité de la Virginité* et *l'Éloge des Patriarches.*

Quand on nomme un *saint* aujourd'hui, on se figure quelque moine grossier et fanatique, livré, par imbécillité ou par caractère, à une superstition ridicule. Augustin offre pourtant un autre tableau : un jeune homme ardent et plein d'esprit s'abandonne à ses passions : il épuise bientôt les voluptés, et s'étonne que les amours de la terre ne puissent remplir le vide de son cœur. Il tourne son ame inquiète vers le ciel ; quelque chose lui dit que c'est là qu'habite cette souveraine beauté après laquelle il soupire : Dieu lui parle tout bas; et cet homme du siècle, que le siècle n'avoit pu satisfaire, trouve enfin le repos et la plénitude de ses désirs dans le sein de la religion.

Montaigne et J. J. Rousseau nous ont donné leurs confessions. Le premier s'est moqué de la bonne-foi de son lecteur; le second a révélé de honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertu. C'est dans les confessions de saint Augustin qu'on apprend à connoître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse point à la terre, il se confesse au ciel; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne

craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime : *Il est patient, parcequ'il est éternel.* Et quel portrait ne nous fait-il point du Dieu auquel il confie ses erreurs !

« Vous êtes infiniment grand, dit-il, infiniment « bon, infiniment miséricordieux, infiniment « juste ; votre beauté est incomparable, votre « force irrésistible, votre puissance sans bornes. « Toujours en action, toujours en repos, vous « soutenez, vous remplissez, vous conservez « l'univers ; vous aimez sans passion, vous êtes « jaloux sans trouble ; vous changez vos opéra-« tions, et jamais vos desseins.... Mais que vous « dis-je ici, ô mon Dieu ! et que peut-on dire en « parlant de vous ? »

Le même homme qui a tracé cette brillante image du vrai Dieu va nous parler à présent avec la plus aimable naïveté des erreurs de sa jeunesse :

« Je partis enfin pour Carthage. Je n'y fus pas « plus tôt arrivé, que je me vis assiégé d'une foule « de coupables amours, qui se présentoient à moi « de toutes parts....... Un état tranquille me « sembloit insupportable, et je ne cherchois que « les chemins pleins de pièges et de précipices.

« Mais mon bonheur eût été d'être aimé aussi « bien que d'aimer, car on veut trouver la vie « dans ce qu'on aime..... Je tombai enfin dans

« les filets où je désirois d'être pris : je fus aimé et « je possédai ce que j'aimois. Mais, ô mon Dieu ! « vous me fîtes alors sentir votre bonté et votre « miséricorde, en m'accablant d'amertume ; car, « au lieu des douceurs que je m'étois promises, je « ne connus que jalousie, soupçons, craintes, co- « lère, querelles et emportements. »

Le ton simple, triste et passionné de ce récit, ce beau retour vers la divinité et le calme du ciel, au moment où le saint semble le plus agité par les illusions de la terre et par le souvenir des erreurs de sa vie ; tout ce mélange de regrets et de repentir est plein de charmes. Nous ne connoissons point de mot de sentiment plus délicat que celui-ci : « Mon bonheur eût été d'être aimé aussi-bien que « d'aimer ; *car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime.* » C'est encore saint Augustin qui a dit cette parole : *Une ame contemplative se fait à elle-même une solitude.* La Cité de Dieu, les épîtres, et quelques traités du même Père, sont pleins de ces sortes de pensées.

Saint Jérôme brille par une imagination vigoureuse, que n'avoit pu éteindre chez lui une immense érudition. Le recueil de ses lettres est un des monuments les plus curieux de la littérature des Pères. Ainsi que saint Augustin il trouva son écueil dans les voluptés du monde.

Il aime à peindre la nature et la solitude. Du fond de sa grotte de Bethléem il voyoit la chute de l'Empire romain : vaste sujet de réflexions pour un saint anachorète ! Aussi, la mort et la vanité de nos jours sont-elles sans cesse présentes à saint Jérôme.

« Nous mourons et nous changeons à toute « heure, écrit-il à un de ses amis, et cependant « nous vivons comme si nous étions immortels. « Le temps même que j'emploie ici à dicter, il le « faut retrancher de mes jours. Nous nous écri- « vons souvent, mon cher Héliodore ; nos lettres « passent les mers, et à mesure que le vaisseau « fuit, notre vie s'écoule ; chaque flot en emporte « un moment. »

De même que saint Ambroise est le Fénélon des Pères, Tertullien en est le Bossuet. Une partie de son plaidoyer en faveur de la religion pourroit encore servir aujourd'hui dans la même cause. Chose étrange ! que le christianisme soit maintenant obligé de se défendre devant ses enfants, comme il se défendoit autrefois devant ses bourreaux, et que *l'Apologétique aux Gentils* soit devenu *l'Apologétique aux Chrétiens !*

Ce qu'on remarque de plus frappant dans cet ouvrage, c'est le développement de l'esprit hu-

main; on entre dans un nouvel ordre d'idées, on sent que ce n'est plus la première antiquité ou le bégaiement de l'homme qui se fait entendre.

Tertullien parle comme un moderne; ses motifs d'éloquence sont pris dans le cercle des vérités éternelles, et non dans les raisons de passion et de circonstance employées à la tribune romaine, ou sur la place publique des Athéniens. Ces progrès du génie philosophique sont évidemment le fruit de notre religion. Sans le renversement des faux dieux, et l'établissement du vrai culte, l'homme auroit vieilli dans une enfance interminable; car étant toujours dans l'erreur par rapport au premier principe, ses autres notions se fussent plus ou moins ressenties du vice fondamental.

Les autres traités de Tertullien, en particulier ceux *de la Patience*, *des Spectacles*, *des Martyrs*, *des Ornements des femmes*, et *de la Résurrection de la chair*, sont semés d'une foule de beaux traits. « Je ne sais », dit l'orateur, en reprochant le luxe aux femmes chrétiennes; « je ne sais si des mains « accoutumées aux bracelets pourront supporter « le poids des chaînes; si des pieds ornés de ban- « delettes s'accoutumeront à la douleur des en- « traves. Je crains bien qu'une tête couverte de

« réseaux de perles et de diamants ne laisse au-« cune place à l'épée *. »

Ces paroles, adressées à des femmes qu'on conduisoit tous les jours à l'échafaud, étincellent de courage et de foi.

Nous regrettons de ne pouvoir citer toute entière l'épître aux martyrs, devenue plus intéressante pour nous depuis la persécution de Robespierre : « Illustres confesseurs de Jésus-Christ, « s'écrie Tertullien, un chrétien trouve dans la « prison les mêmes délices que les prophètes « trouvoient au désert. . . . Ne l'appelez plus un « cachot, mais une solitude. Quand l'ame est « dans le ciel, le corps ne sent point la pesanteur « des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme! »

Ce dernier trait est sublime.

C'est du prêtre de Carthage que Bossuet a emprunté ce passage si terrible et si admiré : « Notre « chair change bientôt de nature, notre corps « prend un autre nom; *même celui de cadavre,* « dit Tertullien, *parcequ'il nous montre encore* « *quelque forme humaine*, ne lui demeure pas

---

* *Locum spathæ non det.* On peut traduire, *ne plie sous l'épée.* J'ai préféré l'autre sens comme plus littéral et plus énergique. *Spatha*, emprunté du grec, est l'étymologie de notre mot *épée.*

« *long-temps : il devient un je ne sais quoi, qui* « *n'a plus de nom dans aucune langue ;* tant il « est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes « funèbres par lesquels on exprime ses malheu- « reux restes. »

Tertullien étoit fort savant, bien qu'il s'accuse d'ignorance, et l'on trouve dans ses écrits des détails sur la vie privée des Romains qu'on chercheroit vainement ailleurs. De fréquents barbarismes, une latinité africaine, déshonorent les ouvrages de ce grand orateur. Il tombe souvent dans la déclamation, et son goût n'est jamais sûr. « Le style de Tertullien est de fer, disoit Balzac, « mais avouons qu'avec ce fer il a forgé d'excel- « lentes armes. »

Selon Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, saint Cyprien est le premier Père *éloquent de l'Eglise latine*. Mais saint Cyprien imite presque par-tout Tertullien, *en affoiblissant également les défauts et les beautés de son modèle.* C'est le jugement de La Harpe, dont il faut toujours citer l'autorité en critique.

Parmi les Pères de l'Église grecque, deux seuls sont très éloquents, saint Chrysostome et saint Basile. Les homélies du premier, sur *la Mort* et sur *la disgrace d'Eutrope*, sont des chefs-d'œuvre. La diction de saint Chrysostome est pure, mais

laborieuse; il fatigue son style à la manière d'Isocrate : aussi Libanius lui destinoit-il sa chaire de rhétorique, avant que le jeune orateur se fût consacré au service de l'Église.

Avec plus de simplicité, saint Basile a moins d'élévation que saint Chrysostome. Il se tient presque toujours dans le ton mystique, et dans la paraphrase de l'Écriture *.

Saint Grégoire de Nazianze **, surnommé le Théologien, outre ses ouvrages en prose, nous a laissé quelques poëmes sur les mystères du christianisme.

« Il étoit toujours en sa solitude d'Arianze, « dans son pays natal, dit Fleury; un jardin, une « fontaine, des arbres qui lui donnoient du cou- « vert, faisoient toutes ses délices. Il jeûnoit, il « prioit avec abondance de larmes...... Ces « saintes poésies furent les occupations de saint « Grégoire dans sa dernière retraite. Il y fait l'his- « toire de sa vie et de ses souffrances..... Il prie, « il enseigne, il explique les mystères et donne « des règles pour les mœurs.... Il vouloit donner

* On a de lui une lettre fameuse sur la solitude, c'est la première de ses épîtres; elle a servi de fondement à sa règle.

** Son père, qui portoit le même nom, étoit de la même sainteté que lui.

« à ceux qui aiment la poésie et la musique des « sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser « aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les « seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres. »

Enfin, celui qu'on appeloit le dernier des Pères avant que Bossuet eût paru, saint Bernard, joint à beaucoup d'esprit une grande doctrine. Il réussit sur-tout à peindre les mœurs, et il avoit reçu quelque chose du génie de Théophraste et de La Bruyère.

« L'orgueilleux, dit-il, a le verbe haut et le si- « lence boudeur; il est dissolu dans la joie, fu- « rieux dans la tristesse, déshonnête au dedans, « honnête au dehors; il est roide dans sa dé- « marche, aigre dans ses réponses; toujours fort « pour attaquer, toujours foible pour se défendre; « il cède de mauvaise grace, il importune pour « obtenir; il ne fait pas ce qu'il peut et ce qu'il « doit faire; mais il est prêt à faire ce qu'il ne « doit pas et ce qu'il ne peut pas. »

N'oublions pas cette espèce de phénomène du treizième siècle, le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Comment un moine, renfermé dans son cloître, a-t-il trouvé cette mesure d'expression, a-t-il acquis cette fine connoissance de l'homme, au milieu d'un siècle où les passions étoient grossières, et le goût plus grossier encore? Qui lui avoit

révélé, dans sa solitude, ces mystères du cœur et de l'éloquence ? un seul maître, Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

Bossuet.

C'est dans le Discours sur l'Histoire universelle que l'on peut admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans le début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Église, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! il est en mille lieux à la fois ! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et juifs et gentils au tom-

beau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle* est admirable par la narration; la seconde, par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques. Tite-Live et Salluste ont-ils rien de plus beau sur les anciens Romains que ces paroles de l'évêque de Meaux?

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, « étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie; une « de ces choses lui faisoit aimer l'autre; car, « parcequ'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa « patrie, comme une mère qui le nourrissoit « dans des sentiments également généreux et « libres.

« Sous ce nom de liberté, les Romains se fi« guroient, avec les Grecs, un État où personne « ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus « puissante que personne, etc. »

A nous entendre déclamer contre la religion, on croiroit qu'un prêtre est nécessairement un esclave, et que nul avant nous n'a su raisonner

dignement sur la liberté : qu'on lise donc Bossuet à l'article des Grecs et des Romains.

Quel autre a mieux parlé que lui et des vices et des vertus? quel autre a plus justement estimé les choses humaines? il lui échappe de temps en temps quelques uns de ces traits qui n'ont point de modèle dans l'éloquence antique, et qui naissent du génie même du christianisme. Par exemple, après avoir vanté les pyramides d'Égypte, il ajoute : « Quelque effort que fassent les « hommes, leur néant paroît par-tout. Ces pyra« mides étoient des tombeaux; encore ces rois « qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir « d'y être inhumés, et ils n'ont pu jouir de leur « sépulcre. »

On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression. Ce mot *jouir*, appliqué à un *sépulcre*, déclare à la fois la magnificence de ce sépulcre, la vanité des Pharaon qui l'élevèrent, la rapidité de notre existence, enfin l'incroyable néant de l'homme qui, ne pouvant posséder pour bien réel ici-bas qu'un tombeau, est encore privé quelquefois de ce stérile patrimoine.

Remarquons que Tacite a parlé des Pyramides, et que sa philosophie ne lui a rien fourni de comparable à la réflexion que la religion a ins-

pirée à Bossuet, influence bien frappante du génie du christianisme sur la pensée d'un grand homme.

Le plus beau portrait historique dans Tacite est celui de Tibère; mais il est effacé par le portrait de Cromwel, car Bossuet est encore historien dans ses Oraisons funèbres. Que dirons-nous du cri de joie que pousse Tacite en parlant des Bructaires, qui s'égorgeoient a la vue d'un camp romain? « Par la faveur des Dieux, nous « eûmes le plaisir de contempler ce combat sans « nous y mêler. Simples spectateurs, nous vîmes « (ce qui est admirable) soixante mille hommes « s'égorger sous nos yeux pour notre amuse- « ment. Puissent, puissent les nations, au défaut « d'amour pour nous, entretenir ainsi dans leur « cœur, les unes contre les autres, une haine éter- « nelle! »

Écoutons Bossuet.

« Ce fut après le déluge que parurent ces rava- « geurs de provinces que l'on a nommés conqué- « rants, qui, poussés par la seule gloire du com- « mandement, ont exterminé tant d'innocents.... « Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans « aucune borne, de la vie des hommes; ils en sont « venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le « comble de la gloire et le plus beau de tous les « arts a été de se tuer les uns les autres. »

Il est difficile de s'empêcher d'adorer une religion qui met une telle différence entre la morale d'un Bossuet et celle d'un Tacite.

L'historien romain, après avoir raconté que Thrasille avoit prédit l'empire à Tibère, ajoute : « D'après ces faits, et quelques autres, je ne sais « si les choses de la vie sont... assujetties aux lois « d'une immuable nécessité, ou si elles ne dépen- « dent que du hasard. »

Suivent les opinions des philosophes, que Tacite rapporte gravement, donnant assez à entendre qu'il croit aux prédictions des astrologues.

La raison, la saine morale et l'éloquence nous semblent encore du côté du prêtre chrétien.

« Ce long enchaînement des causes particu- « lières qui font et défont les empires dépend « des ordres secrets de la divine Providence. « Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de « tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa « main. Tantôt il retient les passions, tantôt il « leur lâche la bride, et par-là il remue tout le « genre humain.... Il connoît la sagesse humaine, « toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, « il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses « ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la « confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle « s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses

« précautions lui sont un piège...... C'est lui « (Dieu) qui prépare ces effets dans les causes « les plus éloignées, et qui frappe ces grands « coups dont le contre-coup porte si loin.... Mais « que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré; et celui « qui insultoit à l'aveuglement des autres tombe « lui même dans des ténèbres plus épaisses, sans « qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser « le sens que de longues prospérités. »

Que l'éloquence de l'antiquité est peu de chose auprès de cette éloquence chrétienne!

Mais Bossuet, grand comme historien, est encore le premier des orateurs. Quels discours de Cicéron et de Démosthènes ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres?* C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : *L'or et les perles sont assez communes, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix.* Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de temps et de mort qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité... Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri, *Madame se meurt, Madame est morte.* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles le-

çons, jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet, le trait de génie ou d'éloquence, la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin, la réflexion, ou le coup-d'œil d'aigle sur les causes de l'évènement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans les discussions de la plus haute métaphysique, ou de la théologie la plus sublime; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Ainsi, lorsqu'il s'écrie en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! La voilà telle que la mort nous l'a faite!* Pourquoi frisson-

ne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite?* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes; c'est parceque ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées qui ébranlent l'ame; comme si, pour peindre cet évènement malheureux, les termes avoient changé d'acception, et que le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus.

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude; c'est que son corps étoit dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avoit mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, « Qu'on *le* voyoit courir aux autels pour y goûter

« avec David un humble repos, et s'enfoncer dans « son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, « *il* trouvoit le Carmel d'Élie, le Désert de Jean, « et la Montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus. »

Les Oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style, et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante, parcequ'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avoit là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développements des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge semble se devoir épuiser vite. Tout consiste en quelques oppositions de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fond stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monuments de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie, dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce discours sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Marie Thérèse et pour le chancelier de France ce ne sont plus les mouvements des premiers éloges, les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde? « *Et maintenant*, dit-il, « *ces deux ames pieuses*, (Lamoignon et Michel « Le Tellier), *touchées sur la terre du désir de « faire régner les lois, contemplent ensemble à « découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont « dérivées; et si quelque légère trace de nos foi- « bles distinctions paroît encore dans une si sim- « ple et si claire vision, elles adorent Dieu en « qualité de justice et de règle.* »

Au milieu de cette théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes! Voyez le tableau de la fronde : « *La monarchie, ébranlée jusqu'aux fon- « dements, la guerre civile, la guerre étrangère, « le feu au dedans et au dehors......... Étoit-ce là « de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se « décharger quelquefois?........ ou bien, étoit-ce*

« *comme un travail de la France, prête à enfan-* « *ter le règne miraculeux de Louis ?* » Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui « *s'en vont avec les années et les intérêts* », et sur l'obscurité du cœur de l'homme « *qui ne* « *sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait* « *pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins ca-* « *ché ni moins trompeur à lui-même qu'aux* « *autres.* »

Mais la trompette sonne, et Gustave paroît : « *Il paroît à la Pologne surprise et trahie, comme* « *un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout* « *prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette* « *redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur* « *l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont* « *ces ames guerrières, ces marteaux d'armes si* « *vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus* « *en vain? Ni les chevaux ne sont si vites, ni les* « *hommes ne sont si adroits que pour fuir devant* « *le vainqueur.* »

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'île de la Conférence, et les pompes nuptiales de Louis ?

« *Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nup-* « *tial, bénédiction, sacrifice ! puis-je mêler au-* « *jourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec*

N.

« *ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs* « *avec leurs ruines?* »

Le poëte (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poëte continue de se faire entendre : il ne touche plus la corde inspirée, mais baissant sa lyre d'un ton jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles : « *Dans la solitude de sainte* « *Fare, autant éloignée des voies du siècle, que* « *sa bienheureuse situation la sépare de tout* « *commerce du monde; dans cette sainte mon-* « *tagne que Dieu avoit choisie depuis mille ans,* « *où les épouses de Jésus-Christ faisoient revivre* « *la beauté des anciens jours, où les joies de la* « *terre étoient inconnues, où les vestiges des* « *hommes du monde, des curieux et des vaga-* « *bonds ne paroissoient pas; sous la conduite de la* « *sainte abbesse, qui savoit donner le lait aux* « *enfants aussi-bien que le pain aux forts, les* « *commencements de la princesse Anne étoient* « *heureux.* »

Cette page, qu'on diroit extraite du livre de Ruth, n'a point épuisé le pinceau de Bossuet ; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur pour peindre une mort heureuse. « *Mi-* « *chel Le Tellier,* dit-il, *commença l'hymne des*

« *divines miséricordes :* MISERICORDIAS DOMINI IN « ÆTERNUM CANTABO : *Je chanterai éternellement* « *les miséricordes du Seigneur. Il expire en di-* « *sant ces mots, et il continue avec les anges le* « *sacré cantique.* »

Nous avions cru, pendant quelque temps, que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine, étoit généralement trop louée; nous pensions qu'il étoit plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge, qu'à celles de l'oraison de madame Henriette. Mais quand nous avons lu ce discours avec attention; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique, et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres; lorsque, après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; lorsqu'enfin, s'avancant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis (dont il a l'air de faire les funé-

railles) prêt à s'abîmer dans l'éternité : à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains.

CHAPITRE III.

Pascal.

Il y avoit un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avoit créé les mathématiques; qui à seize avoit fait le plus savant traité des Coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité, qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière dans l'entendement, qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique, qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion, qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort, enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, par abs-

traction, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommoit Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les Pensées du philosophe chrétien on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentiments de Pascal sont remarquables sur-tout par la profondeur de leur tristesse, et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentiments comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite,* qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr, parcequ'elle est indivisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'ame : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal, commentées par les éditeurs. On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un « siècle trop tôt. »

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt.* Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste* eût été inférieur à Pascal *chrétien.*

Dans quelle partie de ses écrits le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies ? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, *n'existeroient pas, si Pascal eût été incrédule.*

Il faut placer ici une observation importante. Parmi les personnes qui ont embrassé les opinions philosophiques, les unes ne cessent de décrier le siècle de Louis XIV; les autres, se piquant d'impartialité, accordent à ce siècle *les dons de l'imagination*, et lui refusent les *facultés de la pensée.* C'est le dix-huitième siècle, s'écrie-t-on, qui est le siècle *penseur* par excellence.

Un homme impartial, qui lira attentivement les écrivains du siècle de Louis XIV, s'apercevra bientôt que *rien n'a échappé à leur vue*; mais que, contemplant les objets de plus haut que nous, ils ont dédaigné les routes où nous sommes entrés, et au bout desquelles leur œil perçant avoit découvert un abîme.

Nous pouvons appuyer cette assertion de mille preuves. Est-ce faute d'avoir connu les objections

contre la religion, que tant de grands hommes ont été religieux ? Oublie-t-on que Bayle publioit à cette époque même ses doutes et ses sophismes ? Ne sait-on plus que Clarke et Leibnitz n'étoient occupés qu'à combattre l'incrédulité ? que Pascal *vouloit défendre* la religion, que La Bruyère faisoit son chapitre des *Esprits forts*, et Massillon son sermon de la *Vérité d'un avenir*, que Bossuet enfin lançoit ces paroles foudroyantes sur les athées : « Qu'ont-ils vu, ces *rares génies*, qu'ont-« ils vu *plus que les autres?* Quelle ignorance est « la leur, et qu'il seroit aisé de les confondre, si, « foibles et présomptueux, ils ne craignoient « point d'être instruits ? Car pensent-ils avoir vu « mieux les difficultés, à cause qu'ils y succom-« bent, que les autres qui LES ONT VUES et les ont « méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent « rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant « auquel ils espèrent après cette vie, et ce misé-« rable partage ne leur est pas assuré. »

Et quels rapports moraux, politiques ou religieux se sont dérobés à Pascal ? Quel côté de choses n'a-t-il point saisi ? S'il considère la nature humaine en général, il en fait cette peinture si connue et si étonnante : « La première chose qui « s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son « corps, etc. » Et ailleurs : « L'homme n'est qu'un

« roseau pensant, etc. » Nous demandons si, dans tout cela, Pascal s'est montré un foible *penseur?*

Les écrivains modernes se sont fort étendus sur la puissance de l'opinion, et c'est Pascal qui le premier l'avoit observée. Une des choses les plus fortes que Rousseau ait hasardée en politique se lit dans le discours sur l'*Inégalité des Conditions* :

« Le premier, dit-il, qui, ayant enclos un ter-« rain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, fut le vrai « fondateur de la société civile. » Or, c'est presque mot pour mot l'effrayante idée que le solitaire de Port-Royal exprime avec une toute autre énergie : « Ce chien *est à moi*, disoient ces « pauvres enfants; c'est ma place au soleil : voilà « le commencement et l'image de l'usurpation de « toute la terre. »

Et voilà une de ces pensées qui font trembler pour Pascal. Quel ne fût point devenu ce grand homme, s'il n'avoit été chrétien! Quel frein adorable que cette religion qui, sans nous empêcher de jeter de vastes regards autour de nous, nous empêche de nous précipiter dans le gouffre!

C'est le même Pascal qui a dit encore : « Trois « degrés d'élévation du pôle renversent toute la « jurisprudence. Un méridien décide de la vérité

« ou du peu d'années de possession. Les lois fon-« damentales changent, le droit a ses époques ; « plaisante justice qu'une rivière ou une mon-« tagne borne : vérité au-deçà des Pyrénées, er-« reur au-delà. »

Certes le penseur le plus hardi de ce siècle, l'écrivain le plus déterminé à généraliser les idées pour bouleverser le monde, n'a rien dit d'aussi fort contre la justice des gouvernements et les préjugés des nations.

Les insultes que nous avons prodiguées par philosophie à la nature humaine ont été plus ou moins puisées dans les écrits de Pascal. Mais, en dérobant à ce rare génie la *misère* de l'homme, nous n'avons pas su comme lui en apercevoir la *grandeur*. Bossuet et Fénélon, le premier dans son *Histoire universelle*, dans ses *Avertissements* et dans sa *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, le second, dans son *Télémaque*, ont dit sur les gouvernements toutes les choses essentielles. Montesquieu lui-même n'a souvent fait que développer les principes de l'évêque de Meaux, comme on l'a très bien remarqué. On pourroit faire des volumes des divers passages favorables à la liberté et à l'amour de la patrie, qui se trouvent dans les auteurs du dix-septième siècle.

Et que n'a-t-on point tenté dans ce siècle?

L'égalité des poids et mesures, l'abolition des coutumes provinciales, la réformation du code civil et criminel, la répartition égale de l'impôt; tous ces projets dont nous nous vantons ont été proposés, examinés, exécutés même quand les avantages de la réforme en ont paru balancer les inconvénients. Bossuet n'a-t-il pas été jusqu'à vouloir réunir l'Église protestante à l'Église romaine ? Quand on songe que Bagnoli, Le Maître, Arnauld, Nicole, Pascal, s'étoient consacrés à l'éducation de la jeunesse, on aura de la peine à croire sans doute que cette éducation est plus belle et plus savante de nos jours. Les meilleurs livres classiques que nous avons sont encore ceux de Port-Royal, et nous ne faisons que les répéter (souvent en cachant nos larcins) dans nos ouvrages élémentaires.

Notre supériorité se réduit donc à quelques progrès dans les études naturelles; progrès qui appartiennent à la marche du temps, et qui ne compensent pas, à beaucoup près, la perte de l'imagination qui en est la suite. La *pensée* est la même dans tous les siècles; mais elle est accompagnée plus particulièrement ou des arts ou des sciences : elle n'a toute sa grandeur poétique et toute sa beauté morale qu'avec les premiers.

Mais si le siècle de Louis XIV a conçu les idées

libérales *, pourquoi donc n'en a-t-il pas fait le même usage que nous ? Certes, ne nous vantons pas de notre essai. Pascal, Bossuet, Fénélon, ont vu plus loin que nous, puisqu'en connoissant comme nous, et mieux que nous, la nature des choses, ils ont senti le danger des innovations. Quand leurs ouvrages ne prouveroient pas qu'ils ont eu des idées philosophiques, pourroit-on croire que ces grands hommes n'ont pas été frappés des abus qui se glissent par-tout, et qu'ils ne connoissoient pas le foible et le fort des affaires humaines ? Mais tel étoit leur principe, qu'il ne *faut pas faire un petit mal, même pour obtenir un grand bien*, à plus forte raison pour des systèmes dont le résultat est presque toujours effroyable. Ce n'étoit pas par défaut de génie sans doute que ce Pascal, qui (comme nous l'avons montré) connoissoit si bien le vice des lois dans le *sens absolu*, disoit dans le *sens relatif* : « Que « l'on a bien fait de distinguer les hommes par « les qualités extérieures ! Qui passera de nous « deux ? qui cèdera la place à l'autre ? le moins « habile ? Mais je suis aussi habile que lui ; il fau-

* Barbarisme que la philosophie a emprunté des Anglais. Comment se fait-il que notre *prodigieux amour* de la patrie aille toujours chercher ses mots dans un dictionnaire étranger ?

« dra se battre pour cela. Il a quatre laquais, et « je n'en ai qu'un; cela est visible; il n'y a qu'à « compter; c'est à moi à céder, je suis un sot si je « le conteste. »

Cela répond à des volumes de sophismes. L'auteur des *Pensées* se soumettant aux *quatre laquais* est bien autrement philosophe que ces *penseurs* que les quatre laquais ont révoltés.

En un mot, le siècle de Louis XIV est resté paisible, non parcequ'il n'a point aperçu telle ou telle chose; mais parcequ'en la voyant il l'a pénétrée jusqu'au fond, parcequ'il en a considéré toutes les faces et connu tous les périls. S'il ne s'est point plongé dans les idées du jour, c'est qu'il leur a été supérieur; nous prenons sa puissance pour sa foiblesse; son secret et le nôtre sont renfermés dans cette pensée de Pascal :

« Les sciences ont deux extrémités qui se tou« chent; la première est la pure ignorance natu« relle où se trouvent tous les hommes en nais« sant, l'autre extrémité est celle où arrivent les « grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que « les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne « savent rien, et se rencontrent dans cette même « ignorance d'où ils sont partis; mais c'est une « ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre « eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et

« n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture
« de cette science suffisante, et font les entendus.
« Ceux-là troublent le monde et jugent plus mal
« que tous les autres. Le peuple et les habiles
« composent pour l'ordinaire le train du monde;
« les autres les méprisent et en sont méprisés. »

CHAPITRE IV.

Voltaire, historien.

Deux noms sur-tout effrayoient ceux qui combattoient le christianisme, Pascal et Bossuet. Il falloit donc les attaquer, et tâcher de détruire indirectement leur autorité. De là, l'édition de Pascal avec des notes, et l'*Essai sur les Mœurs des Nations*, qu'on prétendoit opposer au *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais jamais le parti antireligieux, d'ailleurs trop habile, ne fit une telle faute, et n'apprêta un plus grand triomphe au christianisme. Comment Voltaire, avec tant de goût, et un esprit si juste, ne comprit-il pas le danger d'une lutte corps à corps avec Bossuet et Pascal? Il lui est arrivé, en histoire, ce qui lui arrive toujours en poésie; c'est qu'en déclamant contre la religion, ses plus belles pages sont des pages chrétiennes, témoin ce portrait de saint Louis.

« Louis IX, dit-il, paraissait un prince destiné « à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être, à « rendre la France triomphante et policée, et à « être en tout le modèle des hommes. Sa piété, « qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta au- « cune vertu de roi. Une sage économie ne déroba « rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique « profonde avec une justice exacte, et peut-être « est-il le seul souverain qui mérite cette louange. « Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans « les combats, sans être emporté, compatissant, « comme s'il n'avait jamais été que malheureux, « il n'est pas donné à l'homme de pousser plus « loin la vertu..... Attaqué de la peste devant « Tunis.... il se fit étendre sur la cendre, et ex- « pira, à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la piété « d'un religieux et le courage d'un grand homme. »

Dans ce portrait, d'ailleurs si élégamment écrit, Voltaire, en parlant d'anachorète, a-t-il cherché à rabaisser son héros? On ne peut guère se le dissimuler; mais voyez quelle méprise! C'est précisément le contraste des vertus religieuses et des vertus guerrières, de l'humilité chrétienne et de la grandeur royale, qui fait ici le dramatique et la beauté du tableau.

CHAPITRE V.

Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.

Ce que nous avons dit jusqu'ici a pu conduire le lecteur à cette réflexion : *Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et du génie.* Quand on ne crut plus rien à Athènes et à Rome, les talents disparurent avec les Dieux, et les Muses livrèrent à la barbarie ceux qui n'avoient plus de foi en elles.

Dans un siècle de lumières, on ne sauroit croire jusqu'à quel point les bonnes mœurs sont dépendantes du bon goût, et le bon goût des bonnes mœurs. Les ouvrages de Racine, devenant toujours plus purs à mesure que l'auteur devient plus religieux, se terminent enfin à Athalie. Remarquez, au contraire, comment l'impiété et le génie de Voltaire se décèlent à la fois dans ses écrits par un mélange de choses exquises et de choses odieuses. Le mauvais goût, quand il est incorrigible, est une fausseté de jugement, un biais naturel dans les idées; or, comme l'esprit agit sur le cœur, il est difficile que les voies du second soient droites, quand celles du premier ne le sont pas. Celui qui aime la laideur, dans

un temps où mille chefs-d'œuvre peuvent avertir et redresser son goût, n'est pas loin d'aimer le vice; quiconque est insensible au vrai beau pourroit bien méconnoître la vertu.

Un écrivain qui refuse de croire en un Dieu auteur de l'univers, et juge des hommes, dont il a fait l'ame immortelle, bannit d'abord l'infini de ses ouvrages. Il renferme sa pensée dans un cercle de boue, dont il ne peut plus sortir. Il ne voit rien de noble dans la nature; tout s'y opère par d'impurs moyens de corruption et de régénération. L'abime n'est qu'un peu d'eau *bitumineuse;* les montagnes sont des *protubérances* de pierres *calcaires* ou *vitrescibles*, et le ciel, où le jour prépare une immense solitude, comme pour servir de camp à l'armée des astres que la nuit y amène en silence, le ciel, disons-nous, n'est plus qu'une étroite voûte momentanément suspendue par la main capricieuse du hasard.

Si l'incrédule se trouve ainsi borné dans les choses de la nature, comment peindra-t-il l'homme avec éloquence? Les mots pour lui manquent de richesse, et les trésors de l'expression lui sont fermés. Contemplez, au fond de ce tombeau, ce cadavre enseveli, cette statue du néant voilée d'un linceul; c'est l'homme de l'athée! Fétus né du corps impur de la femme, au-dessous des ani-

maux pour l'instinct, poudre comme eux, et retournant comme eux en poudre, n'ayant point de passions, mais des appétits, n'obéissant point à des lois morales, mais à des ressorts physiques, voyant devant lui, pour toute fin, le sépulcre et des vers; tel est cet être qui se disoit animé d'un souffle immortel! Ne nous parlez plus des mystères de l'ame, du charme secret de la vertu; graces de l'enfance, amours de la jeunesse, noble amitié, élévation de pensées, charmes des tombeaux et de la patrie, vos enchantements sont détruits!

Nécessairement encore l'incrédulité introduit l'esprit raisonneur, les définitions abstraites, le style scientifique, et avec lui le néologisme, choses mortelles au goût et à l'éloquence.

Il est possible que la somme des talents départie aux auteurs du dix-huitième siècle fût égale à celle qu'avoient reçue les écrivains du dix-septième *. Pourquoi donc le second siècle est-il au-dessous du premier? Car il n'est plus temps de le dissimuler; les écrivains de notre

* Nous accordons ceci pour la force de l'argument; mais nous sommes bien loin de le croire. Pascal et Bossuet, Molière et La Fontaine, sont quatre hommes tout-à-fait incomparables, et qu'on ne retrouvera plus. Si nous ne mettons pas Racine de ce nombre, c'est qu'il a un rival dans Virgile.

âge ont été en général placés trop haut. S'il y a tant de choses à reprendre, comme on en convient, dans les ouvrages de Rousseau et de Voltaire, que dire de ceux de Raynal et de Diderot? On a vanté, sans doute avec raison, la méthode de nos derniers métaphysiciens. Toutefois on auroit dû remarquer qu'il y a deux sortes de *clarté* : l'une tient à un ordre vulgaire d'idées (un lieu commun s'explique nettement); l'autre vient d'une admirable faculté de concevoir et d'exprimer clairement une pensée forte et composée. Des cailloux, au fond d'un ruisseau, se voient sans peine, parceque l'eau n'est pas profonde; mais l'ambre, le corail et les perles appellent l'œil du plongeur à des profondeurs immenses sous les flots transparents de l'abîme.

Or, si notre siècle littéraire est inférieur à celui de Louis XIV, n'en cherchons d'autre cause que notre irréligion. Nous avons déjà montré combien Voltaire eût gagné à être chrétien; il disputeroit aujourd'hui la palme des Muses à Racine. Ses ouvrages auroient pris cette teinte morale, sans laquelle rien n'est parfait; on y trouveroit aussi ces souvenirs du vieux temps, dont l'absence y forme un si grand vide. Celui qui renie le Dieu de son pays est presque toujours un homme sans respect pour la mémoire de ses

pères; les tombeaux sont sans intérêt pour lui; les institutions de ses aïeux ne lui semblent que des coutumes barbares; il n'a aucun plaisir à se rappeler les sentences, la sagesse et les goûts de sa mère.

Cependant il est vrai que la majeure partie du génie se compose de cette espèce de souvenirs. Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse. Voltaire a bien péché contre ces règles critiques (pourtant si douces), lui qui s'est éternellement moqué des mœurs et des coutumes de nos ancêtres. Comment se fait-il que ce qui enchante les autres hommes soit précisément ce qui dégoûte un incrédule?

La religion est le plus puissant motif de l'amour de la patrie; les écrivains pieux ont toujours répandu ce noble sentiment dans leurs écrits. Avec quel respect, avec quelle magnifique opinion, les écrivains du siècle de Louis XIV ne parlent-ils pas toujours de la France? Malheur à qui insulte son pays! Que la patrie se lasse d'être ingrate, avant que nous nous lassions de l'aimer; ayons le cœur plus grand que ses injustices.

Si l'homme religieux aime sa patrie, c'est que son esprit est simple, et que les sentiments na-

turels qui nous attachent aux champs de nos aïeux sont comme le fond et l'habitude de son cœur. Il donne la main à ses pères et à ses enfants; il est planté dans le sol natal comme le chêne, qui voit au-dessous de lui ses vieilles racines s'enfoncer dans la terre, et à son sommet des boutons naissants qui aspirent vers le ciel.

J. J. Rousseau est un des écrivains du dix-huitième siècle dont le style a le plus de charmes, parceque cet homme, bizarre à dessein, s'étoit au moins créé une ombre de religion. Il avoit foi en quelque chose, qui n'étoit pas le *Christ*, mais qui pourtant étoit *l'Évangile ;* ce fantôme de christianisme, tel quel, a quelquefois donné beaucoup de graces à son génie. Lui qui s'est élevé avec tant de force contre les sophistes, n'eût-il pas mieux fait de s'abandonner à la tendresse de son ame, que de se perdre, comme eux, dans des systèmes dont il n'a fait que rajeunir les vieilles erreurs?

Il ne manqueroit rien à Buffon s'il avoit autant de sensibilité que d'éloquence. Remarque étrange, que nous avons lieu de faire à tous moments, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle : sans religion, *point de sensibilité.* Buffon surprend par son style; mais rarement il attendrit. Lisez l'ad-

mirable article du chien, tous les chiens y sont : le chien-chasseur, le chien-berger, le chien-sauvage, le chien grand-seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin ? le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût souvenu un chrétien.

En général, les rapports tendres ont échappé à Buffon. Et néanmoins rendons justice à ce grand peintre de la nature : son style est d'une perfection rare. Pour garder aussi bien les convenances, pour n'être jamais ni trop haut ni trop bas, il faut avoir soi-même beaucoup de mesure dans l'esprit et dans la conduite. On sait que Buffon respectoit tout ce qu'il faut respecter. Il ne croyoit pas que la philosophie consistât à afficher l'incrédulité, à insulter aux autels de vingt-quatre millions d'hommes. Il étoit régulier dans ses devoirs de chrétien, et donnoit l'exemple à ses domestiques. Rousseau s'attachant au fond, et rejetant les formes du culte, montre dans ses écrits la tendresse de la religion avec le mauvais ton du sophiste; Buffon, par la raison contraire, a la sécheresse de la philosophie, avec les bienséances de la religion. Le christianisme a mis au dedans du style du premier le charme, l'abandon et l'amour, et au dehors du style du second l'ordre, la clarté et la magnificence. Ainsi les ouvrages de ces hommes

célèbres portent, en bien et en mal, l'empreinte de ce qu'ils ont choisi, et de ce qu'ils ont rejeté eux-mêmes de la religion.

En nommant Montesquieu, nous rappelons le véritable grand homme du dix-huitième siècle. *L'Esprit des Lois* et *les Causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire romain* vivront aussi long-temps que la langue dans laquelle ils sont écrits. Si Montesquieu, dans un ouvrage de sa jeunesse, laissa tomber sur la religion quelques uns des traits qu'il dirigeoit contre nos mœurs, ce ne fut qu'une erreur passagère, une espèce de tribut payé à la corruption de la régence. Mais, dans le livre qui a placé Montesquieu au rang des hommes illustres, il a magnifiquement réparé ses torts, en faisant l'éloge du culte qu'il avoit eu l'imprudence d'attaquer. La maturité de ses années et l'intérêt même de sa gloire lui firent comprendre que, pour élever un monument durable, il falloit en creuser les fondements dans un sol moins mouvant que la poussière de ce monde; son génie, qui embrassoit tous les temps, s'est appuyé sur la seule religion à qui tous les temps sont promis.

Il résulte de nos observations que les écrivains du dix-huitième siècle doivent la plupart de leurs défauts à un système trompeur de philosophie,

et qu'en étant plus religieux, ils eussent approché davantage de la perfection. »

Il y a eu dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talents. On diroit même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste aussi par l'appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent au siècle de Louis XIV. Où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtements nobles, au langage épuré, à l'air guerrier et classique, conquérant et inspiré des arts? On les cherche et on ne les trouve plus. De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage : on les prendroit, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés.

Les disciples de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et de

nourri dans leurs ouvrages; l'immensité n'y est point, parceque la divinité y manque. Au lieu de cette tendre religion, de cet instrument harmonieux dont les auteurs du siècle de Louis XIV se servoient pour trouver le ton de leur éloquence, les écrivains modernes font usage d'une étroite philosophie, qui va divisant et subdivisant toute chose, mesurant les sentiments au compas, soumettant l'ame au calcul, et réduisant l'univers, Dieu compris, à une soustraction passagère du néant.

Aussi le dix-huitième siècle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième semble s'élever à mesure que nous nous en éloignons : l'un s'affaisse, l'autre monte dans les cieux. On aura beau chercher à ravaler le génie de Bossuet, il aura le sort de cette grande figure d'Homère qu'on aperçoit derrière les âges : quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu'un siècle fait en s'écroulant; mais aussitôt que le nuage s'est dissipé, on voit reparoître la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie pour dominer les ruines nouvelles.

FRAGMENTS

SUR LA POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Termes de comparaison.

On a tant écrit sur la Bible, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être aujourd'hui d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poëmes d'Homère. Consacrés par les siècles, ces poëmes ont reçu du temps une espèce de sainteté qui justifie le parallèle et écarte toute idée de profanation. Si Jacob et Nestor ne sont pas de la même famille, ils sont du moins l'un et l'autre des premiers jours du monde, et l'on sent qu'il n'y a qu'un pas des palais de Pilos aux tentes d'Ismaël.

Comment la Bible est plus belle qu'Homère; quelles sont les ressemblances et les différences qui existent entre elle et les ouvrages de ce poëte; voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans ces chapitres. Considérons ces deux monu-

ments qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du temple du Génie, et en forment le simple péristyle.

Et d'abord, c'est une chose assez curieuse de voir lutter de front les deux langues les plus anciennes du monde; langues dans lesquelles Moïse et Lycurgue ont publié leurs lois, et Pindare et David chanté leurs hymnes.

L'hébreu, concis, énergique, presque sans inflexion dans ses verbes, exprimant vingt nuances de la pensée par la seule apposition d'une lettre, annonce l'idiome d'un peuple qui, par une alliance remarquable, unit à la simplicité primitive une connoissance approfondie des hommes.

Le grec montre dans ses conjugaisons perplexes, dans ses inflexions, dans sa diffuse éloquence, une nation d'un génie imitatif et sociable, une nation gracieuse et vaine, mélodieuse et prodigue de paroles.

L'hébreu veut-il composer un verbe ? il n'a besoin que de connoître les trois lettres radicales qui forment au singulier la troisième personne du prétérit. Il a à l'instant même tous les temps et tous les modes, en ajoutant quelques lettres *serviles* avant, après, ou entre les trois lettres radicales.

Bien plus embarrassée est la marche du grec. Il faut considérer la *caractéristique*, la *terminai-*

son, l'*augment*, et la *pénultième* de certaines *personnes* des *temps* des verbes; choses d'autant plus difficiles à connoître, que la *caractéristique* se perd, se transpose ou se charge d'une lettre inconnue, selon la lettre même devant laquelle elle se trouve placée.

Ces deux conjugaisons, hébraïque et grecque, l'une si simple et si courte, l'autre si composée et si longue, semblent porter l'empreinte de l'esprit et des mœurs des peuples qui les ont formées : la première retrace le langage concis du patriarche qui va seul visiter son voisin au puits du palmier; la seconde rappelle la prolixe éloquence du Pélasge qui se présente à la porte de son hôte.

Si vous prenez au hasard quelque substantif grec ou hébreu, vous découvrirez encore mieux le génie des deux langues. *Nesher*, en hébreu, signifie un *aigle;* il vient du verbe *shur*, *contempler,* parceque l'aigle fixe le soleil.

Aigle en grec se rend par αἰετός, *vol rapide.*

Israël a été frappé de ce que l'aigle a de plus sublime : il l'a vu immobile sur le rocher de la montagne, regardant l'astre du jour à son réveil.

Athènes n'a aperçu que le vol de l'aigle, sa fuite impétueuse, et ce mouvement qui convenoit au propre mouvement du génie des Grecs. Telles sont précisément ces images de *soleil,* de *feux,* de *mon-*

tagnes, si souvent employées dans la Bible, et ces peintures de *bruits*, de *courses*, de *passages*, si multipliées dans Homère.

Nos termes de comparaison seront :

La simplicité ;

L'antiquité des mœurs;

La narration ;

La description;

Les comparaisons, ou les images;

Le sublime.

Examinons le premier terme.

1° *Simplicité.*

La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave; la simplicité d'Homère plus longue et plus riante.

La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles.

La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent dans les mêmes phrases ce qu'elle vient déjà de dire.

La simplicité de l'Écriture est celle d'un antique prêtre qui, plein des sciences divines et humaines, dicte du fond du sanctuaire les oracles précis de la sagesse.

La simplicité du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur qui raconte, au foyer de son hôte,

ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

2° *Antiquité des mœurs.*

Les fils des pasteurs d'Orient gardent les troupeaux comme les fils des rois d'Ilion : mais lorsque Pâris retourne à Troie, il habite un palais, parmi des esclaves et des voluptés.

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, voilà tout ce qui attend les enfants de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? Des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire, ornée d'un beau marchepied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille : le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie *l'étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présents, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on

suppose que c'est un dieu qui vient ainsi déguisé surprendre le cœur des rois, ou un homme tombé dans l'infortune, et par conséquent le favori de Jupiter.

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller au-devant de son hôte, il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur* : il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point ; il demeure, ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Cet autel doit dire aux siècles futurs que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie, et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

Chez Homère, les œuvres civiles se font avec fracas et parade : un juge, assis au milieu de la

place publique, prononce à haute voix ses sentences; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices ou harangue les peuples. Une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes : une armée, un peuple entier assistent aux funérailles d'un roi : un serment se fait au nom des furies avec des imprécations terribles, etc.

Jacob, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main « sur ma cuisse, dit Abraham à son serviteur, et « jurez d'aller en Mésopotamie. » Deux mots suffisent pour conclure un mariage au bord de la fontaine. Le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à garder, pendant sept ans, les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Ephron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parcequ'elles sont plus simples; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

3° *La narration.*

La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtements, d'armes et de sceptres; par des gé-

néalogies d'hommes ou de choses. Les noms propres y sont hérissés d'épithètes; un héros manque rarement d'être *divin*, *semblable aux immortels*, ou *honoré des peuples comme un Dieu*. Une princesse a toujours *de beaux bras*; elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Délos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Graces*.

La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le pronom les remplace; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, annonce, par cette simplicité, une société bien plus près de l'état de nature, que la société peinte par Homère. Les amours-propres sont déjà éveillés dans les hommes de l'Odyssée; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

4° *Description*.

Les descriptions d'Homère sont longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre ou terrible, ou triste, ou gracieux, ou fort, ou sublime.

La Bible, dans tous ces genres, n'a ordinairement qu'un seul trait; mais ce trait est frappant, et met l'objet sous les yeux.

5° *Les comparaisons*.

Les comparaisons homériques sont prolongées

par des circonstances incidentes : ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

Les comparaisons de la Bible sont généralement exprimées en quelques mots : c'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois elle connoît aussi les comparaisons détaillées ; mais alors elle prend un tour oriental, et personnifie l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

6° *Le sublime.*

Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement à son terme.

Dans la Bible il est presque toujours inattendu ; il fond sur vous comme l'éclair ; vous restez fumant et sillonné par la foudre, avant de savoir comment elle vous a frappé.

Dans Homère, le sublime se compose encore de la magnificence des mots en harmonie avec la majesté de la pensée.

Dans la Bible, au contraire, le plus haut sublime provient souvent d'un contraste entre la grandeur de l'idée et la petitesse, quelquefois même la trivialité du mot qui sert à le rendre. Il

en résulte un ébranlement, un froissement incroyable pour l'ame; car lorsque exalté par la pensée il s'élance dans les plus hautes régions, soudain l'expression, au lieu de le soutenir, le laisse tomber du ciel en terre, et le précipite du sein de Dieu dans le limon de cet univers. Cette sorte de sublime, le plus impétueux de tous, convient singulièrement à un Être immense et formidable, qui touche à la fois aux plus grandes et aux plus petites choses.

CHAPITRE II.

SUITE DU PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Exemples.

Quelques exemples achèveront maintenant le développement de ce parallèle. Nous prendrons l'ordre inverse de nos premières bases; c'est-à-dire, que nous commencerons par les lieux d'oraison dont on peut citer des traits courts et détachés (tels que le *sublime* et les *comparaisons*), pour finir par la *simplicité et l'antiquité des mœurs*.

Il y a un endroit remarquable pour le sublime dans l'Iliade; c'est celui où Achille, après la mort de Patrocle, paroît désarmé sur le retranchement

des Grecs, et épouvante des bataillons troyens par ses cris. Le nuage d'or qui ceint le front du fils de Pélée, la flamme qui s'élève sur sa tête, la comparaison de cette flamme à un feu placé la nuit au haut d'une tour assiégée, les trois cris d'Achille, qui trois fois jettent la confusion dans l'armée troyenne; tout cela forme ce sublime homérique, qui, comme nous l'avons dit, se compose de la réunion de plusieurs beaux accidents et de la magnificence des mots.

Voici un sublime bien différent; c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire.

« Prophétie contre la vallée de vision.

« D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les « toits,

« Ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, « ville triomphante? Les enfants sont tués, et ils ne « sont point morts par l'épée, ils ne sont point tombés « par la guerre. . . . . .

« Le Seigneur vous couronnera d'une couronne « de maux. Il vous jettera comme une balle dans un « champ large et spacieux. Vous mourrez là; et c'est « à quoi se réduira le char de votre gloire. »

Dans quel monde inconnu le prophète vous jette tout à coup! Où vous transporte-t-il? Quel est celui qui parle, et à qui la parole est-elle adressée? Le mouvement suit le mouvement, et

chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir ;* le prophète, partageant son désordre, lui dit au singulier, *pourquoi montes-tu,* et il ajoute *en foule,* collectif. « Il vous jettera « *comme une balle* dans *un champ spacieux,* et « c'est *à quoi se réduira le char de votre gloire* » : voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Homère a mille façons sublimes de peindre une mort violente ; mais l'Écriture les a toutes surpassées par ce seul mot : « *Le premier-né de* « *la mort* dévorera sa beauté. »

Le premier né de la mort, pour dire *la mort la plus affreuse,* est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela ; les routes pour arriver à ce sublime sont inconnues.

C'est ainsi que l'Écriture appelle encore la mort, *le roi des épouvantements ;* c'est ainsi qu'elle dit en parlant du méchant : « *Il a conçu la* « *douleur*, et *enfanté l'iniquité.* » (Job, ch. 15.)

Quand le même Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie : *l'enfer est nu devant ses yeux — : c'est lui qui lie les eaux dans les*

nuées : — il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde.

Le devin Théoclymène, au festin de Pénélope, est frappé des présages sinistres qui les menacent.

« Ah! malheureux, que vous est-il arrivé de fu-
« neste ! quelles ténèbres sont répandues sur vos
« têtes, sur votre visage et autour de vos genoux dé-
« biles! — Un hurlement se fait entendre, vos joues
« sont couvertes de pleurs. Les murs, les lambris
« sont teints de sang; cette salle, ce vestibule sont
« pleins de larves qui descendent dans l'Erèbe, à tra-
« vers l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le ciel, et la
« nuit des enfers se lève. »

Tout formidable que soit ce sublime, il le cède encore à la vision du livre de Job.

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le
« sommeil endort le plus profondément les hommes,
« Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la
« frayeur pénétra jusqu'à mes os.
« Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair
« se hérissa d'horreur.
« Je vis celui dont je ne connoissois point le vi-
« sage. Un spectre parut devant mes yeux, et j'enten-
« dis une voix comme un petit souffle *. ».

---

* Job, cap. IV, vers. 13, 14, 15, 16. Les mots en italique in-

Il y a là beaucoup moins de sang, de ténèbres, de larves, que dans Homère; mais ce *visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Quant à ce sublime qui résulte du choc d'une grande pensée et d'une petite image, nous allons en voir un bel exemple en parlant des comparaisons.

Si le chantre d'Ilion peint un jeune homme abattu par la lance de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de fleurs, planté dans un verger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les zéphyrs; tout à coup un vent impétueux le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières, qui portoient la sève à ses racines.

La Bible, pour tout cela, n'a qu'un trait: « L'impie, dit-elle, se flétrira comme la vigne tendre, « comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur.

« La terre, s'écrie Isaïe, chancellera comme un « homme ivre : elle sera transportée comme une « tente dressée pour une nuit. »

Voilà le sublime en contraste. Sur la phrase,

---

diquent les endroits où nous différons de Sacy. Il traduit, *Un esprit vint se présenter devant moi et les cheveux m'en dressèrent à la tête.* On voit combien l'hébreu est plus énergique.

elle sera transportée, l'esprit demeure suspendu et attend quelque grande comparaison, lorsque le prophète ajoute, *comme une tente dressée pour une nuit.* On voit la terre, qui nous paroît si vaste, déployée dans les airs comme un petit pavillon, ensuite emportée avec aisance par le *Dieu fort* qui l'a tendue, et pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide.

La seconde espèce de comparaison que nous avons attribuée à la Bible, c'est-à-dire la *longue* comparaison, se rencontre ainsi dans Job :

« Vous verriez l'impie humecté avant le lever « du soleil, et réjouir sa tige dans son jardin. Ses « racines se multiplient dans un tas de pierres, et « s'y affermissent; si on l'arrache de sa place, le « lieu même où il étoit le renoncera, et lui dira : « Je ne t'ai point connu. »

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable! C'est ainsi que les méchants sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres,* sur lesquels, dans leur coupable prospérité, ils jettent follement leurs racines. Ces cailloux, qui prennent la parole, offrent de plus une sorte de personnification presque inconnue au poëte de l'Ionie *.

---

* Homère a fait pleurer le rivage de l'Hellespont.

Ézéchiel, prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie : « Les vaisseaux trembleront, maintenant que vous « êtes saisie de frayeur, et les îles seront épou- « vantées dans la mer, en voyant que personne « ne sort de vos portes. »

Y a-t-il rien de plus effrayant que cette image ? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, debout encore avec ses tours et ses édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

Venons aux exemples de narration, où nous trouverons réunis le *sentiment*, *et la description*, *l'image, la simplicité*, *et l'antiquité des mœurs.*

Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Homère, se trouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs.

« Ulysse, prenant dans sa forte main un pan de son « superbe manteau de pourpre, le tiroit sur sa tête « pour cacher son noble visage, et pour dérober aux « Phéaciens les pleurs qui lui tomboient des yeux. « Quand le chantre divin suspendoit ses vers, Ulysse « essuyoit ses larmes, et prenant une coupe, il fai-

« soit des libations aux dieux. Quand Démodocus re-« commençoit ses chants, et que les anciens l'ex-« citoient à continuer (car ils étoient charmés de ses « paroles), Ulysse s'enveloppoit la tête de nouveau, « et recommençoit à pleurer. »

Ce sont des beautés de cette nature qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire, de n'avoir été vaincu, dans de pareils tableaux, que par des hommes écrivant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est sans doute, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le reconnoître et lui amènent le jeune Benjamin, qu'il avoit demandé.

« Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, « et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont « vous parliez, vit-il encore, se porte-t-il bien ?

« Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, « est encore en vie, et il se porte bien ; et en se bais-« sant profondément, ils l'adorèrent.

« Joseph levant les yeux vit Benjamin son frère, « fils de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le « plus jeune de vos frères, dont vous m'aviez parlé ? « Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit « toujours favorable.

« Et il se hâta de sortir, parceque ses entrailles « avoient été émues en voyant son frère, et *qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes;* passant dans une autre « chambre, *il pleura.*

« Et après *s'être lavé le visage,* il revint, et, se fai- « sant violence, dit à ses serviteurs : Servez à man- « ger. »

Voilà les larmes de Joseph en opposition à celles d'Ulysse; voilà des beautés semblables, et cependant quelle différence de pathétique! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin, cette manière de demander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables; les larmes en viennent aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnoitre à Télémaque; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de la baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu.

« Son fils bien-aimé l'admire et se hâte de détour- « ner la vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. « Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapide- « ment ces mots : Étranger, tu me parois bien diffé-

« rent de ce que tu étois avant d'avoir ces habits,
« et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes tu
« es quelqu'un des dieux habitants du secret Olympe;
« mais sois-nous favorable, nous t'offrirons des vic-
« times sacrées et des ouvrages d'or merveilleuse-
« ment travaillés.

« Le divin Ulysse, pardonnant à son fils, répondit :
« Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me compares-tu
« aux Dieux? *Je suis ton père,* pour qui tu supportes
« mille maux et les violences des hommes. Il dit, et
« il embrasse son fils, et les larmes qui coulent le
« long de ses joues viennent mouiller la terre; jus-
« qu'alors il avoit eu la force de les retenir.

Nous reviendrons sur cette reconnoissance, il faut voir auparavant celle de Joseph et de ses frères.

Joseph, après avoir fait mettre une coupe dans le sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfants de Jacob; ceux-ci sont consternés, Joseph feint de vouloir retenir le coupable; Juda s'offre en otage pour Benjamin, il raconte à Joseph que Jacob lui avoit dit avant de partir pour l'Égypte :

« Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma
« femme.

« L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez
« dit qu'une bête l'avoit dévoré, et il ne paroît point
« jusqu'à cette heure.

« Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui

« arrive quelque accident dans le chemin, vous acca-
« blerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira
« au tombeau.

« Joseph ne pouvant plus se retenir, et parcequ'il
« étoit environné de plusieurs personnes, il com-
« manda que l'on fît sortir tout le monde, afin que
« nul étranger ne fût présent lorsqu'il se feroit recon-
« noître de ses frères.

« Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva
« fortement sa voix, qui fut entendue des Égyptiens et
« de toute la maison de Pharaon.

« Il dit à ses frères : Je suis Joseph : mon père
« vit-il encore? Mais ses frères ne purent lui répon-
« dre, tant ils étoient saisis de frayeur.

« Il leur parla avec douceur, et leur dit : Appro-
« chez-vous de moi; et s'étant approchés de lui, il
« ajouta : Je suis Joseph votre frère, que vous avez
« vendu pour l'Égypte.

« Ne craignez point. Ce n'est point par votre con-
« seil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de
« Dieu. Hâtez-vous d'aller trouver mon père.

« . . . . . Et s'étant jeté au cou de Benjamin son
« frère, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le te-
« nant embrassé.

« Joseph embrassa aussi tous ses frères, et il pleura
« sur chacun d'eux. »

La voilà cette histoire de Joseph, et ce n'est

point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve (car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes n'appartient à des sophistes); on la trouve cette histoire dans le livre qui sert de base à une religion dédaignée des esprits forts, et qui seroit bien en droit de leur rendre mépris pour mépris. Voyons comment la reconnoissance de Joseph et de ses frères l'emporte sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur, en employant le *merveilleux*. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentiments l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensoit trouver que la vérité. Ulysse, se faisant reconnoître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avoit senti, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Euryclée par une ancienne cicatrice, et à Laërte, par la circonstance des treize poiriers que le vieillard avoit donnés à Ulysse enfant. On aime à voir que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées comme celles du commun des hommes, et que les affections simples en composent le fond.

La reconnoissance est mieux amenée dans la Genèse. Une coupe est mise, par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père; l'image de la douleur de Jacob brise tout à coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avoit résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph,* on sait qu'il faisoit pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le Πατὴρ τεὸς εἰμὶ, *je suis ton père*, est bien inférieur à l'*ego sum Joseph.* Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu;* il ne leur dit pas, *je suis votre frère*, il leur dit seulement, je suis *Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph.* Comme Télémaque, ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui;* car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit, *je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse : ego*

suum Joseph, FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères; les excuses qu'il leur fournit en leur disant que, loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Écriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux lois du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu: cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph comme il est marqué dans la Genèse; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe;* et qu'ainsi, au lieu de dire, *je suis ici par la volonté du Seigneur*, il dise, la *fortune m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin, Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque, mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu; « *et s'étant jeté au cou de* « *Benjamin pour l'embrasser, il pleura; et Ben-* « *jamin pleura aussi, en le tenant embrassé.* » C'est là la seule magnificence de style convenable en de telles occasions.

Nous trouverions dans l'Écriture plusieurs autres morceaux de narration, de la même excellence que celui de Joseph, mais le lecteur peut aisément en faire la comparaison avec des passages d'Homère. Il comparera par exemple le livre de Ruth et le livre de la réception d'Ulysse chez Eumée. Tobie offre des ressemblances touchantes avec quelques scènes de l'Iliade et de l'O-

dyssée : Priam est conduit par Mercure sous la forme d'un jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parents le retour d'un fils chéri, et cet autre chien qui, resté fidèle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, dès qu'il a reconnu son maître sous les lambeaux de l'infortune. Nausicaa et la fille de Pharaon vont laver leurs robes aux fleuves; l'une y trouve Ulysse et l'autre Moïse.

Il y a sur-tout dans la Bible de certaines façons de s'exprimer, plus touchantes, selon nous, que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit :

« Nestor, cet orateur des Pyliens, cette bouche « éloquente dont les paroles étoient plus douces que « le miel, se leva au milieu de l'assemblée. Déjà il « avoit charmé par ses discours deux générations « d'hommes, entre lesquelles il avoit vécu dans la « grande Pylos, et il régnoit maintenant sur la « troisième. »

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le Patriarche répond :

« Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes

« jours ont été courts et mauvais, et ils n ont point
« égalé ceux de mes pères. »

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentiments; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées tristes; l'une, représentant le chef d'un peuple, ne montre le vieillard que relativement à une position de la vie, l'autre le considère individuellement et tout entier : en général, Homère fait plus réfléchir sur les hommes, et la Bible sur l'homme.

Homère a souvent parlé des joies de deux époux, mais l'a-t-il fait de cette sorte?

« Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara
« sa mère, et il la prit pour épouse; et il eut tant de
« joie en elle, que la douleur qu'il avoit ressentie de
« la mort de sa mère fut tempérée. »

Nous terminerons ce parallèle, et notre poétique chrétienne, par un essai qui fera comprendre dans un instant la différence qui existe entre le style de la Bible et celui d'Homère; nous prendrons un morceau de la première, pour la peindre des couleurs du second. Ruth parle ainsi à Noëmi :

« Ne vous opposez point à moi, en me forçant à
« vous quitter et à m'en aller : en quelque lieu que
« vous alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous

« mourrez; votre peuple sera mon peuple, et votre « Dieu sera mon Dieu. »

Tâchons de traduire ce verset en langue homérique :

« La belle Ruth répondit à la sage Noëmi, honorée « des peuples comme une déesse : Cessez de vous « opposer à ce qu'une divinité m'inspire : je vous di« rai la vérité telle que je la sais et sans déguisement. « Je suis résolue de vous suivre. Je demeurerai avec « vous, soit que vous restiez chez les Moabites, ha« biles à lancer le javelot, soit que vous retourniez « au pays de Juda, si fertile en oliviers. Je deman« derai avec vous l'hospitalité aux peuples qui res« pectent les suppliants. Nos cendres seront mêlées « dans la même urne, et je ferai au Dieu qui vous ac« compagne toujours des sacrifices agréables.

« Elle dit : et, comme lorsque le violent Zéphyr « amène une pluie tiède du côté de l'occident, les « laboureurs préparent le froment et l'orge, et font « des corbeilles de joncs très proprement entrela« cées; car ils prévoient que cette ondée va amollir « la glèbe, et la rendre propre à recevoir les dons « précieux de Cérès; ainsi les paroles de Ruth, « comme une pluie féconde, attendrirent le cœur de « Noëmi. »

Autant que nos foibles talents nous ont permis d'imiter Homère, voilà peut-être l'ombre du style

de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original qu'il a dans l'Écriture? Quelle poésie peut jamais valoir ce seul tour : « *Populus tuus populus* « *meus, Deus tuus Deus meus.* » Il sera aisé maintenant de prendre un passage d'Homère, d'en effacer les couleurs, et de n'en laisser que le fond, à la manière de la Bible.

Par-là nous espérons (du moins aussi loin que s'étendent nos lumières) avoir fait connoître aux lecteurs quelques unes des innombrables beautés des livres saints. Heureux si nous avons réussi à leur faire admirer cette grande et sublime pierre qui porte l'Église de Jésus-Christ!

« Si l'Écriture, dit saint Grégoire-le-Grand, « renferme des mystères capables d'exercer les « plus éclairés, elle contient aussi des vérités « simples, propres à nourrir les humbles et les « moins savants; elle porte à l'extérieur de quoi « alaiter les enfants, et dans ses plus secrets replis « de quoi saisir d'admiration les esprits les plus « sublimes. Semblable à un fleuve dont les eaux « sont si basses en certains endroits, qu'un agneau « pourroit y passer, et en d'autres, si profondes, « qu'un éléphant y nageroit (*c*). »

CHAPITRE III.

LA MÈRE.

Andromaque.

VOX *in Rama* * *audita est*, dit Jérémie, *ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Une voix a été entendue sur la montagne, avec des pleurs et beaucoup de gémissements : c'est Rachel pleurant ses fils, et elle n'a pas voulu être consolée, *parce-qu'ils ne sont plus.* » Comme ce *quia non sunt* est beau! c'est toute la mère (*d*). Une religion qui a consacré un pareil mot connoît bien le cœur maternel.

Le culte de la Vierge et l'amour de Jésus-Christ pour les enfants prouvent assez que l'esprit du christianisme a une tendre sympathie avec le génie des mères. Ici nous nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique; nous chercherons dans les sentiments d'une mère *païenne*, peinte

* Nous avons suivi le latin de l'Évangile de saint Mathieu. Nous ne voyons pas pourquoi Sacy a traduit *Rama* par *Rama*, une ville. *Rama* hébreu (d'où le mot ῥάδαμνος des Grecs) se dit d'une branche d'arbre, d'un bras de mer, d'une chaîne de montagnes. Ce dernier sens est celui de l'hébreu, et la Vulgate le dit dans Jérémie : *Vox in excelso.*

par un auteur *moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu répandre dans son tableau, sans s'en apercevoir lui-même. Pour démontrer l'influence d'une institution morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté soit pris à la racine même de cette institution; il suffit qu'il en décèle le génie; c'est ainsi que l'*Elysée*, dans *Télémaque*, est visiblement un *paradis chrétien*.

Or, les sentiments les plus touchants de l'*Andromaque* de Racine émanent pour la plupart d'un poëte *chrétien*. L'*Andromaque* de l'Iliade est plus épouse que mère; celle d'Euripide a un caractère à la fois rampant et ambitieux, qui détruit le caractère maternel; celle de Virgile est tendre et triste, mais c'est moins encore la mère que l'épouse : la veuve d'Hector ne dit pas *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est*.

L'*Andromaque* de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'*Andromaque* antique. Ce vers si simple et si aimable,

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui, »

est le mot d'une femme chrétienne; cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'*Andromaque* d'Homère gémit sur les malheurs futurs d'Astyanax, mais elle songe à

peine à lui dans le présent; la mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtoient pas long-temps les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvoient quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Évangile qui ait osé nommer, sans rougir, les *petits enfants* (*parvuli*), et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum;*
« *quem cùm complexus esset, ait illis:*

« *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine*
« *meo, me recipit.* »

Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit:

Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit.

Lorsque la veuve d'Hector dit à Céphise, dans Racine :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste,

qui ne reconnoît la chrétienne? C'est le *deposuit potentes de sede*. L'antiquité ne parle pas de la sorte, car elle n'imite que les sentiments *naturels* ; or, les sentiments exprimés dans ces vers

de Racine *ne sont point purement dans la nature;* ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste;* en élevant Astyanax vers le ciel, il s'écrie :

« O Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que « mon fils règne, comme moi, sur Ilion; faites qu'il « obtienne l'empire entre les guerriers; qu'en le voyant « revenir chargé des dépouilles de l'ennemi on s'é- « crie : Celui-ci est encore plus vaillant que son « père. »

Énée dit à Ascagne :

Et te animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector.

A la vérité, l'Andromaque moderne s'exprime à peu près comme Virgile sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers,

« Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté, »

elle ajoute :

« Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. »

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité que le christianisme a répandue dans les sentiments, et qui a changé pour nous le rapport

des passions, comme nous le dirons bientôt, perce à travers tout le rôle de la moderne Andromaque. Quand la veuve d'Hector dans l'Iliade se représente la destinée qui attend son fils, la peinture qu'elle fait de la future misère d'Astyanax a quelque chose de bas et de honteux; l'humilité, dans notre religion, est bien loin d'avoir un pareil langage; elle est aussi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie, mais on sent qu'il ne cède que par un principe de vertu; qu'il ne s'abaisse que sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes; il conserve sa dignité dans les fers : fidèle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort viendra bientôt le délivrer; il n'estime les choses de la vie que comme des songes, et supporte sa condition sans se plaindre, parceque la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadème et le bonnet de l'esclave, sont peu différents à ses yeux.

Le père Brumoy a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé, selon la nature, que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée.

L'observation est bonne de soi; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et parconséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon, étouffant sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent; il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente sèche les pleurs qu'on versoit pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut sur-tout admirer; il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

CHAPITRE IV.

LE FILS.

Gusman.

VOLTAIRE va nous fournir encore le modèle d'un autre caractère chrétien, le caractère du fils. Ce

n'est ni le docile Télémaque avec Ulysse, ni le fougueux Achille avec Pélée; c'est un jeune homme passionné, dont la religion combat et subjugue les penchants.

Alzire, malgré le peu de vraisemblance des mœurs, est une tragédie fort attachante; on y plane au milieu de ces régions de la morale chrétienne qui, s'élevant au-dessus de la morale vulgaire, est d'elle-même une divine poésie. La paix qui règne dans l'ame d'Alvarez n'est point la seule paix de la nature. Supposez que Nestor cherche à modérer les passions d'Antiloque, il citera d'abord des exemples de jeunes gens qui se sont perdus pour n'avoir pas voulu écouter leurs pères; puis, joignant à ces exemples quelques maximes communes sur l'indocilité de la jeunesse et sur l'expérience des vieillards, il couronnera ses remontrances par son propre éloge, et par un regret sur les jours du vieux temps.

L'autorité qu'emploie Alvarez est d'une autre espèce : il met en oubli son âge et son pouvoir paternel, pour ne parler qu'au nom de la religion. Il ne cherche pas à détourner Gusman d'un crime *particulier*; il lui conseille une vertu *générale*, la *charité*; sorte d'humanité céleste que le Fils de l'Homme a fait descendre sur la terre, et qui n'y

habitoit point avant l'établissement du christianisme *. Enfin, Alvarez, commandant à son fils comme *père*, et lui obéissant comme *sujet*, est un de ces traits de haute morale, aussi supérieure à la morale des anciens, que les Évangiles surpassent les dialogues de Platon pour l'enseignement des vertus.

Achille mutile son ennemi, et l'insulte après l'avoir abattu; Gusman est aussi fier que le fils de Pélée : percé de coups par la main de Zamore, expirant à la fleur de l'âge, perdant à la fois une épouse adorée et le commandement d'un vaste empire, voici l'arrêt qu'il prononce sur son rival et son meurtrier; triomphe éclatant de la religion et de l'exemple paternel sur un *fils chrétien*.

(A Alvarez.)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.

* Les anciens eux-mêmes devoient à leur culte le peu d'humanité qu'on remarque chez eux : l'hospitalité, le respect pour les suppliants et pour les malheureux tenoient à des idées religieuses. Pour que le misérable trouvât quelque pitié sur la terre, il falloit que Jupiter s'en déclarât le protecteur; tant l'homme est féroce sans la religion!

J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé;
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé :
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(A Montèse, qui se jette à ses pieds.)

Montèse, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes;
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.)

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

A quelle religion appartiennent cette morale et cette mort? Il règne ici un *idéal de vérité* au-dessus de tout *idéal poétique*. Quand nous disons un *idéal de vérité*, ce n'est point une exagération; on sait que ces vers,

Des Dieux que nous servons connais la différence, etc.

sont les paroles mêmes de François de Guise. Quant

au reste de la tirade, c'est la substance de la morale évangélique :

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.

. . . .

J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Un trait seul n'est pas chrétien dans ce morceau.

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

Le poëte a voulu faire reparoître ici la nature et le caractère orgueilleux de Gusman : l'intention dramatique est heureuse ; mais, prise comme beauté *absolue*, le sentiment exprimé dans ces vers est bien petit, au milieu des hauts sentiments dont il est environné ! Telle se montre toujours la *pure nature* auprès de la *nature chrétienne*. Voltaire est bien ingrat d'avoir calomnié un culte qui lui a fourni des scènes si pathétiques, et ses plus beaux titres à l'immortalité. Il auroit toujours dû se rappeler ce vers, qu'il avoit fait sans doute par un mouvement involontaire d'admiration :

Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !

Ajoutons tant de *génie*, tant de *beautés poétiques*.*

---

* On ignore assez généralement que Voltaire ne s'est servi

CHAPITRE V.

L'Amitié.

..... Cette chaleur que la *charité* répand dans les passions vertueuses leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentiments ne passoit pas le tombeau, où il venoit faire naufrage. Amis, frères, époux, se quittoient aux portes de la mort, et sentoient que leur séparation étoit éternelle; le comble de la félicité, pour les Grecs et pour les Romains, se réduisoit à mêler leurs cendres ensemble : mais combien elle devoit être douloureuse, une urne qui ne renfermoit que des souvenirs ! Le polythéisme avoit établi l'homme dans les régions du passé; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentiments honnêtes sur la terre n'est que l'avant-goût des délices dont nous serons comblés. Le principe de

des paroles de François de Guise, qu'en les empruntant d'un autre poëte. Rowe en avoit fait usage avant lui dans son *Tamerlan*, et l'auteur d'*Alzire* s'est contenté de traduire, mot pour mot, le tragique Anglais :

Now learn the difference, 'twixt thy faith and mine....
Thine bids thee lift thy dagger to my throat
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

nos amitiés n'est point dans ce monde : deux êtres qui s'aiment ici-bas sont seulement dans la route du ciel, où ils arriveront ensemble, si la vertu les dirige. De manière que cette forte expression des poëtes, *exhaler son ame dans celle de son ami*, est littéralement vraie pour deux chrétiens. En se dépouillant de leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposoit à leur union intime; et leurs ames vont se confondre dans le sein de l'Éternel. (*e*)

CHAPITRE VI.

LE GUERRIER.

Godefroi de Bouillon.

Les vertus purement morales sont froides par essence : ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'ame, c'est quelque chose de retranché de la nature; c'est l'absence du vice, plutôt que la présence de la vertu.

Les vertus religieuses ont des ailes, elles sont passionnées. Non contentes de s'abstenir du mal, elles veulent faire le bien : elles ont l'activité de l'amour, et se tiennent dans une région supérieure et un peu exagérée. Telles étoient les vertus des chevaliers.

La foi ou la fidélité étoit leur première vertu; la fidélité est pareillement la première vertu du christianisme.

Le chevalier ne mentoit jamais. — Voilà le chrétien.

Le chevalier étoit pauvre, et le plus désintéressé des hommes. — Voilà le disciple de l'Évangile.

Le chevalier s'en alloit à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. — Voilà la charité de Jésus-Christ.

Enfin le christianisme a produit l'honneur ou la bravoure des héros modernes, si supérieure à celle des héros antiques.

La véritable religion nous enseigne que ce n'est pas par la force du corps que l'homme se doit mesurer, mais par la grandeur de l'ame. D'où il résulte que le plus foible des chevaliers ne tremble jamais devant un ennemi; et fût-il certain de recevoir la mort, il n'a pas même la pensée de la fuite.

Cette haute valeur est devenue si commune, que le moindre de nos fantassins est plus courageux que les Ajax qui fuyoient devant Hector, qui fuyoit à son tour devant Achille. Quant à la clémence du chevalier chrétien envers les vaincus, qui peut nier qu'elle découle du christianisme?

Les poëtes modernes ont tiré une foule de traits nouveaux du caractère chevaleresque. Dans la *tragédie*, il suffit de nommer Bayard, Tancrède, Nemours, Couci : Nérestan apporte la rançon de ses frères d'armes, et se vient rendre prisonnier, parcequ'il ne se peut racheter lui-même. Les belles mœurs chrétiennes! Et qu'on ne dise pas que c'est une pure invention poétique; il y a cent exemples de chrétiens qui se sont remis entre les mains des infidèles, ou pour délivrer d'autres chrétiens, ou parcequ'ils ne pouvoient compter l'argent qu'ils avoient promis.

Mais c'est dans Godefroi qu'il faut admirer le chef-d'œuvre du caractère héroïque. Si Énée veut échapper à la séduction d'une femme, il tient les yeux baissés, *immota tenebat lumina;* il cache son trouble; il répond des choses vagues : « Reine, « je ne nie point tes bontés, je me souviendrai « d'Élise », *meminisse Elisæ.*

Ce n'est pas de cet air que le capitaine chrétien repousse les adresses d'Armide : il résiste, car il connoît les fragiles appas du monde; il continue son vol vers le ciel, *comme l'oiseau rassasié qui ne s'abat point où une nourriture trompeuse l'appelle.*

Qual saturo augel, che non si cali,
Ove il cibo mostrando, altri l' invita.

Faut-il combattre, délibérer, apaiser une sédition? Bouillon est par-tout grand, par-tout auguste. Ulysse frappe Thersite de son sceptre, et arrête les Grecs prêts à rentrer dans leurs vaisseaux : les mœurs sont naïves et pittoresques. Mais voyez Godefroi se montrant seul à un camp furieux, qui l'accuse d'avoir fait assassiner un héros. Quelle beauté noble et touchante dans la prière de ce capitaine plein de la conscience de sa vertu! Comme cette prière fait ensuite éclater l'intrépidité du général, qui, désarmé et tête nue, se présente à une soldatesque effrénée!

Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et de Virgile, anime le guerrier chrétien. Énée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère, qui approche du rivage Rutule, est dans une héroïque attitude; Agamemnon, semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur : cependant Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier chant de la Jérusalem.

Le soleil vient de se lever; les armées sont en présence, les bannières se déroulent aux vents; les plumes flottent sur les casques; les habits, les franges, les harnois, les armes, les couleurs, l'or et le fer, étincellent aux premiers feux du jour.

Monté sur un coursier rapide, Godefroi parcourt les rangs de son armée; il parle, et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu, l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence; les légions se prosternent, en adorant celui qui fit tomber Goliath par la main d'un jeune berger. Soudain la trompette sonne, les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des armées, ils se précipitent sur les bataillons ennemis.

CHAPITRE VII.

Paradis perdu.

Le berceau de Rome, chanté par Virgile, est un grand sujet, sans doute; mais que dire du sujet d'un poëme qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain? Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camp, ni de villes assiégées; il retrace la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur!

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvements du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie; ses yeux s'ouvrent; il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament; par un mouvement de désir, il veut s'élancer vers cette voûte, et il se trouve debout, la tête levée vers le ciel. Il touche ses membres; il court, il s'arrête; il veut parler et il parle. Il nomme naturellement ce qu'il voit, il s'écrie : « *O toi, soleil, et vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers !* » et les noms qu'il donne sont les vrais noms des êtres. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres? *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de celui qui m'a créé?* Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve, est le sentiment de l'existence d'un Être suprême; le premier besoin qu'il manifeste, est le besoin de Dieu ! Que Milton est sublime dans ce passage! mais se fût-il élevé à ces pensées, s'il n'eût connu la religion de Jésus-Christ?

Dieu se manifeste à Adam, la créature et le Créateur s'entretiennent ensemble; ils *parlent de la solitude*. Nous supprimons les réflexions. La solitude ne *vaut rien à l'homme*. Adam s'endort, Dieu tire du sein même de notre premier père une nouvelle créature, et la lui présente à son réveil : « La grace est dans sa démarche, le ciel dans ses

« yeux, et la dignité et l'amour dans tous ses mou-
« vements. Elle s'appelle la *femme*; elle est née
« de l'homme. L'homme quittera pour elle son
« père et sa mère. » Malheur à celui qui ne senti-
roit pas là-dedans la divinité!

Le poëte continue à développer ces grandes vues de la nature humaine, cette sublime raison du christianisme. Le caractère de la femme est admirablement tracé dans la fatale chute. Ève tombe par amour-propre; elle se vante d'être assez forte pour s'exposer seule; elle ne veut pas qu'Adam l'accompagne dans le lieu solitaire où elle cultive des fleurs; cette belle créature, qui se croit invincible, en raison même de sa foiblesse, ne sait pas qu'un seul mot peut la subjuguer. L'Écriture nous peint la femme esclave de sa vanité. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : « Vous perdrez, leur dit-il, vos boucles d'oreilles, « vos bagues, vos bracelets, vos voiles. »

La manière dont le poëte anglais a conduit la chute de nos premiers pères mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'auroit pas manqué de renverser le monde, au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal; Milton s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre, qui vient d'enfanter la mort : on est beaucoup plus surpris, parceque cela est beaucoup moins sur-

prenant. Quelles calamités cette tranquillité présente de la nature ne fait-elle point entrevoir dans l'avenir! Tertullien, cherchant pourquoi l'univers n'est point dérangé par les crimes des hommes, en apporte une raison sublime : cette raison, c'est la PATIENCE de Dieu.

Lorsque la mère du genre humain présente le fruit de science à son époux, notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les cheveux, ne jette point de cris. Un tremblement le saisit, il reste muet, la bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il aperçoit l'énormité du crime ; d'un côté, s'il désobéit, il devient sujet à la mort; de l'autre, s'il reste fidèle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne désormais condamnée au tombeau. Il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Ève? Le combat n'est pas long : tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu d'accabler son épouse de reproches, Adam la console, et prend de sa main la pomme fatale. A cette consommation du crime, rien ne s'altère encore dans la nature : les passions seulement font gronder leurs premiers orages dans le cœur du couple malheureux.

Adam et Ève s'endorment, mais ils n'ont plus cette innocence qui rend les songes légers. Bientôt ils sortent de ce sommeil agité, comme on sorti-

roit d'une pénible insomnie (*as from unrest*). C'est alors que leur péché se présente à eux. « *Qu'avons-nous fait*, s'écrie Adam? *pourquoi « es-tu nue? Couvrons-nous, de peur qu'on ne « nous voie dans cet état.* » Le vêtement ne cache point une nudité dont on s'est aperçu.

Cependant la faute est connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges; mais *that sadness mixt with pity, did not alter their bliss;* « cette « tristesse mêlée *à la pitié* n'altéra point leur bon- « heur. » Mot chrétien et d'une tendresse sublime. Dieu envoie son Fils pour juger les coupables; le juge descend; il appelle Adam : « Où es-tu, lui « dit-il? » Adam se cache. — « Seigneur, je n'ose « me montrer à vous, parceque je suis nu. » — « Comment sais-tu que tu es nu? Aurois-tu mangé « du fruit de science? » — Quel dialogue! cela n'est point d'invention humaine. Adam confesse son crime; Dieu prononce la sentence : « Homme, « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, tu « déchireras péniblement le sein de la terre; sorti « de la poudre, tu retourneras en poudre. — « Femme, tu enfanteras avec douleur. » Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. Nous ne savons pas si le lecteur est frappé comme nous; mais nous trouvons dans cette scène de la Genèse quelque chose de si extraordinaire et de

si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique; l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans le néant.

Le Fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtements aux coupables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Ève, dans lequel on prétend que Milton a consacré un évènement de sa vie, un raccommodement entre lui et sa première femme. Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Adam s'est retiré seul pendant la nuit sous un ombrage : la nature de l'air est changée; des vapeurs froides, des nuages épais obscurcissent les cieux; la foudre a embrasé des arbres, les animaux fuient à la vue de l'homme; le loup commence à poursuivre l'agneau, le vautour à déchirer la colombe. Adam tombe dans le désespoir; il désire de rentrer dans le sein de la terre. Mais un doute le saisit : s'il avoit en lui quelque chose d'immortel? si ce souffle de vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvoit périr? si la mort ne lui étoit d'aucune ressource? s'il étoit condamné à être éternellement malheureux? La philosophie ne peut demander un genre de beautés plus élevées

et plus graves. Non seulement les poëtes antiques n'ont jamais fondé un désespoir sur de pareilles bases, mais les moralistes eux-mêmes n'ont rien d'aussi grand.

Ève a entendu les gémissements de son époux : elle s'avance vers lui; Adam la repousse; Ève se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché; il relève la mère des hommes. Ève lui propose de vivre dans la continence, ou de se donner la mort, pour sauver sa postérité. Ce désespoir, si bien attribué à une femme, tant par son excès que par sa générosité, frappe notre premier père. Que va-t-il répondre à son épouse? « Ève, « l'espoir que tu fondes sur le tombeau, et ton « mépris pour la mort, me prouvent que tu portes « en toi quelque chose qui n'est pas soumis au « néant. »

Le couple infortuné se décide à prier Dieu et à se recommander à la miséricorde éternelle. Ils se prosternent, et élèvent un cœur et une voix humiliés vers celui qui pardonne. Ces accents montent au séjour céleste, et le Fils se charge lui-même de les présenter à son père. On admire avec raison dans l'Iliade les *Prières boiteuses,* qui suivent l'*Injure* pour réparer les maux qu'elle a faits. Cependant Milton lutte ici sans trop de désavantage contre cette belle allégorie. Ces premiers

soupirs d'un cœur contrit, qui trouvent la route que tous les soupirs du monde doivent bientôt suivre; ces humbles vœux qui viennent se mêler à l'encens fumant devant le Saint des saints; ces larmes pénitentes qui réjouissent les esprits célestes; ces larmes qui sont offertes à l'Éternel par le Rédempteur du genre humain; ces larmes qui touchent Dieu lui-même (tant a de puissance la première prière de l'homme repentant et malheureux!); toutes ces beautés réunies ont en soi quelque chose de si moral, de si solennel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées par les *Prières* du chantre d'Ilion.

Le Très-Haut se laisse fléchir, et accorde le salut final de l'homme. Milton s'est emparé avec beaucoup d'art de ce premier mystère des Écritures; il a mêlé par-tout l'histoire d'un Dieu, qui, dès le commencement des siècles, se dévoue à la mort, pour racheter l'homme de la mort. La chute d'Adam devient plus puissante et plus tragique, quand on la voit envelopper dans ses conséquences jusqu'au Fils de l'Éternel.

Nonobstant ces beautés, qui appartiennent au fond du *Paradis perdu*, il y a une foule de beautés de détail dont il seroit trop long de rendre compte; Milton a sur-tout le mérite de l'expression. On connoît *les ténèbres visibles, le*

silence ravi, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonances en musique, font un effet très brillant; elles ont un faux air de génie : mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, pernicieux à la langue et au goût.

Nous observerons encore que le chantre d'Éden, à l'exemple du chantre de l'Ausonie, est devenu original en s'appropriant des richesses étrangères : l'écrivain original n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne ne peut imiter.

CHAPITRE VIII.

La religion chrétienne considérée elle-même comme passion *.

Non contente d'augmenter le jeu des passions dans le drame et dans l'épopée, la religion chrétienne est elle-même une sorte de passion qui a

---

* Le mot *passion* se prend ordinairement en mauvaise part. Il n'exprime ici qu'une affection dominante qui donne le mouvement à toute la vie de l'homme. C'est dans ce sens qu'il est employé par plusieurs écrivains pieux; et MM. de Port-Royal ont traduit ainsi le titre du chap. 9 du liv. 14 de *la Cité de Dieu* : *Du bon usage que les gens de bien font des passions. (Note de l'édit.)*

ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours des *malheureux* et du désert. Nous savons que le siècle appelle cela le *fanatisme;* nous pourrions lui répondre par ces paroles de Rousseau : « Le fanatisme, quoique « *sanguinaire et cruel* *, est pourtant une pas« sion grande et forte, qui élève le cœur de « l'homme, et qui lui fait mépriser la mort, qui « lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut « que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes « vertus; au lieu que l'*irréligion*, et en général « l'esprit *raisonneur et philosophique*, attache à « la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes « les passions dans la bassesse de l'intérêt parti« culier, dans l'abjection du moi humain, et sape « ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute « société; car ce que les intérêts particuliers ont « de commun est si peu de chose, qu'il ne balan« cera jamais ce qu'ils ont d'opposé. »

Mais ce n'est pas encore là la question; il ne s'agit à présent que d'effets dramatiques. Or, le christianisme, considéré lui-même comme passion, fournit des trésors immenses au poëte. Cette passion religieuse est d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres,

---

* La *philosophie* l'est-elle moins?

et que, pour subsister, il faut qu'elle les dévore. Comme toutes les grandes affections, elle a quelque chose de sérieux et de triste; elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes. La beauté que le chrétien adore n'est pas une beauté périssable; c'est cette éternelle beauté pour qui les disciples de Platon se hâtoient de quitter la terre. Elle ne se montre à ses amants ici-bas que voilée; elle s'enveloppe dans les replis de l'univers, comme dans un manteau; car si un seul de ses regards tomboit directement sur le cœur de l'homme, il ne pourroit le soutenir, il se fendroit de délices.

Pour arriver à la jouissance de cette beauté suprême, les chrétiens prennent une autre route que les philosophes d'Athènes : ils restent dans ce monde, afin de multiplier les sacrifices, et de se rendre plus dignes, par une longue purification, de l'objet de leurs désirs.

« Quiconque, dit Platon, n'eut avec son corps « que le moins de commerce possible, et descen- « dit vierge au tombeau; celui-là, délivré de ses « craintes et de ses doutes, s'envole au lieu de « vie, où il contemple à jamais ce qui est vrai, « toujours le même, et au-dessus de l'opinion. » Et dans le christianisme, que de martyrs cette espérance de posséder Dieu n'a-t-elle point faits ?

Quelle solitude n'a point entendu les soupirs de ces rivaux qui se disputoient entre eux l'objet des adorations des Séraphins et des Anges? Ici, c'est un Antoine qui élève un autel au désert, et qui, pendant quarante ans, s'immole, inconnu des hommes; là, c'est un saint Jérôme qui quitte Rome, traverse les mers, et va, comme Elie, chercher une retraite au bord du Jourdain. L'enfer ne l'y laisse pas tranquille, et la figure de Rome, avec tous ses charmes, lui apparoît pour le tourmenter. Il soutient des assauts terribles; il combat corps à corps avec ses passions. Ses armes sont les pleurs, les jeûnes, l'étude, la pénitence, et sur-tout l'amour. Il se précipite aux pieds de la beauté divine, il lui demande de le secourir. Quelquefois, comme un forçat, il charge ses épaules d'un lourd fardeau, pour domter une chair révoltée, et éteindre dans les sueurs les infidèles désirs qui s'adressent à la créature.

Massillon, peignant cet amour, s'écrie : « Le « Seigneur tout seul lui paroît bon, véritable, fi- « dèle, constant dans ses promesses, aimable dans « ses ménagements, magnifique dans ses dons, « réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa « colère; seul assez grand pour remplir toute l'im- « mensité de notre cœur; seul assez puissant pour « en satisfaire tous les désirs; seul assez généreux

« pour en adoucir toutes les peines; seul immor-
« tel, et qu'on aimera toujours, enfin le seul
« qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop
« tard. »

L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ a recueilli chez saint Augustin, et dans les autres Pères, ce que le langage de l'amour divin a de plus mystique et de plus brûlant.

« Certes, l'amour est une grande chose; l'amour
« est un bien admirable, puisque lui seul rend lé-
« ger ce qui est pesant, et qu'il souffre avec une
« égale tranquillité les divers accidents de cette
« vie : il porte sans peine ce qui est pénible, et il
« rend doux et agréable ce qui est amer.

« L'amour de Dieu est généreux; il pousse les
« ames à de grandes actions, et les excite à désirer
« ce qui est de plus parfait.

« L'amour tend toujours en haut, et il ne
« souffre point d'être retenu par les choses basses.

« L'amour veut être libre et dégagé des affec-
« tions de la terre, de peur que sa lumière inté-
« rieure ne se trouve offusquée, et qu'il ne se
« trouve ou embarrassé dans les biens, ou abattu
« par les maux du monde.

« Il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la terre,
« qui soit ou plus doux, ou plus fort, ou plus
« élevé, ou plus étendu, ou plus agréable, ou plus

« plein, ou meilleur que l'amour, parceque l'a-
« mour est né de Dieu, et que s'élevant au-dessus
« de toutes les créatures, il ne peut se reposer
« qu'en Dieu.

« Celui qui aime est toujours dans la joie; il
« court, il vole, il est libre, et rien ne le retient :
« il donne tout pour tous, et possède tout en tous,
« parcequ'il se repose dans ce bien unique et sou-
« verain, qui est au-dessus de tout, et d'où décou-
« lent et procèdent tous les biens.

« Il ne s'arrête jamais aux dons qu'on lui fait;
« mais il s'élève de tout son cœur vers celui qui
« les lui donne.

« Il n'y a que celui qui aime qui puisse com-
« prendre les cris de l'amour, et ces paroles de
« feu qu'une ame vivement touchée de Dieu lui
« adresse, lorsqu'elle lui dit : vous êtes mon Dieu,
« vous êtes mon amour, vous êtes tout à moi, et
« je suis toute à vous.

« Étendez mon cœur, afin qu'il vous aime da-
» vantage, et que j'apprenne, par un goût in-
« térieur et spirituel, combien il est doux de vous
« aimer et de nager, et comme se perdre dans cet
« océan de votre amour.

« Celui qui aime généreusement, ajoute l'au-
« teur de l'*Imitation*, démeure ferme dans les ten-

« tations, et il ne se laisse point surprendre aux « persuasions artificieuses de son ennemi. »

Et c'est cette passion chrétienne, c'est cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel, que Corneille a peinte dans cette scène de Polyeucte (car ce grand homme, moins délicat que les esprits du jour, n'a pas trouvé le christianisme au-dessous de son génie.)

POLYEUCTE.

. . . .

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline: il entend vos paroles;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez:
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir;

Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie!

. . . .

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne:
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt!

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs, lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés.

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine! etc. etc.

Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise de la repartie, la rapidité du tour, et la hauteur des sentiments ne manquent jamais de ravir le spectateur. Que Polyeucte est sublime dans cette scène! Quelle grandeur d'ame, quel divin enthousiasme, quelle dignité! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déjà tout un monde entre le martyr Polyeucte et la païenne Pauline.

Enfin Corneille a déployé la puissance de la passion chrétienne dans *ce dialogue admirable et toujours applaudi*, comme parle Voltaire.

Félix propose à Polyeucte de sacrifier aux faux dieux; Polyeucte le refuse.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur;
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Ce mot, *Je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connoissoit si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvoit s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien

aime Dieu comme la souveraine beauté, et le ciel comme sa patrie.

Qu'on essaie maintenant de donner à un idolâtre quelque chose de l'ardeur de Polyeucte. Sera-ce pour une déesse impudique qu'il se passionnera, ou pour un Dieu abominable qu'il courra à la mort? Les religions qui peuvent échauffer les ames sont celles qui se rapprochent plus ou moins du dogme de l'unité d'un Dieu; autrement, le cœur et l'esprit, partagés entre une multitude de divinités, ne peuvent aimer fortement ni les unes ni les autres. Il ne peut, en outre, y avoir d'amour durable que pour la vertu : la passion dominante de l'homme sera toujours la vérité; quand il aime l'erreur, c'est que cette erreur, au moment qu'il y croit, est pour lui comme une chose vraie. Nous ne chérissons pas le mensonge, bien que nous y tombions sans cesse : cette foiblesse ne nous vient que de notre dégradation originelle; nous avons perdu la puissance en conservant le désir, et notre cœur cherche encore la lumière, que nos yeux n'ont plus la force de supporter.

La religion chrétienne, en nous rouvrant, par les mérites du Fils de l'Homme, les routes éclatantes que la mort avoit couvertes de ses ombres, nous a rappelés à nos primitives amours. Héritier des bénédictions de Jacob, le chrétien brûle d'en-

trer dans cette Sion céleste, vers qui montent ses soupirs. Et c'est cette passion que nos poëtes peuvent chanter à l'exemple de Corneille; source de beautés, que les anciens temps n'ont point connue, et que n'auroient pas négligée les Sophocle et les Euripide.

FRAGMENTS

SUR L'ARCHITECTURE DES ÉGLISES CHRÉTIENNES, LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LES TOMBEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Des Églises gothiques.

CHAQUE CHOSE DOIT ÊTRE MISE EN SON LIEU: vérité triviale à force d'être répétée; mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auroient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes, que les Égyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments, changés de place, auroient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du christianisme. Il est même curieux de remarquer que, dans ce siècle incrédule, les poëtes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions des souterrains, des fantômes, des châteaux, des temples gothiques; tant ont de charmes

les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie. Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs, comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment, avec les nouveaux vêtements, une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis, et pour lui faire adorer un Dieu *métaphysique;* il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des ames de ses pères; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorenci, sur laquelle il *souloit* de se mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ses voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui tient à son culte doivent se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvoit entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement, et un sentiment vague de la divinité. On se trouvoit tout à coup reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venoient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France sembloit revivre; on croyoit voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui; on se rappeloit et les révolutions de ce peuple, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étoient éloignés de nous, plus ils nous paroissoient magiques, plus ils nous remplissoient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière *.

Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la

* On pense qu'il nous vient des Arabes, ainsi que la sculpture du même style. Son affinité avec les monuments de l'Égypte nous porteroit plutôt à croire qu'il nous a été transmis par les premiers chrétiens d'Orient; mais nous aimons mieux encore rapporter son origine à la nature.

première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne, avec son chapiteau de feuilles, sur le modèle du palmier *. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier, et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité.

---

* Vitruve raconte autrement l'invention du chapiteau; mais cela ne détruit pas ce principe général, que l'architecture est née dans les bois. On peut seulement s'étonner qu'on n'ait pas, d'après la variété des arbres, mis plus de variété dans la colonne. Nous concevons, par exemple, une colonne qu'on pourroit appeler *palmiste*, et qui seroit la représentation naturelle du palmier. Un orbe de feuilles un peu recourbées, et sculptées au haut d'un léger fût de marbre, feroit, ce nous semble, un effet charmant dans un portique.

Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles; tantôt elles paroissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre, et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes, et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours, et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu pour ainsi dire en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles évoqués par ces sons religieux font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique. Et tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

CHAPITRE II.

Des sujets de Tableaux.

VÉRITÉS fondamentales.

1° Les sujets antiques sont restés sous la main des peintres modernes : ainsi avec les scènes mythologiques, ils ont de plus les scènes chrétiennes.

2° Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable, c'est qu'en général nos grands peintres ont mieux réussi dans les fonds sacrés que dans les fonds profanes.

3° Les costumes modernes conviennent peu aux arts d'imitation; mais le culte catholique a fourni à la peinture des costumes aussi nobles que ceux de l'antiquité.

Pausanias, Pline et Plutarque nous ont conservé la description des tableaux de l'école grecque. Zeuxis avoit pris, pour sujet de ses trois principaux ouvrages, Pénélope, Hélène et l'Amour; Polygnote avoit figuré sur les murs du temple de Delphes le sac de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers; Euphranor peignit les douze Dieux, Thésée donnant des lois, et les batailles de Cadmée, de Leuctres et de Mantinée; Apelle représenta Vénus Anadyomènes sous les traits de Cam-

paspe; Ætion les noces d'Alexandre et de Roxane; et Thimante le sacrifice d'Iphigénie.

Rapprochez ces sujets des sujets chrétiens, et vous en sentirez l'infériorité. Le sacrifice d'Abraham, par exemple, est aussi touchant, et d'un goût plus simple que celui d'Iphigénie : il n'y a là ni soldats, ni groupe, ni tumulte, ni ce mouvement qui sert à distraire de la scène. C'est le sommet d'une montagne; c'est un patriarche qui compte ses années par siècle; c'est un couteau levé sur un *fils unique ;* c'est le bras de Dieu arrêtant le bras paternel. Les histoires de l'Ancien Testament ont rempli nos temples de pareils tableaux, et l'on sait combien les mœurs patriarchales, les costumes de l'Orient, la grande nature des animaux et des solitudes de l'Asie, sont favorables au pinceau.

Le Nouveau Testament change le génie de la peinture. Sans lui rien ôter de sa sublimité, il lui donne plus de tendresse. Qui n'a cent fois admiré les *nativités,* les *vierges* et l'*enfant,* les *fuites dans le désert,* les *couronnements d'épines,* les *sacrements,* les *missions* des apôtres, les *descentes de croix,* les *femmes au saint sépulcre?* Des bacchanales, des fêtes de Vénus, des rapts, des métamorphoses, peuvent-ils toucher le cœur comme les tableaux tirés de l'Écriture? Le christianisme

nous montre par-tout la vertu et l'infortune, et le polythéisme est un culte de crimes et de prospérité : notre religion à nous, c'est notre histoire; c'est pour nous que tant de spectacles tragiques ont été donnés au monde; nous sommes parties dans les scènes que le pinceau nous étale; et les accords les plus moraux et les plus touchants se reproduisent dans les sujets chrétiens. Soyez à jamais glorifiée, religion de Jésus-Christ, vous qui aviez représenté au Louvre *le roi des rois crucifié, le jugement dernier* au plafond de la salle de nos juges, *une résurrection* à l'Hôpital général, et *la naissance du Sauveur* à la maison de ces orphelins délaissés de leur père et de leur mère!

CHAPITRE III.

Sculpture.

A quelques différences près qui tiennent à la partie technique de l'art, ce que nous avons dit de la peinture s'applique également à la sculpture.

La statue de Moïse, par Michel-Ange, à Rome; Adam et Ève, par Baccio, à Florence; le groupe du vœu de Louis XIII, par Coustou, à Paris; le Saint Denys, du même; le tombeau du cardinal de Richelieu, ouvrage du double génie de Lebrun

et de Girardon; le monument de Colbert, exécuté, d'après le dessin de Lebrun, par Coyzevox et Tuby; le Christ, la Mère de pitié, les huit Apôtres de Bouchardon, et plusieurs autres statues du genre pieux, montrent que le christianisme ne sauroit pas moins animer le marbre que la toile.

Cependant il est à désirer que les sculpteurs bannissent à l'avenir de leurs compositions funèbres ces squelettes qu'ils ont placés au monument; ce n'est point là le génie du christianisme, qui peint le trépas si beau pour le juste.

Qu'on place donc au monument d'un chrétien; d'un côté, les pleurs de la famille et les regrets des hommes; de l'autre, le sourire de l'espérance et les joies célestes; un tel sépulcre, des deux bords duquel on verroit ainsi les scènes du temps et de l'éternité, seroit admirable. La mort pourroit y paroître, mais sous les traits d'un ange à la fois doux et sévère; car le tombeau du juste doit toujours faire s'écrier avec saint Paul: *O mort! où est ta victoire? qu'as-tu fait de ton aiguillon?*

CHAPITRE IV.

Hôtel des Invalides.

En traitant de l'influence du christianisme dans les arts, il n'est besoin ni de sublimité, ni d'élo-

quence; les monuments sont là pour répondre aux détracteurs du culte évangélique. Il suffit, par exemple, de nommer Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, et Saint-Paul de Londres, pour prouver qu'on est redevable à la religion des trois chefs-d'œuvre d'architecture moderne.

Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du *dôme*, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

Ce dôme, qui se change en *clocher* dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral, que ne pouvoient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse, dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs; c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux, c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle; c'est là que les époux s'unissent; c'est là

que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le foible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paroît-il nu, triste, désert? Placez-y un clocher champêtre; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Plus les âges qui ont élevé nos monuments ont eu de piété et de foi, plus ces monuments ont été frappants, par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un exemple remarquable dans l'hôtel des *Invalides* et dans l'*École militaire* : on diroit que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix du siècle religieux, et que le second s'est abaissé vers la terre, à la parole du siècle athée.

Trois corps-de-logis, formant avec l'église un carré long, composent l'édifice des *Invalides*. Mais quel goût dans cette simplicité ! quelle beauté dans cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux soldats aux souvenirs attendrissants d'un hospice ! C'est à la fois le monument du

Dieu des Armées et du *Dieu de l'Évangile*. La rouille des siècles qui commence à le couvrir lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ses vieux portiques. Dans les avant-cours, tout retrace l'idée des combats; fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant? le bruit s'affoiblit par degrés, et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. Ce bâtiment religieux est placé derrière les bâtiments militaires, comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il falloit faire, rien de moins, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses colonnades de l'hôpital de *Greenwich*, en Angleterre; mais il y a quelque chose de plus fier et de plus imposant dans la masse des *Invalides*. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées a reçu la puissance du glaive ainsi que le sceptre des arts. (*f*)

CHAPITRE V.

TOMBEAUX CHRÉTIENS.

Cimetières de campagne.

Les derniers devoirs qu'on rend aux hommes seroient bien tristes, s'ils étoient dépouillés des signes de la religion. Il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond du cercueil, et que le prêtre du Dieu vivant escorte au monument la cendre de l'homme; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort......

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé; celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépultures, négligeant les idées intermédiaires qui tiennent aux accidents et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime; il a placé la cendre des fidèles à l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.

.... Les anciens n'ont point eu de lieux de sé-

pulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective marioient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimoit à voir le gros if qui ne végétoit plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grace. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevoit sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendoit dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutoient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversoient l'enclos béni aboutissoient à l'église ou à la maison du curé; ils étoient tracés par le pauvre et le pèlerin qui alloient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'évangile; l'indifférent ou le riche ne passoit point sur ces tombeaux.

On y lisoit pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques uns il n'y avoit pas même de nom.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre, qui annonçoit le tombeau

d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes pour connoître l'érudition du curé du village; nous lûmes ces mots de l'Évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* » Laissez les petits enfants venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente au voyageur ses catacombes ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécènes et de Lucullus. L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda. Dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom français, au milieu des épitaphes étrangères : revenons aux tombeaux de la patrie.

CHAPITRE VI.

Tombeaux dans les églises.

Rappelez-vous un moment les vieux monastères ou les cathédrales gothiques, telles qu'elles existoient autrefois; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs, ces cloîtres pavés par la mort, ces sanctuaires remplis de sépulcres. Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui vous frappent davantage? Sont-ce ces monuments modernes, chargés de figures allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles? Vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis, et des cœurs mondains qui les ont fait élever! A peine y jetez-vous un coup-d'œil; mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux, sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; vous vous arrêtez devant ce monument où un abbé, soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort : le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paroît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves de la tombe; le second,

comme un homme en voyage, n'a pas même voulu se coucher entièrement, tant le moment où il se doit relever est proche.

Et quelle est cette grande dame qui repose ici près de son époux? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gauloise; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par les pavots de la mort, qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre; heureux si ces deux époux n'ont point eu de confidences pénibles à se faire sur le lit de leur hymen funèbre! Au fond de cette chapelle retirée voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes, et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard? Est-ce quelque autre chevalier qui sommeille ici? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillants hommes, antique honneur du nom français, tout guerriers qu'ils étoient, n'en craignoient pas moins Dieu du fond du cœur; c'étoit en s'écriant, *Montjoie et Saint Denys*, qu'ils arrachoient la France aux Anglais, et faisoient des miracles de vaillance pour l'Église, leur dame, et leur roi. N'y a-t-il donc rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroi, des sires de Coucy et de Joinville; dans ces temps des Maures, des Sarrasins, des royaumes de Jérusalem et de

Cypre; dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeoient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident; dans ces temps où Thibaud chantoit, où les troubadours se mêloient aux armes, et les tournois aux siéges et aux batailles * ?

Sans doute ils étoient merveilleux ces temps, mais ils sont passés. La religion avoit averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de

* On a sans doute de grandes obligations à l'artiste qui a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres; mais, quant aux effets de ces monuments, on sent trop qu'ils sont détruits. Resserrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant plus qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion, n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. Quand des hommes abominables eurent l'idée de violer l'asile des morts, et de disperser leurs cendres pour effacer le souvenir du passé, la chose, tout horrible qu'elle est, pouvoit avoir, aux yeux de la folie humaine, une certaine mauvaise grandeur; c'étoit prendre l'engagement de bouleverser le monde, de ne pas laisser en France pierre sur pierre, et de parvenir, au travers des ruines, à des institutions inconnues. Mais se plonger dans ces excès pour rester dans des routes communes, et pour ne montrer qu'ineptie et absurdité, c'est avoir les fureurs du crime, sans en avoir la puissance. Qu'est-il arrivé à ces spoliateurs des tombeaux? qu'ils sont tombés dans les gouffres qu'ils avoient ouverts, et que leurs cadavres sont restés comme en gage à la mort, pour ceux qu'ils lui avoient dérobés.

titres pompeux : *Haut et puissant Seigneur, messire Anne de Montmorenci, connétable de France, etc. etc.*, elle avoit ajouté, *priez pour lui, pauvres pécheurs.*

Quant aux sépultures souterraines, elles étoient généralement réservées aux rois et aux religieux. Lorsqu'on vouloit se nourrir de sérieuses et d'utiles pensées, il falloit descendre dans les caveaux des couvents et contempler ces solitaires endormis, qui n'étoient pas plus calmes dans leurs demeures funèbres, qu'ils ne l'avoient été sur la terre. Que votre sommeil soit profond sous ces voûtes, hommes de paix qui aviez partagé votre héritage mortel à vos frères, et qui, comme le héros de la Grèce partant pour la conquête d'un autre univers, ne vous étiez réservé que l'espérance!

CHAPITRE VII.

Saint-Denys.

On voyoit autrefois, près de Paris, des sépultures fameuses entre les sépultures des hommes. Les étrangers venoient en foule visiter les merveilles de Saint-Denys; ils y puisoient une profonde vénération pour la France, et s'en retournoient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire : *Ce royaume est réellement le plus*

grand parmi les nations. Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore *comment le temple d'*AMMON *a disparu sous les sables des déserts*.

L'abbaye gothique où se rassembloient ces grands vassaux de la mort ne manquoit point de gloire : les richesses de la France étoient à ses portes; la Seine passoit à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissoient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville de Henri IV et de Louis-le-Grand étoit assise dans le voisinage; et la sépulture royale de Saint-Denys se trouvoit au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposoit les débris du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venoient tour à tour s'engloutir les rois de France. Un d'entre eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restoit sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne de médi-

tation! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portoient. Il étoit encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois : en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avoit juré par lui-même de châtier la France. Ne cherchons point sur la terre les causes de pareils évènements; elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis,* on pouvoit à peine déposer madame Henriette, « *tant les rangs y sont pressés,* « s'écrie le plus éloquent des orateurs; *tant la* « *mort est prompte à remplir ces places!* » En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Ici, les ombres des

vieilles voûtes s'abaissent pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Écoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer dans ces cercueils les indestructibles réseaux de la mort. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines; et à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croiroit, pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés.

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques alloient se dresser dans leurs sépulcres, et fixer sur nous leurs regards à la lueur de cette lampe! .... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race, nous les reconnoissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le-nous: voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? le trône vous tente-t-il encore? .... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage

de poussière, vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguère nous visitions les cendres, ils auroient percé le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre comme des vapeurs brillantes, ils nous auroient répondu : « Si Dieu « l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de « revivre? Pourquoi ne passerions-nous pas en-« core des jours résignés dans nos chaumières? « Notre hoyau n'étoit pas si pesant que vous le « pensez, nos sueurs même avoient leurs charmes, « lorsqu'elles étoient essuyées par une tendre « épouse, ou bénies par la religion. »

Mais où nous entraîne la description de ces tombeaux déjà effacés de la terre? Elles ne sont plus, ces sépultures. Les petits enfants se sont joués avec les os des puissants monarques : Saint-Denys est désert; l'oiseau l'a pris pour passage, l'herbe croît sur ses autels brisés; et, au lieu du cantique de la mort qui retentissoit sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruine, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés (*g*).

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE (*a*) Page 64.

...... *La colonne Trajane ne seroit pas debout, si la statue de saint Pierre ne l'eût couronnée.*

LETTRE DE M. DE CHATEAUBRIAND A M. DE F.

Rome, le 10 janvier 1804

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits, quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a long-temps que j'aurois dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie comme le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirois, au hasard et sans suite, tout ce que je penserois de l'Italie, comme je vous marquois autrefois l'impression que faisoient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressoient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* [1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez par-tout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchois, et ce n'étoit que des herbes flétries qui avoient trompé mon œil : quelquefois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les

---

[1] Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. *Isaïe.*

portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on diroit qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument, appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*[1], que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler: elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me seroit impossible de vous peindre ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparoît tout à coup au milieu de ses *royaumes vides, inania regna,* et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle étoit couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvoient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyoit la vision de quelque cité à laquelle il avoit attaché les destinées de son peuple, *quasi aspectus splendoris*[2]. La multitude des souvenirs, l'abondance des

---

[1] Le véritable tombeau de Néron étoit à la porte du *Peuple,* dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa Maria del Popolo.*

[2] C'étoit comme une vision de splendeur. *Ezech.*

sentiments vous oppressent, et votre ame est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob [1].

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm [2] *!*

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront sans doute; mais si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne donneroit pas à votre ame d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

---

[1] Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle étoit il y a environ deux cents ans :

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'Apennin, le « prospect d'un pays mal plaisant, bossé, plein de profondes « fondasses, incapable d'y recevoir nulle conduite de gens de « guerre en ordonnance : le terroir nu sans arbres, une bonne « partie stérile, le pays fort ouvert tout autour, et plus de dix « milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé « de maisons. »

[2] « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands « hommes »

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avoit remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et fait disparoître ce qu'ils pourroient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien! c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassois point de voir, à la *Villa Borghèse*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* et sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par Le Nostre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparoissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grace inimi-

table, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses césars sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparoît pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment tout à coup sur quelque autre point de l'horizon : un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes l'air ne retentit plus de chants *bucoliques :* les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva;* mais on voit encore *les grandes victimes du Clytumne,* des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages descendre seuls au bord du Tibre, et venir s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'arcadien Évandre, *ποιμένις λαῶν* [1], alors que le Tibre s'appeloit encore *Albula* [2], et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilipe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre Virgilienne,

---

[1] Pasteurs des peuples. *Homer.*

[2] *Tit.-Liv.*

présentent un spectacle magique ; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyoit exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivoit à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole et in istâ luce vive* [1]. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer seulement quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que Le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages ; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connoître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui fait espérer que la France aura aussi son *Winckelmann*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel

---

[1] « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à « cette lumière qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Epîtres familières*. Comme j'ai cité par-tout de mémoire, on voudra bien me pardonner, s'il se trouve quelque inexactitude dans les citations.

charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au tombeau d'un ami vertueux, du charmant mausolée de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre d'un Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourroit-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre enfin où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes sous l'œil du Pére des fidèles, paroissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le sublime Panthéon d'Agrippa, jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie, jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ses femmes est un autre trait distinctif : elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie; on croiroit voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains *ce ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il sem-

ble naturel que des hommes, dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et sur-tout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, que l'on trouve couchés au pied des obélisques égyptiens, parmi les débris du *Forum,* et sous les arcs où ils passoient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole, que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on étoit auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective; ce qui mêle la ville et les champs d'une manière tout-à-fait pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbe, à peu près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique qui vous rappelle que ses premiers dictateurs conduisoient la charrue, qu'elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et que le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui

en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y étoit pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome; je les ai toutes vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pæstum,* que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étois allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchoit, versoit des fleuves d'or par toutes ces galeries où rouloit jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortoient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tomboient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture j'apercevois, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussoient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendoit que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais au

moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance, établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion. . . . Je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux édifices de l'Égypte et de Babylone, avoient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte; que le monument sous les voûtes duquel résonnoit cette cloche chrétienne étoit l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montroient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récents et douloureux, ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice que j'avois admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraicheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors

des raisons pour s'en convaincre : il va méditer sur les restes des monuments des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris! Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* [1], c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sous le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompeïa : c'est une image assez juste (bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière* [2] ?

Avant de partir pour Naples, j'étois allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et sur-tout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes*, voisins du *Pécile* [3], sous un figuier qui avoit renversé le pan d'un mur en s'élevant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avoit percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montoit le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les ar-

---

[1] Pind.

[2] Job.

[3] Monuments de la *Villa*.

cades des ruines, s'ouvroient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissoient les salles désertes où venoient se réfugier quelques merles solitaires. Les fragments de maçonnerie étoient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinoit comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçoient les colonnes tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampoit à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'étoit plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressembloient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitoit les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinoient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplois ce tableau pittoresque et sauvage, mille idées confuses se pressoient dans mon esprit : tantôt j'admirois, tantôt je détestois la grandeur romaine; tantôt je pensois aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avoit voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelois les évènements qui avoient renversé cette *Villa* superbe; je la voyois dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien, les barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avoient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique; enfin des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantoient la vigne et conduisoient la charrue dans le *temple des*

Stoiciens et les *salles de l'Académie* [1]. Bientôt le siècle des arts renaissoit, et de nouveaux souverains achevoient de bouleverser ce qui restoit encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêloit une voix intérieure qui me répétoit ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monuments de la *Villa Adriana;* ils n'étoient, comme on sait, que des imitations d'autres monuments répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de *Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudroit maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette charmante cascade célébrée par Horace; j'étois là dans vos domaines, vous l'héritier de l'*ἀφέλεια* des Grecs, ou du *simplex munditiis* [2] du chantre de l'*Art poetique* ; mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étois pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon bûcher étoit à demi éteint, que mon guide dormoit, que mes chevaux paissoient à quelque distance; je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutois la mé-

---

[1] Monuments de la *Villa*.

[2] Elégante simplicité. *Hor.*

lodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus foibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisoient tressaillir, et chaque arbre étoit pour moi une espèce de lyre harmonieuse, dont les vents tiroient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte même de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup, parcequ'il y a surabondance dans le cœur de l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu* [1]. Il faut, pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parceque nous nous suffisons moins à nous-mêmes: la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* [2].

Je n'ai pas quitté Tivoli, sans visiter la maison du poëte que je viens de citer: elle étoit en face de la *Villa* de Mecène. C'étoit là qu'il offroit *floribus et vino genium*

---

[1] La Fontaine.

[2] Horace.

memorem brevis ævi [1]. L'ermitage ne pouvoit pas être grand, car il est situé sur la croupe même du coteau; mais on sent qu'on devoit être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y étoit commode, quoique petit. Du verger qui étoit au-devant de la maison l'œil embrassoit un pays immense : vraie retraite du poëte à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam reseces* [2]. Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace; il avoit une maison à Rome, deux *Villa* à la campagne, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvoit d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis, son *buffet étoit couvert d'argenterie;* il disoit familièrement au premier ministre du maître du monde : *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulois quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserois pas.* Avec cela on peut chanter *Lalagé,* se couronner *de lis qui vivent peu,* parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restoit rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens; mais vous trouverez

---

[1] Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la brièveté de la vie.

[2] Renferme dans un espace étroit tes longues espérances. *Hor.*

peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *Fables comiques* [1] au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avoit sous les yeux les sévères monuments et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *Villa d'Est* est la seule *Villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *Villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps, et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi, generosa Ercolea prole,
Ornamento, e splendor del secol nostro
Ippolito, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grace à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation les accents de la reconnoissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir, que de s'en servir pour protéger les talents exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans

[1] Boileau.

les vallons de Tivoli un souvenir qui ne cède pas en charme à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, sa *Villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor [1].

Je passai presque tout un jour à cette superbe *Villa*. Je ne pouvois me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio [2]; de l'autre côté de la rivière, sur le coteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *Villa* de Varus [3]; un peu plus loin, à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco* et *sant Angelo*; et, entre les sommets de ces trois monts voisins, apparoît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte*; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin,

---

[1] Il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie. *Hor.*

[2] Aujourd'hui le *Teverone*.

[3] Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. *Voyez* l'admirable morceau de Tacite.

revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *Villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut découvrir au milieu de ce tableau le cours du *Teverone*, qui descend vers le Tibre, et que l'œil suit jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plotia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne : c'étoit l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il seroit difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce beau coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites enchantées pour bouleverser leur patrie; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictoit ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Al-

bunée; c'est ici qu'Hercule avoit son temple, et que la sibylle Tiburtine dictoit ses oracles; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium, terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poëtes; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les graces, et qui attendoient le pinceau du Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa* d'Est vers les trois heures après midi, je passai le *Teverone* sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux oliviers dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche appelée *Quintilanea*, dédiée à la Sainte Vierge, et bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'étoit un dimanche, la porte de cette chapelle étoit ouverte, j'y entrai; je vis trois petits autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevoit un grand crucifix d'argent, devant lequel brûloit une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avoit l'air très malheureux, étoit prosterné auprès d'un banc; il prioit avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière : « Dieu « du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous « adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du « palais d'un grand de la terre; mère de douleur, qui

« avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage « de ce Romain malheureux, mort loin de son pays, « dans les forêts de la Germanie : nous ne sommes ici « que deux fidèles prosternés au pied de votre autel « solitaire. Accordez à cet inconnu, qui semble si pro-« fondément humilié devant vos grandeurs, tout ce « qu'il vous demande ; faites que les prières de cet « homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, « afin que ces deux chrétiens, qui sont inconnus l'un à « l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans « la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-« bas, soient tout étonnés en se retrouvant au pied de « votre trône, de se devoir mutuellement une partie de « leur bonheur, par les miracles de la charité! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurois dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple romain « ait eu égal à son empire? *Illud ingenium quod solum « populus Romanus par imperio suo habuit.* » Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve [1], mes courses à Pompéia, à Capoue, à Caserte, à la Solfatare,

---

[1] Il n'y a que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudroit avoir le malheur d'y être surpris par une éruption, et dans ce cas-là même, si l'on n'étoit pas emporté par l'explosion de la matière, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave : comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vite pour qu'on

au lac d'Averne, à la grotte de la Sibylle, auroient pu vous intéresser, etc. *Baïes*, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériteroit seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Bola*, où étoit placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : « *Ventrem* « *feri* [1]. » L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus après le meurtre de César, le pont de Caligula, *la Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudroient bien la peine qu'on s'y arrêtât un peu. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Eneide* : c'est là qu'il écrivoit à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes en prose que nous connoissions de ce grand homme) :

Ego verò frequentes à te litteras accipio. . . . . De Æneâ quidem meo, si me herculè jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, ut penè vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar, cùm præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impertiar [2].

---

puisse y passer rapidement. Je suis descendu jusque dans un des trois petits cratères, formés dans le milieu du grand cratère par la dernière éruption qui eut lieu en 1797. Les fumées du côté de *la torre de l'Annunziata*, étoient assez fortes; je fis plusieurs tentatives inutiles pour parvenir à une lueur que l'on voyoit sur le flanc opposé, du côté de Caserte : dans quelques endroits, la cendre étoit brûlante à deux pouces de profondeur sous sa surface.

[1] Tacite. *Ann.* XIV, 8.

[2] Je reçois fréquemment de tes lettres.... Quant à mon

Mon pélerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avoit dit que son mausolée existoit encore, et qu'on y lisoit même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrata patria, nequidem ossa habebis.* Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne*; je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitoit dans son exil : il me sembloit voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer, sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus.

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur lorsqu'il les appelle *les Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a encore chez eux le

---

Énée, s'il étoit digne de tes oreilles, par Hercule, je te l'enverrois volontiers : mais c'est une si grande entreprise, qu'il me semble qu'il y a presque de la folie à l'avoir commencée ; me livrant sur-tout, comme tu le sais, pour cet ouvrage, à diverses études beaucoup plus considérables [que la composition de l'ouvrage même].

Ce fragment se trouve dans les Saturnales de Macrobe, liv. 1, chap. 14, qui a pour titre : *De laudibus variâque eruditione Virgilii.*

Ce fut vraisemblablement après la guerre des Cantabres, lit-on dans la vie de Virgile attribuée à Donat, que ce poëte écrivit cette lettre à Auguste, qui le pressoit de lui envoyer en tout ou en partie son Énéide. Virgile s'y refusa d'abord, et ce ne fut que long-temps après qu'il en lut à ce prince le second, le quatrième et le sixième livres.

fond d'une nation peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple, trop sévèrement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paroître bizarre, il faudroit entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

. . . .

. . . .

Pour cette fois, j'ai fini : je vous envoie ce *monceau* de ruines, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur, le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

CHATEAUBRIAND.

NOTE (*b*) P. 107.

C'est cette corruption de l'empire romain qui a attiré du fond de leurs déserts les barbares, qui, sans connoître la mission qu'ils avoient de détruire, s'étoient appelés par instinct le fléau de Dieu.

Salvien, prêtre de Marseille [1], qu'on a appelé *le Jéré-*

---

[1] Il paroît certain, d'après les lettres qui nous restent de

nie du cinquième siècle, écrivit ses livres de *la Providence*[1], pour prouver à ses contemporains qu'ils avoient tort d'accuser le ciel, et qu'ils méritoient tous les malheurs dont ils étoient accablés.

« Quel châtiment, dit-il, ne mérite pas le corps de « l'empire, dont une partie outrage Dieu par le dé- « bordement de ses mœurs, et l'autre joint l'erreur aux « plus honteux excès ?

« Pour ce qui est des mœurs, pouvons-nous le dis- « puter aux Goths et aux Vandales? Et pour commencer « par la reine des vertus, la charité, tous les barbares, « au moins de la même nation, s'aiment réciproque- « ment; au lieu que les Romains s'entredéchirent. .... « Aussi voit-on tous les jours des sujets de l'empire aller « chercher chez les barbares un asile contre l'inhuma- « nité des Romains. Malgré la différence de mœurs, la « diversité du langage, et, si j'ose le dire, malgré l'o- « deur infecte qu'exhalent le corps et les habits de ces « peuples étrangers[2], ils prennent le parti de vivre avec

---

Salvien, qu'il étoit de Trèves, et d'une des premières familles de cette ville. A l'époque de l'invasion des barbares, il alla s'établir à l'autre extrémité des Gaules, avec sa femme Palladie et sa fille Auspiciole : il se fixa à Marseille, où il perdit son épouse, et se fit prêtre. Saint Hilaire d'Arles, son contemporain, le qualifioit d'*homme excellent, et de très heureux serviteur de J. C.*

[1] *De Gubernatione Dei et de justo Dei præsentique judicio.*

[2] *Et quamvis ab his ad quos confugiunt discrepent ritu, discrepent linguâ, ipso etiam, ut ita dicam, corporum atque*

« eux et de se soumettre à leur domination, plutôt que « de se voir continuellement exposés aux injustes et « tyranniques violences de leurs compatriotes.

« . . . . . Nous ne gardons aucune des lois de l'équité, « et nous trouvons mauvais que Dieu nous rende justice. « En quel pays du monde voit-on des désordres pareils « à ceux qui règnent aujourd'hui parmi les Romains? « Les Francs ne donnent pas dans ces excès; les Huns « en ignorent la pratique; il ne se passe rien de sem- « blable ni chez les Vandales, ni chez les Goths . . . . . « Que dire davantage? les richesses d'autrefois nous ont « échappé des mains, et réduits à la dernière misère, « nous ne pensons qu'à de vains amusements. La pau- « vreté range enfin les prodigues à la raison, et corrige « les débauchés: mais pour nous, nous sommes des pro- « digues et des débauchés d'une espèce toute particulière; « la disette n'empêche pas nos désordres.

« . . . . . Qui le croiroit? Carthage est investie, déjà « les barbares en battent les murailles; on n'entend au- « tour de cette malheureuse ville que le bruit des armes, « et, durant ce temps-là, des habitants de Carthage sont « au cirque tout occupés à goûter le plaisir insensé de « voir s'entr'égorger des athlètes en fureur, d'autres « sont au théâtre, et là ils se repaissent d'infamies. Tandis « qu'on égorge leurs concitoyens hors de la ville, ils se « livrent au-dedans à la dissolution. . . . Le bruit des « combattants et les applaudissements du cirque, les

---

induviarum barbaricarum fœtore dissentiant, malunt tamen in barbaris pati cultum dissimilem quàm in Romanis injustitiam sævientem. (De Gub. Dei, *lib.* v.)

« tristes accents des mourants et les clameurs insensées « des spectateurs se mêlent ensemble ; et dans cette « étrange confusion, à peine peut-on distinguer les cris « lugubres des malheureuses victimes qu'on immole sur « le champ de bataille, d'avec les huées dont le reste du « peuple fait retentir les amphithéâtres. N'est-ce pas là « forcer Dieu, et le contraindre à punir ? Peut-être ce « Dieu de bonté vouloit-il suspendre l'effet de sa juste « indignation, et Carthage lui a fait violence pour l'o- « bliger à la perdre sans ressource.

« Mais à quoi bon chercher si loin des exemples ? « n'avons-nous pas vu dans les Gaules presque tous les « hommes les plus élevés en dignités devenir, par l'ad- « versité, pires qu'ils n'étoient auparavant ? N'ai-je pas « vu moi-même la noblesse la plus distinguée de Trèves, « quoique ruinée de fond en comble, dans un état plus « déplorable par rapport aux mœurs que par rapport « aux biens de la vie ? Car il leur restoit encore quelque « chose des débris de leur fortune, au lieu qu'il ne « leur restoit plus rien des mœurs chrétiennes [1].

« . . . . . N'est-ce pas la destinée des peuples soumis à « l'empire romain, de périr plutôt que de se corriger ?

---

[1] *Sed quid ego loquor de longè positis et quasi in alio orbe submotis, cùm sciam etiam in solo patrio atque in civitatibus Gallicanis omnes ferè prœcelsiores viros calamitatibus suis factos fuisse pejores. Vidi siquidem ego ipse Treveros domi nobiles, dignitate sublimes, licèt jam spoliatos atque vastatos, minùs tamen eversos rebus fuisse quàm moribus. Quamvis etiam depopulatis jàm atque nudatis aliquid supererat de substantiâ, nihil tamen de disciplinâ. (* De Gub. Dei, *lib.* VI, *in-8. ed. tert. cum notis Baluz. p.* 139. *)*

« Il faut qu'ils cessent d'être pour cesser d'être vicieux.
« En faut-il d'autres preuves que l'exemple de la capitale
« des Gaules [1], ruinée jusqu'à trois fois de fond en
« comble; n'est-elle pas plus débordée que jamais? J'ai
« vu moi-même, pénétré d'horreur, la terre jonchée de
« corps morts. J'ai vu les cadavres nus, déchirés, exposés
« aux oiseaux et aux chiens : l'air en étoit infecté, et la
« mort s'exhaloit, pour ainsi dire, de la mort même.
« Qu'arriva-t-il pourtant? ô prodige de folie, et qui
« pourroit se l'imaginer? une partie de la noblesse, sau-
« vée des ruines de Trèves, pour remédier au mal,
« demanda aux empereurs d'y rétablir les jeux du
« cirque. . . . .

« . . . . . Pense-t-on au cirque, quand on est menacé
« de la servitude? ne songe-t-on qu'à rire, quand on
« n'attend que le coup de la mort? . . . . Ne diroit-on
« pas que tous les sujets de l'empire ont mangé de cette
« espèce de poison qui fait rire et qui tue? Ils vont ren-
« dre l'ame, et ils rient! Aussi nos ris sont-ils par-tout
« suivis de larmes, et nous sentons dès à présent la vé-
« rité de ces paroles du Sauveur : *Malheur à vous qui*
« *riez, car vous pleurerez!* (Luc, 6, 25.)

(*De la Providence, liv.* 5, 6 *et* 7.)

Le cardinal Bellarmin fait remarquer que le zèle de Salvien, pour la réformation des mœurs, lui avoit fait trop généraliser la peinture qu'il fait des vices de son siècle. Tillemont fait une observation semblable : il dit

---

[1] Trèves. Cette ville étoit alors la résidence du préfet des Gaules, et les empereurs y faisoient leur séjour ordinaire, quand ils s'arrêtoient dans les provinces en-deçà du Rhin et des Alpes.

que la corruption ne pouvoit pas être si universelle dans un temps où il y avoit encore tant de saints évêques. Le livre de Salvien parut en 439. Douze ans auparavant, saint Augustin avoit publié, sur le même sujet, son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, qu'il avoit commencé en 413, après la prise de Rome par Alaric. A la profondeur des pensées, à la parfaite justesse des vues, on reconnoît dans ce livre le plus beau génie de l'antiquité chrétienne.

Les païens attribuoient les malheurs de l'empire à l'abandon du culte des dieux, et les chrétiens foibles ou corrompus en prenoient occasion d'accuser la Providence. S. Augustin remplit le double objet de répondre aux reproches des uns, d'éclairer et de consoler les autres. Il montre aux païens, en parcourant l'histoire depuis la ruine de Troie, que les anciens empires, comme ceux des Assyriens et des Égyptiens, avoient péri, quoiqu'ils n'eussent pas cessé d'être fidèles au culte des dieux; il rappelle particulièrement aux Romains ce que leurs pères avoient souffert lors de l'incendie de Rome par les Gaulois, pendant la seconde guerre punique, et sur-tout du temps des proscriptions de Marius et de Sylla. Il fait voir que ce dernier avoit été bien plus cruel que les Goths; que ceux-ci avoient du moins épargné tous ceux qui s'étoient refugiés dans les basiliques des apôtres et les tombeaux des martyrs, protection qu'on n'avoit jamais vue, dans toute l'antiquité, procurée par les temples des dieux; et qu'ainsi, en accusant la religion chrétienne, ils se rendoient encore coupables d'ingratitude. Il leur dit ensuite que leur perte avoit pour principe la corruption de leurs

mœurs, dont il fait remonter l'époque à la construction du premier amphithéâtre, que Scipion Nasica voulut en vain empêcher; corruption que Salluste a peinte avec tant de force, et qui faisoit dire à Cicéron, dans son traité de *la République* [1], écrit soixante ans avant J. C., qu'*il comptoit l'état de Rome pour déjà ruiné, par la chute des anciennes mœurs.*

Saint Augustin dit aux chrétiens que les gens de bien commettent toujours beaucoup de fautes ici-bas, qui méritent des punitions temporelles, mais que les vrais disciples de J. C. ne regardoient pas comme des maux la perte des biens, l'exil, la captivité, ni la mort même, et qu'ils n'espéroient le bonheur que dans la *cité* du ciel, qui est leur véritable patrie.

Cet ouvrage n'est que le développement de la fameuse lettre que le saint docteur avoit écrite, lors de la prise de Rome, au tribun Marcellin, secrétaire impérial en Afrique. Peu de temps après, ce même Marcellin fut calomnieusement accusé d'être entré dans une conspiration contre l'empereur, et il fut condamné à perdre la tête, ainsi que son frère Appringius. Comme ils étoient ensemble en prison, Appringius dit un jour à Marcellin : « Si je souffre ceci pour mes péchés, vous dont je con- « nois la vie si chrétienne, comment l'avez-vous mérité? « — Quand ma vie, dit Marcellin, seroit telle que vous « le dites, *Croyez-vous que Dieu me fasse une petite grace,* « *de punir ici mes péchés,* et de ne *les pas réserver au juge-* « *ment futur* [2]? » (*Note de l'éditeur.*)

---

[1] Fragment conservé dans *la Cité de Dieu*, liv. 2, ch. 21.

[2] *Parvumne, inquit, mihi existimas conferri divinitùs*

Note (c) P. 200.

Fragment du Panégyrique de saint Paul par Bossuet.

. . . . . . Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux

---

beneficium (si tamen hoc testimonium tuum de vitâ meâ verum est) ut quod patior, etiamsi usque ad effusionem sanguinis patiar, ibi peccata mea puniantur, nec mihi ad futurum judicium reserventur.

(S. Aug. ad Cæcilianum, *ep.* 151.

romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix : et un jour, cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin, dans ses admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spécu-

lations où pouvoit aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyoient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul. . . . . .

(Sermons choisis de Bossuet, p. 351.)

NOTE (*d*) P. 201.

Saint Chrysostome avoit un ami intime, nommé Basyle, qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mère, pour mener avec lui une vie solitaire et retirée. Dès que cette mère désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit saint Chrysostome [1], me mena dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, et à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes. « Mon fils, « me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je possédasse « long-temps votre père. C'étoit un homme d'un grand « mérite et d'une grande vertu : la mort me l'enleva peu « de jours après que je vous eus mis au monde ; les dou- « leurs de l'enfantement furent renouvelées par celles « que me donna cette cruelle séparation : vous demeu- « râtes orphelin et moi veuve plus tôt qu'il n'eût été « utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines « et toutes les incommodités du veuvage, lesquelles « certes ne peuvent être comprises par les personnes « qui ne les ont point éprouvées : il n'y a point de dis- « cours qui puisse représenter le trouble et l'orage où se « voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la

[1] *Du Sacerdoce,* liv. I.

« maison de son père, qui ne sait point les affaires, et
« qui, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de
« nouveaux soins, dont la foiblesse de son âge et celle
« de son sexe sont peu capables : il faut qu'elle supplée
« à la négligence de ses serviteurs, et se garde de leur
« malice; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses
« proches; qu'elle souffre constamment les injures des
« traitants, et l'insolence et la barbarie qu'ils exercent
« dans la levée des impôts.

« Quand un père, en mourant, laisse des enfants, si
« c'est une fille, je sais que c'est beaucoup de peine et
« de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est sup-
« portable, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de
« dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien
« plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhen-
« sions et de soins, sans parler de ce qu'il coûte pour le
« faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne
« m'ont point portée à me remarier : je suis demeurée
« ferme parmi ces orages et ces tempêtes, et me confiant
« sur-tout en la grace de Dieu, dont j'ai remarqué sou-
« vent les effets sensibles, je me suis résolue de souf-
« frir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

« Mais ma seule consolation dans ces misères a été
« de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre
« visage l'image vivante et le portrait fidèle de votre
« père; consolation qui a commencé dès votre enfance,
« lorsque vous ne saviez pas encore parler, qui est le
« temps où les pères et mères reçoivent le plus de plaisir
« de leurs enfants.

« Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire
« qu'à la vérité j'ai soutenu avec courage les maux de

« ma condition présente, mais aussi que j'ai diminué
« le bien de votre père pour me tirer de ces incommo-
« dités; ce qui est un malheur que je sais arriver sou-
« vent aux pupilles. Car je vous ai conservé tout ce qu'il
« vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné de tout ce
« qui vous a été nécessaire pour votre éducation. J'ai
« pris ces dépenses sur mon bien, et sur ce que j'ai eu
« de mon père en mariage : ce que je ne vous dis point,
« mon fils, dans la vue de vous reprocher les obligations
« que vous m'avez : pour tout cela, je ne vous demande
« qu'une grace; ne me rendez pas veuve une seconde
« fois; ne rouvrez pas une plaie qui commençoit à se
« fermer : attendez au moins le jour de ma mort, peut-
« être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peuvent
« espérer de vieillir; mais à mon âge, je n'ai plus que
« la mort à attendre. Quand vous m'aurez ensevelie dans
« le tombeau de votre père, et que vous aurez réuni mes
« os à ses cendres, entreprenez alors d'aussi longs
« voyages et naviguez sur telle mer que vous voudrez,
« personne ne vous en empêchera; mais pendant que je
« respire encore, supportez ma présence, et ne vous
« ennuyez point de vivre avec moi : n'attirez pas sur
« vous l'indignation de Dieu, en causant une douleur
« si sensible à une mère qui ne l'a point méritée. Si je
« songe à vous engager dans les soins du monde, et que
« je veuille vous obliger de prendre la conduite de mes
« affaires qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y
« consens, ni aux lois de la nature, ni aux peines que
« j'ai essuyées pour vous élever, ni au respect que vous
« devez à une mère, ni à aucun autre motif pareil :
« fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos, comme

Bb.

« une personne qui vous tend des piéges dangereux. « Mais si je fais tout ce qui dépend de moi afin que « vous puissiez vous livrer à l'étude dans une parfaite « tranquillité, que cette considération pour le moins « vous retienne, si toutes les autres sont inutiles : quel- « que grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous « laissera vivre avec autant de liberté que je fais ; aussi « n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi pour « votre avancement et pour votre bien. »

Saint Chrysostome ne put résister à un discours si touchant, et quelque sollicitation que Basyle son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui, et si digne d'être aimée.

L'antiquité païenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple et naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté? Ne voit-on pas que tout y coule de source, et que c'est la nature même qui l'a dicté? Mais ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mère affligée à l'excès, et pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines et de ses alarmes, soit par respect pour la vertu de Basyle, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner et à attendrir.

Note (*e*) Page 212.

Fragments de lettres de Fénélon.

A un de ses amis.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous avez trouvé le vif. Ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien, en m'exerçant à la petitesse et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre à proportion que je suis plus élevé par mon caractère. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.

A des amis avec lesquels il n'avoit presque plus d'espoir de se retrouver.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. Nous sommes bien près les uns des autres sans nous voir, au lieu que les gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui.........

....

.... Soyons donc tous unis pour n'être rien que dans notre centre commun, où tout est sans distinction. C'est là que je vous donne *rendez-vous* et que nous habitons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent joindre. Je ne laisse pas

de sentir vivement la privation de vous voir : mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut.

Sur la mort d'un ami.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il n'est pas éloigné de nous, en devenant invisible. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de me rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans notre centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes, autrement ils devroient se désespérer de perdre à jamais leurs amis. Mais l'amitié divine change la société visible dans une société de pure foi. Elle pleure; mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la Vérité, et dans le sein de l'Amour même.

Sur le même sujet.

Les vrais amis font notre plus grande douceur et notre plus grande amertume. On seroit tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. Ceux qui n'aiment rien voudroient enterrer tout le genre humain, les yeux secs et le cœur content. Ils ne sont pas dignes de vivre. Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié, mais ceux qui ont cette sensibilité seroient honteux de ne l'avoir pas. Ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles. (*Vie de Fénélon, par Ramsay, pag. 169 et suiv.*) (*Note de l'édit.*)

NOTE (*f*) P. 247.

Les hôpitaux militaires viennent originairement des Bénédictins. Chaque couvent de cet ordre nourrissoit un ancien soldat, et lui donnoit une retraite pour le reste de ses jours. Louis XIV, en réunissant ces diverses fondations en une seule, en forma l'Hôtel des Invalides. Ainsi c'est encore la religion de paix qui a fondé l'asile de nos vieux guerriers.

NOTE (*g*) P. 258.

Monuments détruits dans l'abbaye de Saint-Denys en 1793.

Notes sur les exhumations de Saint-Denys par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

SITUATION DES TOMBEAUX.

Dans le sanctuaire du côté de l'épître.

Le tombeau du roi Dagobert I, mort en 638, et les deux statues de pierre de liais, l'une couchée, l'autre en pied, et celle de la reine Nantilde, sa femme, en pied.

On a été obligé de briser la statue couchée de Dagobert, parcequ'elle faisoit partie du massif du tombeau et du mur : on a conservé le reste du tombeau, qui représente la vision d'un ermite, au sujet de ce que l'on dit être arrivé à l'ame de Dagobert après sa mort, parceque ce morceau de sculpture peut servir à l'histoire de l'art, et à celle de l'esprit humain.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le long des grilles.

Le tombeau de Clovis II, fils de Dagobert, mort en 662. Ce tombeau étoit de pierre de liais.

Celui de Charles Martel, père de Pépin, mort en 741. Il étoit en pierre. Celui de Pépin, son fils, premier roi de la

deuxième race, mort en 768. A côté, celui de Berthe ou Bertrade, sa femme, morte en 783.

Du côté de l'évangile, le long des grilles.

Le tombeau de Carloman, fils de Pépin, et frère de Charlemagne, mort en 771 ; et celui d'Hermentrude, femme de Charles le Chauve, à côté, laquelle mourut en 869: ces deux tombeaux en pierre.

Du côté de l'épître.

Le tombeau de Louis III, fils de Louis le Bègue, mort en 882 ; et celui de Carloman, frère de Louis III, mort en 884. L'un et l'autre en pierre.

Du côté de l'évangile.

Le tombeau d'Eudes-le-Grand, oncle de Hugues Capet, mort en 899 ; et celui de Hugues Capet, mort en 1033.

Celui de Henri I, mort en 1060 ; de Louis VI, dit le Gros, mort en 1137 ; et celui de Philippe, fils aîné de Louis le Gros, couronné du vivant de son père, mort en 1131.

Celui de Constance de Castille, seconde femme de Louis VII, dit le Jeune, morte en 1159.

Tous ces monuments étoient en pierre, et avoient été construits sous le règne de saint Louis, au treizième siècle. Ils contenoient chacun deux petits cercueils de pierre, d'environ trois pieds de long, recouverts d'une pierre en dos d'âne, où étoient renfermées les cendres de ces princes et princesses.

Tous les monuments qui suivoient étoient de marbre, à l'exception de deux qu'on aura soin de remarquer : ils avoient été construits dans le siècle où ont vécu les personnages dont ils contenoient les cendres.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître.

Le tombeau de Philippe le Hardi, mort en 1285; et celui d'Isabelle d'Aragon, sa femme, morte en 1272. Ces deux tombeaux étoient creux, et contenoient chacun un coffre de plomb, d'environ trois pieds de long, sur huit pouces de haut. Ils renfermoient les cendres de ces deux époux.

Celui de Philippe IV, dit le Bel, mort en 1314.

Côté de l'évangile.

Louis X, dit le Hutin, mort en 1316, et celui de son fils posthume (Jean, que la plupart des historiens ne comptent pas au nombre des rois de France), mort la même année que son père, et quatre jours après sa naissance, pendant lequel temps il porta le titre de roi.

Aux pieds de Louis le Hutin, Jeanne, reine de Navarre, sa fille, morte en 1349.

Dans le sanctuaire, du côté de l'évangile.

Philippe V, dit le Long, mort le 3 janvier 1321; avec le cœur de sa femme, Jeanne de Bourgogne, morte le 21 janvier 1329; Charles IV, dit le Bel, mort en 1327, et Jeanne d'Évreux, sa femme, morte en 1370.

Chapelle de Notre-Dame-la-Blanche, du côté de l'épître.

Blanche, fille de Charles le Bel, duchesse d'Orléans, morte en 1392, et Marie sa sœur, morte en 1341; plus bas, deux effigies de ces deux princesses, en pierre, adossées aux piliers de l'entrée de la chapelle.

Dans le sanctuaire de cette chapelle, côté de l'évangile.

Philippe de Valois, mort en 1351, et Jeanne de Bourgogne, sa première femme, morte en 1348.

Blanche de Navarre, sa deuxième femme, morte en 1398. Jeanne, fille de Philippe de Valois et de Blanche, morte en 1373; plus bas, deux effigies en pierre, de Blanche et de Jeanne, adossées aux piliers du bas de ladite chapelle.

Chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dite des Charles.

Charles V, surnommé le Sage, mort en 1380, et Jeanne de Bourbon, sa femme, morte en 1378.

Charles VI, mort en 1422, et Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435.

Charles VII, mort en 1461, et Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463.

Revenus dans le sanctuaire, du côté du maître-autel, côté de l'évangile, le roi Jean, mort en Angleterre, prisonnier, en 1364.

Au bas du sanctuaire et des degrés, du côté de l'évangile, le massif du monument de Charles VIII, mort en 1498, dont l'effigie et les quatre anges, qui étoient aux quatre coins, avoient été retirés en 1792, a été démoli le 8 août 1793.

Dans la chapelle de Notre-Dame-la-Blanche étoient les deux effigies, en marbre blanc, de Henri II, mort en 1559, et de Catherine de Médicis, sa femme, morte en 1589; l'un et l'autre revêtus de leurs habits royaux, couchés sur un lit recouvert de lames de cuivre doré, aux chiffres de l'un et de l'autre, et ornés de fleurs de lis. Dans la chapelle des Charles, le tombeau de Bertrand Duguesclin, mort en 1380.

Nota. Ce tombeau, qui n'avoit pas été compris dans le décret, avoit été détruit par les ouvriers le 7 août; mais on a rapporté son effigie dans la chapelle de Turenne, en attendant qu'il fût transporté à sa destination.

Nota. Les cendres des rois et reines, renfermées dans les cercueils de pierre ou de plomb des tombeaux creux, mentionnés ci-dessus, ont été déposées, comme il a été dit ci-devant, dans l'endroit où avoit été érigée la tour des Valois, attenant à la croisée de l'église, du côté du septentrion, servant alors de cimetière. Ce magnifique monument avoit été détruit en 1719.

L'on n'a trouvé que très peu de choses dans les cercueils des tombeaux creux; il y avoit un peu de fil d'or faux dans celui de Pépin. Chaque cercueil contenoit la simple inscription du nom, sur une lame de plomb, et la plupart de ces lames étoient fort endommagées par la rouille.

Ces inscriptions, ainsi que les coffres de plomb de Philippe le Hardi et d'Isabelle d'Aragon, ont été transportés à l'Hôtel-de-Ville, et ensuite à la fonte. Ce qu'on a trouvé de plus remarquable est le sceau d'argent, de forme ogive, de Constance de Cas-

tille, deuxième femme de Louis VII, dit le Jeune, morte en 1160 : il pèse trois onces et demie ; on l'a déposé à la municipalité pour être remis au cabinet des antiques de la bibliothèque nationale.

Le nombre des monuments détruits du 6 au 8 août 1793, au soir, qu'on a fini la destruction, monte à cinquante-un : ainsi, en trois jours on a détruit l'ouvrage de douze siècles.

P. S. Le tombeau du maréchal de Turenne, qui avoit été conservé intact, fut démoli en avril 1796, et transporté aux Petits-Augustins, au faubourg Saint-Germain, à Paris, où l'on rassemble tous les monuments qui méritent d'être conservés pour les arts.

L'église, qui étoit toute couverte en plomb, ne fut découverte, et le plomb porté à Paris, qu'en 1795 ; mais le 6 septembre 1796 on a apporté de la tuile et de l'ardoise de Paris, pour, dit-on, la recouvrir, afin de conserver ce magnifique monument.

Les superbes grilles de fer, faites en 1702 par un nommé Pierre Denys, très habile serrurier, ont été déposées et transportées à la bibliothèque du collège Mazarin, à Paris, en juillet 1796.

Ce même serrurier avoit fait de pareilles grilles pour l'abbaye de Chelles, lorsque madame d'Orléans en étoit abbesse.

Extraction des corps des rois, reines, princes et princesses, ainsi que des autres grands personnages qui étoient enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denys en France, faite en octobre 1793.

Le samedi 12 octobre 1793, on a ouvert le caveau des Bourbons, du côté des chapelles souterraines, et on a commencé par en tirer le cercueil du roi Henri IV, mort le 14 mai 1610, âgé de 57 ans.

Remarques. Son corps s'est trouvé bien conservé, et les traits du visage parfaitement reconnoissables. Il est resté dans le passage des chapelles basses, enveloppé dans son suaire, également bien conservé. Chacun a eu la liberté de le voir jusqu'au lundi matin 14, qu'on l'a porté dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après midi, qu'on l'a déposé dans le cimetière dit des Valois, ainsi qu'il a été ci-devant dit, dans une grande fosse creusée dans le bas dudit cimetière à droite, du côté du nord.

Le lundi 14 *octobre* 1793.

Ce jour, après le dîner des ouvriers, vers les trois heures après midi, on continua l'extraction des autres cercueils des Bourbons.

Celui de Louis XIII, mort en 1643, âgé de 42 ans.

Celui de Louis XIV, mort en 1715, âgé de 77 ans.

De Marie de Médicis, deuxième femme de Henri IV, morte en 1642, âgée de 68 ans.

D'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, morte en 1666, âgée de 64 ans.

De Marie-Thérèse, infante d'Espagne, épouse de Louis XIV, morte en 1683, âgée de 45 ans.

De Louis dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1711, âgé de près de 50 ans.

Remarques. Quelques uns de ces corps étoient bien conservés, sur-tout celui de Louis XIII, reconnoissable à sa moustache; Louis XIV l'étoit aussi par ses grands traits, mais il étoit noir comme de l'encre. Les autres corps, et sur-tout celui du grand dauphin, étoient en putréfaction liquide.

Le mardi 15 *octobre* 1793.

Vers les sept heures du matin on a repris et continué l'extraction des cercueils des Bourbons par celui de Marie Leczinska,

princesse de Pologne, épouse de Louis xv, morte en 1768, âgée de 65 ans.

Celui de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, épouse de Louis grand dauphin, morte en 1690, âgée de 30 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, fils de Louis grand dauphin, mort en 1712, âgé de 30 ans.

De Marie-Adélaïde de Savoie, épouse de Louis, duc de Bourgogne, morte en 1712, âgée de 26 ans.

De Louis, duc de Bretagne, premier fils de Louis, duc de Bourgogne, mort en 1705, âgé de 9 mois et 19 jours.

De Louis, duc de Bretagne, second fils du duc de Bourgogne, mort en 1712, âgé de 6 ans.

De Marie-Thérèse d'Espagne, première femme de Louis dauphin, fils de Louis xv, morte en 1746, âgée de 20 ans.

De Xavier de France, duc d'Aquitaine, second fils de Louis dauphin, mort le 22 février 1754, âgé de 5 mois et demi.

De Marie-Zéphirine de France, fille de Louis dauphin, morte le 27 avril 1748, âgée de 21 mois.

De N. duc d'Anjou, fils de Louis xv, mort le 7 avril 1733, âgé de 2 ans 7 mois 3 jours.

On a aussi retiré du caveau les cœurs de Louis dauphin, fils de Louis xv, mort à Fontainebleau le 20 décembre 1765, et de Marie-Josephe de Saxe son épouse, morte le 13 mars 1767.

Nota. Leurs corps avoient été enterrés dans l'église cathédrale de Sens, ainsi qu'ils l'avoient demandé.

Remarques. Le plomb en figure de cœur a été mis de côté, et ce qu'il contenoit a été porté au cimetière, et jeté dans la fosse commune avec tous les cadavres des Bourbons. Les cœurs des Bourbons étoient recouverts d'autres de vermeil ou argent doré, et surmontés chacun d'une couronne aussi d'argent doré. Les cœurs d'argent et leurs couronnes ont été déposés à la municipalité, et le plomb a été remis aux commissaires aux plombs.

Ensuite on alla prendre les autres cercueils à mesure qu'ils se présentoient à droite et à gauche.

Le premier fut celui d'Anne-Henriette de France, fille de Louis xv, morte le 10 février 1752, âgée de 24 ans 5 mois et 27 jours.

De Louise-Marie de France, fille de Louis xv, morte le 27 février 1733, âgée de 4 ans et demi.

De Louise-Élisabeth de France, fille de Louis xv, mariée au duc de Parme, morte à Versailles le 6 décembre 1759, âgée de 32 ans 3 mois et 22 jours.

De Louis-Joseph-Xavier de France, duc de Bourgogne, fils de Louis dauphin, frère aîné de Louis xvi, mort le 22 mars 1761, âgé de 9 à 10 ans.

De N. d'Orléans, second fils de Henri iv, mort en 1611, âgé de 4 ans.

De Marie de Bourbon de Montpensier, première femme de Gaston, fils de Henri iv, morte en 1627, âgée de 22 ans.

De Gaston Jean-Baptiste, duc d'Orléans, fils de Henri iv, mort en 1660, âgé de 52 ans.

De Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston et de Marie de Bourbon, morte en 1693, âgée de 66 ans.

De Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, morte le 3 avril 1672, âgée de 58 ans.

De Jean Gaston d'Orléans, fils de Gaston Jean-Baptiste et de Marguerite de Lorraine, mort le 10 août 1652, à l'âge de 2 ans.

De Marie-Anne d'Orléans, fille de Gaston et de Marguerite de Lorraine, morte le 17 août 1656, à l'âge de 4 ans.

Nota. Rien n'a été remarquable dans l'extraction des cercueils faite dans la journée du mardi 15 octobre 1793 : la plupart de ces corps étoient en putréfaction ; il en sortoit une vapeur noire et épaisse d'une odeur infecte, qu'on chassoit à force de

vinaigre et de poudre qu'on eut la précaution de brûler; ce qui n'empêcha pas les ouvriers de gagner des dévoiements et des fièvres, qui n'ont pas eu de mauvaises suites.

Le mercredi 16 *octobre* 1793.

Vers les sept heures du matin on a continué l'extraction des corps et cercueils du caveau des Bourbons. On a commencé par celui de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et épouse de l'infortuné Charles I, roi d'Angleterre, morte en 1669, âgée de 60 ans; et on a continué par celui de Henriette-Anne Stuart, fille dudit Charles I, et premiere femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, morte en 1670, âgée de 26 ans.

De Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère unique de Louis XIV, mort en 1701, âgé de 61 ans.

D'Élisabeth-Charlotte de Bavière, seconde femme de Monsieur, morte en 1722, âgée de 70 ans.

De Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, mort en 1714, âgé de 28 ans.

De Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans, fille du duc régent du royaume, épouse de Charles, duc de Berri, morte en 1719, âgée de 24 ans.

De Philippe d'Orléans, petit-fils de France, régent du royaume sous la minorité de Louis XV, mort le jeudi 2 décembre 1723, âgé de 49 ans.

D'Anne-Élisabeth de France, fille aînée de Louis XIV, morte le 30 décembre 1662, laquelle n'a vécu que 42 jours.

De Marie-Anne de France, seconde fille de Louis XIV, morte le 28 décembre 1664, âgée de 41 jours.

De Philippe, duc d'Anjou, fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, âgé de 3 ans.

De Louis, duc d'Anjou, frère du précédent, mort le 4 novembre 1672, lequel n'a vécu que 4 mois et 17 jours.

Ce.

De Marie-Thérèse de France, troisième fille de Louis xiv, morte le premier mars 1672, à 5 ans.

De Philippe-Charles d'Orléans, fils de Monsieur, mort le 8 décembre 1666, âgé de 2 ans 6 mois.

De N. fille de Monsieur, morte en naissant, en 1665.

D'Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils de Monsieur, mort le 15 mars 1676, âgé de 3 ans.

De Charles de Berri, duc d'Alençon, fils du duc de Berri, mort le 16 avril 1718, âgé de 21 jours.

De N. de Berri, fille du duc de Berri, morte en naissant, le 21 juillet 1711.

De Marie-Louise-Élisabeth, fille du duc de Berri, morte en 1714, 12 heures après sa naissance.

De Sophie de France, sixième fille de Louis xv, et tante de Louis xvi, morte le 3 mars 1782, âgée de 47 ans 7 mois et 4 jours.

De N. de France, dite d'Angoulême, fille du comte d'Artois, frère de Louis xvi, morte le 23 juin 1783, âgée de 5 mois et 16 jours.

De Mademoiselle, fille du comte d'Artois, frère de Louis xvi, morte le 23 juin 1783, âgée de 7 ans 3 mois 1 jour.

De Sophie-Hélène de France, fille de Louis xvi, morte le 19 juin 1787, âgée de 11 mois 10 jours.

De Louis-Joseph-Xavier, dauphin, fils de Louis xvi, mort à Meudon le 4 juin 1789, âgé de 7 ans 7 mois et 13 jours.

Suite du mercredi 16 octobre 1793.

A onze heures du matin, dans le moment où la reine Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis xvi, eut la tête tranchée, on enleva le cercueil de Louis xv, mort le 10 mai 1774, âgé de 64 ans.

Remarques. Il étoit à l'entrée du caveau, sur un banc ou

massif de pierre, élevé à la hauteur d'environ deux pieds, au côté droit, en entrant, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'étoit là qu'étoit déposé le corps du dernier roi, en attendant que son successeur vînt pour le remplacer, et alors on le portoit à son rang dans le caveau.

On n'a ouvert le cercueil de Louis xv que dans le cimetière, sur le bord de la fosse. Le corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de linges et de bandelettes, paroissoit tout entier et bien conservé; mais dégagé de tout ce qui l'enveloppoit, il n'offroit pas la figure d'un cadavre; tout le corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, qu'il ne fut pas possible de rester présent: on brûla de la poudre; on tira plusieurs coups de fusil pour purifier l'air. On le jeta bien vite dans la fosse, sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux.

Autre remarque. Les entrailles des princes et princesses étoient aussi dans le caveau, dans des seaux de plomb déposés sous les tréteaux de fer qui portoient leurs cercueils: on les porta au cimetière; on jeta les entrailles dans la fosse commune. Les seaux de plomb furent mis de côté, pour être portés, comme tous les autres, à la fonderie qu'on venoit d'établir dans le cimetière même, pour fondre le plomb à mesure qu'on en trouvoit.

Vers les trois heures après midi, on a ouvert, dans la chapelle dite des Charles, le caveau de Charles v, mort en 1380, âgé de 42 ans, et celui de Jeanne de Bourbon, son épouse, morte en 1378, âgée de 40 ans

Charles de France, mort enfant en 1386, âgé de 3 mois, étoit inhumé au pied du roi Charles v, son aïeul. Ses petits os, tout-à-fait desséchés, étoient dans un cercueil de plomb. Sa tombe en cuivre étoit sous le marchepied de l'autel.

Isabelle de France, fille de Charles v, morte quelques jours

après sa mère; Jeanne de Bourbon, morte en 1378, âgée de 5 ans; et Jeanne de France, sa sœur, morte en 1366, âgée de 6 mois et 14 jours, étoient inhumées dans la même chapelle, à côté de leur père et mère. On ne trouva que leurs os sans cercueils de plomb; mais quelques planches de bois pourri.

Remarques. On a trouvé dans le cercueil de Charles v une couronne de vermeil bien conservée, une main de justice d'argent, et un sceptre de cinq pieds de long, surmonté de feuilles d'acanthe d'argent, bien doré, dont l'or avoit conservé tout son éclat.

Dans le cercueil de Jeanne de Bourbon, son épouse, on a trouvé un reste de couronne, un anneau d'or, les débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré, à demi pourri, des souliers de forme fort pointue, en partie consommés, brodés en or et en argent.

Les corps de Charles v et de Jeanne de Bourbon sa femme, de Charles vi et de sa femme, de Charles vii et de sa femme, retirés de leurs cercueils, ont été portés dans la fosse des Bourbons; après quoi, cette fosse a été couverte de terre, et on en a fait une autre à gauche de celle des Bourbons dans le fond du cimetière, où on a déposé les autres corps trouvés dans l'église.

Le jeudi, 17 octobre 1793 du matin, on a fouillé dans le tombeau de Charles vi, mort en 1422, âgé de 54 ans, et dans celui d'Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435 : on n'a trouvé dans leurs cercueils que des ossements desséchés : leur caveau avoit été enfoncé lors de la démolition du mois d'août dernier. On mit en pièces et en morceaux leurs belles statues de marbre, et on pilla ce qui pouvoit être précieux dans leurs cercueils.

Le tombeau de Charles vii, mort en 1461, âgé de 59 ans, et celui de Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463, avoient

aussi été enfoncés et pillés. On n'a trouvé dans leurs cercueils qu'un reste de couronne et de sceptre d'argent doré.

Remarques. Une singularité de l'embaumement du corps de Charles VII, c'est qu'on y avoit parsemé du vif-argent, qui avoit conservé toute sa fluidité. On a observé la même singularité dans quelques autres embaumements de corps du quatorzième et du quinzième siècle.

Le même jour, 17 octobre 1793, l'après-dîner, dans la chapelle Saint-Hippolyte, on a fait l'extraction de deux cercueils de plomb, de Blanche de Navarre, seconde femme de Philippe de Valois, morte en 1391, et de Jeanne de France, leur fille, morte en 1371, âgée de 20 ans. On n'a pas trouvé la tête de cette dernière; elle a été vraisemblablement dérobée il y a quelques années, lors d'une réparation faite à l'ouverture du caveau.

On a ensuite fait l'ouverture du caveau de Henri II, qui étoit fort petit : on en tira d'abord deux gros cœurs, un gros, et l'autre moindre : on ne sait de qui ils viennent, étant sans inscriptions : ensuite quatre cercueils, 1° celui de Marguerite de France, femme de Henri IV, morte le 27 mai 1615, âgée de 62 ans;

2° Celui de François, duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II, mort en 1584, âgé de 30 ans; 3° Celui de François II, qui n'a régné qu'un an et demi, et qui mourut le 5 décembre 1560, âgé de 17 ans; 4° D'une fille de Charles IX, nommée Élisabeth de France, morte le 2 avril 1578, à 6 ans.

Avant la nuit, on a ouvert le caveau de Charles VIII, mort en 1498, âgé de 28 ans. Son cercueil de plomb étoit posé sur des tréteaux ou barres de fer : on n'a trouvé que des os presque desséchés.

Le vendredi, 18 octobre 1793, vers les sept heures du matin, on a continué l'extraction des cercueils du caveau de Henri II, et on en a tiré quatre grands cercueils; celui de Henri

II, mort le 10 juillet 1559, âgé de 40 ans et quelques mois ; de Catherine de Médicis, sa femme, morte le 5 janvier 1589, âgée de 70 ans ; de Charles IX, mort en 1574, âgé de 24 ans ; de Henri III, mort le 2 août 1589, âgé de 38 ans ;

Celui de Louis, duc d'Orléans, second fils de Henri II, mort au berceau ;

De Jeanne de France et de Victoire de France, toutes deux filles de Henri II, mortes en bas âge.

Remarques. Ces cercueils étoient posés les uns sur les autres sur trois lignes : au premier rang, à main gauche en entrant, étoient les cercueils de Henri II, et de Catherine de Médicis, sa femme, et de Louis d'Orléans, leur second fils : le cercueil de Henri II étoit posé sur des barres de fer, et les deux autres sur celui de Henri II.

Au second rang, au milieu du caveau, étoient quatre autres cercueils placés les uns sur les autres, et les deux cœurs, ci-dessus mentionnés, étoient posés dessus.

Au troisième rang, à main droite, du côté du chœur, se trouvoient quatre cercueils ; celui de Charles IX, porté sur des barres de fer, en portoit un grand (celui de Henri III) et deux petits.

Dessous les tréteaux ou barres de fer, étoient posés les cercueils de plomb. Il y avoit beaucoup d'ossements ; ce sont probablement des ossements trouvés dans cet endroit, lorsqu'en 1719 on a fouillé pour faire le nouveau caveau des Valois, qui étoit avant construit dans l'endroit même où on a déposé les restes des princes et princesses, à fur et à mesure qu'on en a découvert.

Le même jour, 18 octobre 1793, on est descendu dans le caveau de Louis XII, mort en 1515, âgé de 53 ans. Anne de Bretagne, son épouse, morte en 1514, âgée de 37 ans, étoit dans le même caveau, à côté de lui : on a trouvé sur leurs cercueils deux couronnes de cuivre doré.

Dans le chœur, sous la croisée septentrionale, on a ouvert le tombeau de Jeanne de France, reine de Navarre, fille de Louis x, dit le Hutin, morte en 1349, âgée de 38 ans. Elle étoit enterrée au pied de son père, sans caveau : une pierre creuse, tapissée de plomb intérieurement, et couverte d'une autre pierre toute plate, renfermoit ses ossements; on n'a trouvé dans son cercueil qu'une couronne de cuivre doré.

Louis x, dit le Hutin, n'avoit pas non plus de cercueil de plomb, ni de caveau : une pierre creuse, en forme d'auge, tapissée en dedans de lames de plomb, renfermoit ses os desséchés, avec un reste de sceptre et de couronne de cuivre rongé par la rouille; il étoit mort en 1316, âgé de près de 27 ans.

Le petit roi Jean, son fils posthume, étoit à côté de son père, dans une petite tombe ou auge de pierre, revêtue de plomb, n'ayant vécu que quatre jours.

Près du tombeau de Louis x, étoit enterré, dans un simple cercueil de pierre, Hugues, dit le Grand, comte de Paris, mort en 956, père de Hugues Capet, chef de la race des Capétiens. On n'a trouvé que ses os presque en poussière.

On a été ensuite au milieu du chœur découvrir la fosse de Charles le Chauve, mort en 877, âgé de 54 ans. On n'a trouvé, bien avant dans la terre, qu'une espèce d'auge en pierre, dans laquelle étoit un petit coffre qui contenoit le reste de ses cendres. Il étoit mort de poison en-deçà du Mont-Cenis, sur les confins de la Savoie, dans une chaumière du village de Brios, à son retour de Rome. Son corps fut mis en dépôt au prieuré de Mantui, du diocèse de Dijon, d'où il fut transporté sept ans après à Saint-Denys.

Le samedi 19 octobre 1793, la sépulture de Philippe, comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste, mort en 1233, n'a rien donné de remarquable; sinon la place de la tête du prince, creusée dans son cercueil de pierre.

Nous remarquerons la même chose pour celui de Dagobert.

Le cercueil de pierre, en forme d'auge, d'Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, mort en 1271, ne contenoit que des cendres : ses cheveux étoient bien conservés; mais ce qui peut être remarquable, c'est que le dessous de la pierre qui couvroit son cercueil étoit tacheté, coloré et veiné de jaune et de blanc comme du marbre : les exhalaisons fortes du cadavre ont pu produire cet effet.

Le corps de Philippe-Auguste, mort en 1223, étoit entièrement consommé : la pierre taillée en dos d'âne qui couvroit le cercueil de pierre étoit arrondie du côté de la tête.

Le corps de Louis VIII, père de saint Louis, mort le 8 novembre 1226, âgé de 40 ans, s'est trouvé aussi presque consommé. Sur la pierre qui couvroit son cercueil étoit sculptée une croix en demi-relief : on n'y a trouvé qu'un reste de sceptre de bois pourri; son diadème, qui n'étoit qu'une bande d'étoffe tissue en or, avec une grande calotte d'une étoffe satinée, assez bien conservée. Le corps avoit été enveloppé dans un drap ou suaire tissu d'or; on en trouva encore des morceaux assez bien conservés.

Remarques. Son corps ainsi enseveli avoit été recousu dans un cuir fort épais qui étoit bien conservé.

Il est le seul que nous ayons trouvé enveloppé dans un cuir. Il est vraisemblable qu'on ne l'a fait pour lui que pour que son cadavre n'exhalât pas au dehors de mauvaise odeur, dans le transport qu'on en fit de Montpensier en Auvergne, où il mourut à son retour de la guerre contre les Albigeois.

On fouilla au milieu du chœur, au bas des marches du sanctuaire, sous une tombe de cuivre, pour trouver le corps de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, morte en 1295. On creusa bien avant en terre sans rien trouver : enfin on découvrit, à gauche de la place où étoit sa tombe, une auge de pierre

remplie de gravats, parmi lesquels étoient une rotule et deux petits os.

Dans la chapelle de Notre-Dame-la-Blanche, on a ouvert le caveau de Marie de France, fille de Charles IV, dit le Bel, morte en 1341, et de Blanche, sa sœur, duchesse d'Orléans, morte en 1392. Le caveau étoit rempli de décombres, sans corps et sans cercueils.

En continuant la fouille dans le chœur, on a trouvé, à côté du tombeau de Louis VIII, celui où avoit été déposé saint Louis, mort en 1270. Il étoit plus court et moins long que les autres: les ossements en avoient été retirés lors de sa canonisation en 1297.

Nota. La raison pour laquelle son cercueil étoit moins large et moins long que les autres, c'est que, suivant les historiens, ses chairs furent portées en Sicile : ainsi on n'a apporté à Saint-Denys que les os, pour lesquels il a fallu un cercueil moins grand que pour le corps entier.

On a ensuite décarrelé le haut du chœur pour découvrir les autres cercueils cachés sous terre. On a trouvé celui de Philippe le Bel, mort en 1014, âgé de 46 ans. Ce cercueil étoit de pierre et recouvert d'une large dale. Il n'y avoit pas d'autres cercueils que la pierre creusée en forme d'auge, et plus large à la tête qu'aux pieds, et tapissée en dedans d'une lame de plomb, et une forte et large lame aussi de plomb, scellée sur les barres de fer qui fermoient le tombeau. Le squelette étoit tout entier : on a trouvé un anneau d'or, un sceptre de cuivre doré, de cinq pieds de long, terminé par une touffe de feuillage, sur laquelle étoit représenté un oiseau aussi de cuivre doré.

Le soir, à la lumière, on a ouvert le tombeau de pierre du roi Dagobert, mort en 638. Il avoit plus de six pieds de long : la pierre étoit creusée pour recevoir la tête qui étoit séparée du corps. On a trouvé un coffre de bois d'environ deux pieds de long, garni en dedans de plomb, qui renfermoit les os de ce

prince et ceux de Nanthilde, sa femme, morte en 642. Les ossements étoient enveloppés dans une touffe de soie, séparés les uns des autres par une planche intermédiaire, qui partageoit le coffre en deux parties. Sur un des côtés de ce coffre étoit une lame de plomb, avec cette inscription :

Hic jacet corpus Dagoberti.

Sur l'autre côté, une lame de plomb portoit :

Hic jacet corpus Nanthildis:

On n'a pas trouvé la tête de la reine Nanthilde. Il est probable qu'elle sera restée dans l'endroit de sa première sépulture, lorsque saint Louis les fit retirer pour les placer dans le tombeau qu'il leur fit élever dans le lieu où il se voit aujourd'hui.

Dimanche 20 *octobre* 1793.

On a travaillé à détacher le plomb qui couvroit le dedans du tombeau de pierre de Philippe le Bel. On a refouillé auprès de la sépulture de saint Louis, dans l'espérance d'y trouver le corps de Marguerite de Provence, sa femme : on n'a rien trouvé qu'une auge de pierre sans couverture, remplie de terre et de gravats.

Dans cet endroit devoit être aussi le corps de Jean Tristan, comte de Nevers, fils de saint Louis, mort en 1270, quelques jours avant son père, près de Carthage en Afrique.

Dans la chapelle dite des Charles, on a retiré le cercueil de plomb de Bertrand Duguesclin, mort en 1380. Son squelette étoit tout entier, la tête bien conservée, les os bien propres et tout-à-fait desséchés. Auprès de lui étoit le tombeau de Bureau de La Rivière, mort en 1400. Il n'avoit guère que trois pieds de long; on en a retiré le cercueil de plomb.

Après bien des recherches, on a trouvé l'entrée du caveau de François I, mort en 1547, âgé de 52 ans.

Ce caveau étoit grand et bien voûté; il contenoit six corps

renfermés dans des cercueils de plomb, posés sur des barres de fer : celui de François I; celui de Louise de Savoie, sa mère, morte en 1531; de Claude de France, sa femme, morte en 1524, âgée de 25 ans; de François, dauphin, mort en 1536, âgé de 19 ans; de Charles, son frère, duc d'Orléans, mort en 1544, âgé de 23 ans, et celui de Charlotte, sa sœur, morte en 1524, âgée de 8 ans.

Tous ces corps étoient en pourriture et en putréfaction liquide, et exhaloient une odeur insupportable; une eau noire couloit à travers leurs cercueils de plomb dans le transport qu'on en fit au cimetière.

On a repris la fouille dans la croisée méridionale du chœur; on a trouvé une auge ou tombe de pierre remplie de gravats. C'étoit le tombeau de Pierre Beaucaire, chambellan de saint Louis, mort en 1270.

Sur le soir, on a trouvé, près la grille du côté du midi, le tombeau de Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denys, et régent du royaume sous saint Louis et sous son fils Philippe le Hardi; il n'avoit point de cercueil, ni de pierre, ni de plomb; il avoit été mis en terre dans un cercueil de bois, dont on trouva encore des morceaux de planches pourries. Le corps étoit entièrement consommé : on n'a trouvé que le haut de sa crosse de cuivre doré et quelques lambeaux de riche étoffe, ce qui marque qu'il avoit été enseveli avec ses plus riches ornements d'abbé. Il étoit mort en 1286, le 5 septembre, au commencement du règne de Philippe le Bel.

Le lundi 21 octobre 1793.

Au milieu de la croisée du chœur, on a levé le marbre qui couvroit le petit caveau où on avoit déposé, au mois d'août 1791, les ossements et cendres de six princes et une princesse de la famille de saint Louis, transférés en cette église de l'abbaye de Royaumont, où ils étoient enterrés; les cendres et ossements

ont été retirés de leurs coffres ou cercueils de plomb, et portés au cimetière dans la seconde fosse commune, où Philippe-Auguste, Louis VIII, François I, et toute la famille avoient été portés. Dans l'après-midi, on a commencé à fouiller dans le sanctuaire, à côté du grand-autel, à gauche, pour trouver les cercueils de Philippe le Long, mort en 1322; de Charles IV, dit le Bel, mort en 1328; de Jeanne d'Évreux, troisième femme de Charles IV, morte en 1370; de Philippe de Valois, mort en 1350, âgé de 57 ans; de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, morte en 1348, et celui du roi Jean, mort en 1364.

Le mardi 22 *octobre* 1793.

Dans la chapelle des Charles, le long du mur de l'escalier qui conduit au chevet, on a trouvé deux cercueils l'un sur l'autre; celui de dessus, de pierre carrée, renfermoit le corps d'Arnaud Guillem de Barbazan, mort, en 1431, premier chambellan de Charles VII. Celui de dessous, couvert de lames de plomb, contenoit le corps de Louis Sancerre, connétable sous Charles VI, mort en 1402, âgé de 60 ans; sa tête étoit encore garnie de cheveux longs et partagés en deux cadenettes bien tressées.

On a levé ensuite la pierre perpendiculaire qui couvroit les tombeaux en pierre de l'abbé Suger et de l'abbé Troon; le premier, mort en 1151, et le second en 1221: on n'y a trouvé que des os presque en poussière.

On a continué la fouille dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, et on a découvert, bien avant en terre, une grande pierre plate qui couvroit les tombeaux de Philippe le Long, et des autres.

On s'en tint là, et, pour finir la journée, on alla, dans la chapelle dite du Lépreux, lever la tombe de Sédille de Sainte-Croix, morte en 1380, femme de Jean Pastourelle, conseiller du roi Charles V: on n'a trouvé que des ossements consommés.

Le mercredi 23 octobre 1793.

On a repris, du matin, le travail qu'on avoit laissé la veille, pour la découverte des tombeaux du sanctuaire.

On trouva d'abord celui de Philippe de Valois, qui étoit de pierre, tapissé intérieurement de plomb, fermé par une forte lame de même métal, soudée sur des barres de fer, le tout recouvert d'une longue et large pierre plate : on a trouvé une couronne et un sceptre surmonté d'un oiseau de cuivre doré.

Plus près de l'autel, on a trouvé le tombeau de Jeanne de Bourgogne, première femme de Philippe de Valois; on y a trouvé son anneau d'argent, un reste de quenouille ou fuseau, et des os desséchés.

Le jeudi 24 octobre 1793.

A gauche de Philippe de Valois étoit Charles le Bel. Son tombeau étoit construit comme celui de Philippe de Valois; on y a trouvé une couronne d'argent doré, un sceptre de cuivre doré, haut de près de sept pieds, un anneau d'argent, un reste de main de justice, un bâton de bois d'ébène, un oreiller de plomb pour reposer la tête : le corps étoit desséché.

Le vendredi 25 octobre 1793.

Le tombeau de Jeanne d'Evreux avoit été remué, la tombe étoit brisée en trois morceaux, et la lame de plomb qui fermoit le cerceuil étoit détachée; on ne trouva que des os desséchés sans la tête: on ne fit pas d'information; il y avoit néanmoins apparence qu'on étoit venu, dans la nuit précédente, dépouiller ce tombeau.

Au milieu, on trouva le tombeau en pierre de Philippe le Long; son squelette étoit bien conservé, avec une couronne d'argent doré, enrichie de pierreries, une agraffe de son manteau en losange, avec une autre plus petite, aussi d'argent, partie de sa ceinture d'étoffe satinée, avec une boucle d'argent doré, et un sceptre de cuivre doré. Au pied de son cerceuil étoit un petit caveau où étoit le cœur de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de

Valois, renfermé dans une cassette de bois presque pourri : l'inscription étoit sur une lame de cuivre.

On a aussi découvert le tombeau du roi Jean, mort en 1364 en Angleterre, âgé de 56 ans; on y a trouvé une couronne; un sceptre fort haut, mais brisé; une main de justice; le tout d'argent doré. Son squelette étoit entier. Quelques jours après, les ouvriers avec le commissaire aux plombs ont été au couvent des Carmélites faire l'extraction du cercueil de madame Louise de France, fille de Louis XV, morte le 23 décembre 1787, âgée de 50 ans et environ six mois. Ils l'ont apporté dans le cimetière, et le corps a été déposé dans la fosse commune; il étoit tout entier, mais en pleine putréfaction; ses habits de carmélite étoient très bien conservés.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1793, par ordre du département, en présence du commissaire du district et de la municipalité de Saint-Denys, on a enlevé du trésor tout ce qui y étoit, châsses, reliques, etc. : tout a été mis dans de grandes caisses de bois, ainsi que tous les riches ornements de l'église, et le tout est parti dans des chariots pour la Convention, en grand appareil et grand cortège de la garde des habitants de la ville, le 13, vers les dix heures du matin.

Supplément.

Le 18 janvier 1794, le tombeau de François I étant démoli, il fut aisé d'ouvrir celui de Marguerite, comtesse de Flandres, fille de Philippe le Long, et femme de Louis, comte de Flandres, morte en 1382, âgée de 66 ans; elle étoit dans un caveau assez bien construit, son cercueil de plomb étoit posé sur des barres de fer; on n'y trouva que des os bien conservés, et quelques restes de planches de bois de châtaignier. Mais on n'a pas trouvé la sépulture du cardinal de Retz, dit le coadjuteur, mort en 1679, âgé de 66 ans; non plus que celle de plusieurs autres grands personnages.

FIN.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

Ordres militaires, ou Chevalerie.

LIVRE HUITIÈME.

Services rendus à la société par le Clergé et la Religion chrétienne en général.

FRAGMENTS
DU GÉNIE DU CHRISTIANISME

SUR

l'Éloquence, l'Histoire, la Philosophie, la Poésie, les Beaux-Arts.

Fragments sur l'Éloquence, l'Histoire, la Philosophie.

Fragments sur la Poésie.

Fragments sur l'Architecture des églises chrétiennes, la Peinture, la Sculpture, les Tombeaux.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

